

1^{ère} PARTIE

Début novembre 1944,

Charles Edmond Serre ne ressentait plus rien. Les minutes s'égrenaient maintenant sans hâte. Le flot des images si douloureuses s'était tari. Ses yeux de nouveau attirés par la lumière extérieure, se mirent à parcourir la pièce. Lentement. Ses larmes ne coulaient plus. Il était si bien là, affalé dans le fauteuil, sans force, sans vie. Depuis combien de temps ?

Il ne bondit pas de son siège ; ce ne fut pas une révélation subite. Son regard avait franchi le seuil du bureau du Patron pour s'arrêter sur une portion de mur dans la pièce d'à côté. Progressivement, une pensée brumeuse prit la place du vide qui s'était fait après tant de souffrances. Une de ces connexions inconscientes comme le cerveau en réserve parfois.

Il lui sembla revenir à la vie. Comme atterrir.

Une certitude inexplicable. Le haut-parleur devint de plus en plus distinct... comme ses idées.

Le cadre de bois pendu au mur occupait tout son champ visuel.

Le testament de Louis Renault !

1

Herqueville quelques jours auparavant,

Il la voyait marcher de long en large, les yeux rougis par plusieurs nuits d'insomnie. Il y avait aussi une sorte de peur animale au fond de son regard.

-Ils me l'ont assassiné ! Il n'était quasiment jamais sorti du coma depuis qu'ils l'avaient transféré à la clinique Saint-Jean-de-Dieu.

Sa voix allait crescendo. Ses bras s'agitaient en tous sens. Elle s'adressait à la cantonade, les yeux mi-clos.

... Ses crises d'urémie ont bon dos ! Il a reçu des coups. J'en ai eu la confirmation par le médecin. Ils l'ont tué...

Sa phrase s'acheva dans un sanglot.

Il regarda Maître Ribet face à lui, intervenir calmement :

-Christiane, chère amie, asseyez-vous je vous prie.

L'avocat se leva et la prit par le bras avec douceur. Il l'entraîna vers un des grands canapés et l'aida à s'y installer. Puis se tournant vers l'homme silencieux face à lui :

-Monsieur Serre vous n'êtes pas sans connaître les menaces qui planent sur l'Entreprise ? On ne peut considérer ce qui nous apparaît de plus en plus comme un assassinat, que comme une composante programmée d'un plan plus large.

Il marqua un silence.

Son confrère Maître Charpentier acquiesça :

-Les forces face à nous sont très puissantes. Le juge Martin qui s'occupait de l'inculpation, est tout sauf un excité. Il savait bien que d'un strict point de vue judiciaire, il avait devant lui un dossier vide. Malgré tout il n'a rien pu faire...

Charles Edmond Serre restait muet. Comme Pierre Rochefort, le secrétaire du Patron, assis un peu plus loin à sa droite. On avait enterré Louis Renault ! Ces phrases si simples n'arrivaient pas à prendre de sens. Tout ce qu'elles recouvraient avait déclenché la tempête qui s'était installée dans sa tête. Il avait retourné mentalement tous les événements de ces dernières semaines, sans trouver ni réponse, ni bien entendu apaisement. Il priait chaque jour. Il s'était fait une barrière intérieure pour ne pas penser. Pour garder cette apparence publique faite de calme et d'une certaine distance qu'il avait coutume de montrer. Dignité et Fonction obligent...

Malgré son visage grave, il ne pouvait rester insensible à la peine de Christiane et Jean-Louis effondrés en face de lui. Le jeune homme complètement perdu restait muré dans son silence.

- Vos visites, nos démarches, Madame, ont permis de le libérer, poursuivit Maître Ribet, malheureusement voyant qu'il leur

échappait... l'avocat laissa sa main en l'air quelques secondes, avant de poursuivre :

...Il faut aujourd'hui regarder vers l'avenir et il est sombre !

Serre, face à lui, restait toujours coi.

... la Réquisition des Usines dès l'incarcération de Louis Renault il y a un petit peu plus d'un mois maintenant, la campagne haineuse de la presse, l'Humanité en tête, depuis le mois d'août, la présence de Communistes dans le gouvernement provisoire... tout nous fait craindre un coup fatal contre l'Entreprise et la famille Renault.

Une imperceptible agitation des doigts de Charles Edmond Serre n'échappa pas à la sagacité du ténor du barreau qui s'adressa à lui :

-Monsieur le Directeur Technique, vous êtes à la fois le plus ancien et le plus fidèle collaborateur de Louis Renault.

Maître Rivet crût percevoir un impalpable radoucissement du visage de son interlocuteur.

... Avec Monsieur Rochefort, ceux qui peuvent encore au sein de l'entreprise, suivre les évolutions, nous aider à préserver...

Il laissa sa phrase en suspens, ayant surpris sur les traits de ses interlocuteurs, une mimique interrogative.

... René de Peyrecave votre Directeur général est toujours incarcéré, remplacé par un administrateur provisoire, placé là pour la remise en route, suivant les plans du Gouvernement Provisoire de De Gaulle.

Il regarda droit dans les yeux, l'homme en face de lui. Il n'hésita pas à essayer un des effets de manche qui faisaient de lui un des meilleurs avocats du barreau parisien:

- Madame Renault pense que vous êtes les seuls...

Il laissa un blanc, observant les yeux de Serre qui instinctivement s'étaient détournés vers elle.

Charles Edmond Serre croisa une faible lueur dans le regard éteint de la femme prostrée en face de lui.

... Madame Renault pense que vous êtes ceux en qui elle peut avoir confiance pour l'aider à préserver ses intérêts légitimes et continuer à assurer la bonne marche de l'entreprise dans l'esprit de Louis Renault.

Maître Ribet se tourna un peu théâtralement vers elle, guettant peut-être un acquiescement. Elle leva des yeux absents vers eux :

- Maîtres, Messieurs, je vais me retirer si vous le voulez bien.

Ils la regardèrent se mettre debout chancelante et sortir du salon. Jean-Louis la suivit comme un automate.

L'avocat laissa passer intentionnellement de longues secondes d'un silence pesant, croisant les yeux de son collègue qui lui renvoya un signe discret.

Charles Edmond Serre sous son masque froid, réfléchissait à toute vitesse. Les mêmes questions qui tournaient en lui depuis la mort du Patron. Louis Renault enterré, l'Entreprise sans lui... Quel avenir ?...

-Messieurs... Vous savez que Louis Renault avait fait un testament. La première partie signée le 9 avril 40 est maintenant la seule qui nous intéresse, puisque la seconde partie rédigée juste avant de partir aux Etats Unis sur ordre du Ministre de l'Armement Dautry, elle, règle sa succession dans le cas où Madame Renault et Monsieur Jean-Louis décèderaient avant lui !

Maître Charpentier tendit une feuille à son collègue.

-« Mes dernières volontés : »... je vous résume... il demande à sa femme et son fils de veiller à l'exécution testamentaire... Il désire que soit assurée la continuité de son œuvre...

Ribet lisait en travers.

Il se tourna vers Pierre Rochefort :

... il vous charge de la défense des intérêts de sa famille et de prendre conseil auprès de Monsieur Fuchs...

Celui-ci fit un léger hochement de tête.

... voyons... Il donne quasiment les pleins pouvoirs à Monsieur de Peyrecave... jusqu'à ce que son fils Jean-Louis puisse en assurer la charge... ensuite... Il désire que son « neveu François Lehideux conserve les fonctions et attributions particulièrement importantes pour la bonne marche et l'avenir des usines, telles que je les lui ai confiées... ».

Il s'arrêta pour constater que l'expression de visage de ses deux interlocuteurs avait pris un ton beaucoup plus sévère.

... Nous y reviendrons Messieurs si vous le voulez bien. Je poursuis : Monsieur Serre, pour les questions techniques il vous laisse « la haute direction de toutes les études et fabrications. »...

Il tourna la page et poursuivit sa lecture survolée à mi-voix :

Voilà pour l'essentiel... signé Louis Renault.

Puis reposant la feuille, il regarda Serre et Rochefort, les mines graves en face de lui :

-On voit donc bien qu'à cette époque, logiquement Monsieur Renault ne voulait rien changer à une organisation qui donnait toute satisfaction ! Mais à cette époque l'Armistice n'était pas signée...

L'avocat sentait monter chez ces deux hommes habitués à affronter des situations difficiles, une colère qui durcissait leurs traits.

...Comme vous le savez, Monsieur Renault est... était pardon, actionnaire de ses entreprises à plus de 95%. Un tel testament nous permet d'engager une procédure visant à empêcher toute spoliation ! Mais, mais... Les années d'occupation et les événements qui en ont découlé ne nous permettent plus de faire appliquer les dernières volontés de Monsieur Renault, stricto-sensu ?

-Le Patron ne pouvait pas deviner les trahisons, ni les accusations injustes qui l'ont conduit... ni l'incarcération de Monsieur de Peyrecave, ni le comportement de Monsieur Lehideux ...

Maître Ribet leva lentement la main pour mettre fin à la soudaine colère qui envahissait Charles Edmond Serre, le faisant sortir de sa retenue habituelle.

La voix de l'avocat était calme.

...Nous allons y revenir. Vous savez que nous sommes entrés à la prison de Fresnes de nombreuses fois. Je vous ferai grâce de ce que nous y avons constaté ! Mais nous y avons recueilli des confidences faites par l'infirmière qui s'occupait de Monsieur Renault, juste avant qu'elle n'en parte.

Comme Serre radouci, levait un sourcil interrogatif, Maître Ribet précisa :

...Une complicité bien naturelle s'était établie entre eux. Il s'est confié à elle.

L'avocat regardait l'homme en face de lui qui le scrutait toujours imperturbablement. Mais il lui semblait percevoir une agitation intense derrière son haut front. Il continua à ménager ses effets en bon professionnel des prétoires.

... il lui aurait parlé d'un *autre* testament...

Charles Edmond Serre et Pierre Rochefort attendaient la suite le plus calmement qu'ils le pouvaient.

Maître Ribet laissa encore un silence :

...si les dires de cette infirmière sont avérés, on pourrait penser que tout n'est pas perdu...

Charles Edmond avait froncé les sourcils. Ribet continua imperturbable :

... Cependant le testament en question ne semble pas disons... approprié.

L'avocat s'arrêta brusquement. Edmond Serre s'impatiait :

-Que voulez-vous dire ?

-Monsieur le Directeur, vous n'êtes pas sans savoir qu'il se répand l'idée que Monsieur Renault ait un peu perdu ses esprits par moments ces dernières années. Il nous faut donc trouver, premièrement si ces écrits existent ; et dans ce cas surtout les examiner en détail.

Les deux hommes devant lui allaient ouvrir la bouche, mais Ribet anticipa par une question :

-Avez-vous de votre côté, quelque information sur cet autre testament ?

Pierre Rochefort était sorti de son mutisme :

-Maître, ces dernières années, Monsieur Renault avait parfois de réelles difficultés de concentration et supportait difficilement les obligations diverses. Mais il avait encore toutes ses capacités intellectuelles, je peux en témoigner ! Pour ma part je n'ai jamais entendu parler de quoi que ce soit sur des écrits testamentaires !

Edmond Serre enchaîna :

- Si vous pouvez faire que l'œuvre de Louis Renault perdure et que l'Entreprise de ce fait retrouve sa place d'avant guerre, je serai bien entendu disponible et le premier à œuvrer pour. Comme vous le savez j'ai déjà, durant toutes ces années noires, commencé à préparer le jour où la production pourrait redémarrer... Mais donnez-nous des précisions sur ses dernières volontés !

Ribet ne répondit pas directement :

-Merci Messieurs !

Un sourire se dessina sur sa bouche.

Charles Edmond Serre essayait de se détendre, tout en envisageant quelles dispositions Le Patron pouvait avoir prises...

Après son retour des Etats-Unis avec l'Armistice signé, et l'administration militaire allemande occupant ses usines de

Billancourt... Ce pourrait être logique qu'il ait corrigé le tir lorsqu'il apprit que François Lehideux avait voulu l'évincer profitant de son absence. Trahi par son propre neveu ! Et puis l'attitude de Peyrecave !

-Voici donc ce que nous a rapporté l'infirmière.

2

Charles Edmond Serre s'était sans s'en rendre compte, un peu penché en avant, comme si des oreilles indiscreètes allaient tenter de saisir leur conversation.

Maître Ribet prit un ton plus grave, mais qui semblait aussi plus naturel, moins calculé :

-Nous avons donc avec Maître Charpentier, réussi à retrouver cette fameuse infirmière. En ces périodes troubles, il y a au moins un avantage, un peu d'argent ouvre beaucoup de portes. La brave femme ne voulait surtout pas avoir d'ennuis et fut très effrayée de nos questions. Mais comme je viens de le dire... elle a fini par se laisser convaincre. Par contre...

L'avocat fit une moue et écarta ses bras paumes en l'air d'un air d'impuissance :

... elle ne témoignera jamais de rien officiellement. Je n'ai aucun mal à imaginer les pressions que les *Camarades* ont été capables de lui faire. Tout cela au nom du bonheur futur de l'humanité, n'est-ce pas ?

Il eut un triste sourire entendu, à l'adresse de ses interlocuteurs qui l'écoutaient avec une grande attention, puis enchaîna rapidement :

...Voici donc ce qu'elle nous a déclaré.

Il sortit d'une poche un gros carnet qu'il feuilleta rapidement avant d'en écarter les pages et d'y poser son pouce.

-Je vous passe les parties où elle le trouve : « très profondément attristé, et réclamant sans cesse sa femme et son fils ». L'impression que nous a laissée cette femme...

Il se tourna alors vers son collaborateur.

... c'est une grande sincérité dans son dévouement pour Monsieur Renault.

Maître Charpentier opina :

-On la comprend, voir un tel homme déchoir à ce point. Et puis elle pouvait observer chaque jour ses conditions de détention. Elle n'a d'ailleurs rien voulu préciser à ce sujet !

Son collègue en avait profité pour lire en travers la suite et il poursuivit son résumé :

- Elle s'est donc efforcée de le distraire... je passe murmura-t-il, « ...il avait quotidiennement la conviction qu'il allait être libéré d'un moment à l'autre... Il était très inquiet de ne rien savoir ».

Elle ajoute même : « mais le soir il s'endormait à l'aide d'un gardénal que je lui donnais à son insu dans un tilleul ».

L'avocat leur jeta un sourire puis repartit à sa lecture. Charles Edmond Serre le vit sauter plusieurs lignes du regard en marmonnant.

-Voilà ! Le passage qui nous intéresse !

Maître Ribet avait relevé ses yeux et le regardait par-dessus ses lunettes. Ses pupilles pétillaient.

... Ecoutez cela ! Elle nous a déclaré textuellement : « Il m'a dit: Ils veulent me confisquer mes usines, mais la fortune, ça m'est égal

maintenant. Vous savez moi un atelier, et des machines ça me suffirait, comme quand j'ai commencé. J'avais un dessinateur... »

Elle a ajouté spontanément : « Je ne me souviens plus du nom qu'il m'a donné... quelque chose comme Serte ou Serve... »

L'avocat avait relevé de nouveau son regard. Interrogatif.

Charles Edmond était resté coi.

Ribet regardait Monsieur Serre en silence comme s'il voulait scruter ses réflexions les plus profondes. Edmond Serre ressentit une gêne qu'il voulait absolument dissimuler, comme la sensation chaude de plaisir qui lui montait du ventre :

-Ça n'a pas d'importance pour ce qui nous préoccupe aujourd'hui. Continuez s'il vous plait.

-Donc... Oui... Elle a poursuivi : « Il m'est resté fidèle toute ma vie, et cette période reste parmi les plus belles années de mon existence ».

Il lui confie qu'il est encore capable de construire une auto... Oui... Puis c'est là le passage intéressant : « Ils ont nationalisé mes usines, ils sont idiots, à ma mort, ils auraient eu bien davantage. J'avais fait un testament quand je suis parti en Amérique, j'avais pris mes dispositions et je donnais mes usines à mes employés. »

Serre et Rochefort étaient abasourdis.

Maître Charpentier reprit la parole:

-Ce qui bien entendu représente une confusion avec le vrai testament dont nous parlions tout à l'heure !

-Alors... Affabulation ? Peut-être un mélange entre deux souvenirs ? La vraie question pour nous est de déterminer si ce nouveau testament a pu être écrit ? Nous en avons d'abord écarté l'hypothèse... mais devant les déceptions de Monsieur Renault au fil de l'Occupation, on s'est demandé s'il n'avait pas été tenté par une reconnaissance de ce que son personnel a pu endurer durant ces années noires tout en faisant tourner l'Entreprise malgré tout ?

Devant le mutisme de ses interlocuteurs, Ribet poursuivit :

-Vous imaginez bien entendu Messieurs, que nous lui avons fait répéter en lui demandant si elle était bien certaine de cette phrase ?

Maître Charpentier le coupa :

-Elle s'est d'abord un peu énervée, nous disant qu'elle n'était pas venue nous chercher et que si on ne la croyait pas... Bien entendu, nous l'avons rassurée et elle a persisté en nous répétant la même phrase.

Maître Ribet reprit la parole en cherchant une fraction de seconde dans le texte sur ses genoux :

-Donc je disais : A ce moment l'infirmière nous a dit qu'il s'était arrêté, et que silencieux, il semblait chercher dans sa mémoire. Puis muet, il semblait désolé de ne pas trouver. Il était alors devenu triste et lointain. Elle a essayé de le faire sortir de ses pensées et a senti que Monsieur Renault, après un silence et les yeux dans le vague, allait préciser ses dires mais qu'à ce moment un mouvement derrière la porte de la chambre l'avait fait se refermer. Comme une huître a-t-elle ajouté.

Un silence absolu régna quelques longues secondes dans la pièce,

L'avocat reprit la parole en montant progressivement le ton :

-Qu'en pensez-vous?

Rochefort et Serre restaient obstinément muets complètement absorbés dans leurs pensées.

... A-t-il rédigé ces dernières volontés là? Sont-elles restées dans son esprit ? Imaginez qu'elles refassent surface ! Ce serait pain béni pour ceux qui veulent spolier la famille Renault... et aussi c'en serait fini de l'Entreprise ! La Soviétisation en marche irrémédiablement !

Il laissa un blanc.

Charles Edmond Serre alors prit la parole d'une voix presque inaudible:

-Effectivement... Est-il possible que Le Patron ait pris de nouvelles dispositions au vu de la tournure des événements et de la déception immense qu'il a ressentie vis-à-vis de Lehideux et de Peyrecave ?

Il regarda successivement chacun de ses interlocuteurs suspendus à ses lèvres.

Ce fut Pierre Rochefort qui enchaîna :

-Monsieur Renault n'aurait jamais déshérité sa famille ! Jean-Louis en tous les cas ! Nous n'avons assurément qu'une information partielle sur le contenu exact...

Maître Ribet laissa un long silence avant de reprendre la parole :

-Messieurs, il faut tout de même être prudent...

Le ton de Ribet était maintenant doux. Charles Edmond attendait.

...Cette dame nous affirmé que lors de cette conversation elle pouvait nous assurer que Louis Renault avait toute sa tête. Elle a d'ailleurs ajouté : « Contrairement au cycle normal de la maladie, Monsieur Renault retrouvait l'usage de la parole lorsqu'il éprouvait de fortes émotions ». Si on peut penser qu'elle a une certaine compétence pour en juger, il ne faudrait pas oublier aussi qu'il avait de nombreux moments de perte de mémoire et d'aphasie !

Charles Edmond Serre se replongea dans son mutisme. Les idées se bousculaient : *Lehideux répandant des rumeurs pour le déstabiliser ... Peyrecave, plus tard avec qui il était entré en conflit sur un plan plus intime... Mais alors quels espoirs pour l'entreprise ?*

L'avocat regarda alternativement Rochefort et Serre :

-Il faut que dans le plus grand secret, nous trouvions ce testament... et le plus vite possible ! Le temps joue contre nous car la pression sur le gouvernement provisoire pour faire tomber l'Empire Renault est terrible.

Il s'arrêta pour rendre sa phrase plus solennelle. Décidemment pensa Charles Edmond, chassez le naturel...

... Vous faites partie Monsieur Serre et vous Monsieur Rochefort des hommes de confiance et nous savons pouvoir compter sur vous.

Charles Edmond Serre sortit un peu plus tard du Château. La nuit recouvrait tout.

-Mon Dieu que faut-il faire ?

La seule certitude, hélas et là il n'y avait pas de quoi pavoiser, le Patron n'était plus là. De ce côté plus aucune espérance...

Il descendit la route pavée grossièrement après avoir passé la grande grille pour atteindre le bord de Seine dans le noir. Respirant profondément l'air frais qui montait à l'assaut de la colline, il prit son temps, réexaminant toutes les hypothèses.

Le Patron était encore là à ses côtés l'accompagnant vers l'embarcadère ! Il ressentait une responsabilité nouvelle vis-à-vis de celui qui lui avait toujours fait confiance. Ses mots à l'infirmière, comme une reconnaissance posthume et tardive mais qui n'en avait que plus de valeur. Louis avait pensé à lui jusqu'au dernier moment ! Ce n'était pas vraiment étonnant, mais comme c'était bon ! 44 ans de collaboration, de loyauté mutuelle... Qu'il avait, il se l'avouait, trop souvent pensée à sens unique.

Edmond pouvait maintenant seul dans sa barque, se laisser aller à être heureux :

-Patron vous pouvez compter sur moi ! déclara-t-il aux flots noirs qui tentaient mollement de faire dériver son embarcation.

Il eut hâte soudain de rentrer, de retrouver la chaleur de son chez-lui sur la rive d'en face.

Vendredi... L'habitude si lointaine maintenant de partir dans l'Eure pour le week-end. Il ne vivrait plus jamais ça...

Les filles qui venaient le chercher à Billancourt tout juste sorties de leur pension de Boulogne et qui attendaient impatiemment qu'il termine enfin sa journée. La route jusqu'à Porte-Joie, leurs rires dans la voiture...

Ce soir c'était un vendredi bien particulier hélas. Elles étaient déjà couchées. Dans la maison qu'il distinguait devant lui, la cheminée devait ronronner calmement. Cette cheminée sur laquelle Louis passait ses doigts en en palplant la matière. Il l'entendit :

-Elle est belle...

L'embarcation cogna doucement le petit ponton. Charles Edmond l'attacha avec précaution et s'engagea sur le chemin de la maison.

Penser à autre chose, prendre les filles et Germaine dans ses bras...

Mettre Jacqueline, sa Kaky, sur ses genoux et la laisser poser sa tête de grande gamine sur son épaule... Douze ans déjà.

Elle grandit si vite !

La maison était assoupie. Aucune envie de dormir. Il ranima le feu et se renversa dans un des fauteuils.

Tout tournait dans son esprit : des brumes de souvenirs qui remontaient, comme tout à l'heure le petit brouillard sur la Seine.

Des réflexions de Louis : dans la voiture, lors de leur voyage le 6 septembre à destination de Moulicent. Chez le Baron Robert de Longcamp, ex-directeur des usines du Mans, un vrai résistant de l'OCM, qui l'avait invité pour se reposer.

Edmond Serre fit une petite moue. Et c'est là que Le Patron était tombé malade ! Il avait fallu lui trouver une clinique.

Qui aurait pu alors se douter qu'il serait incarcéré juste après ?

Les yeux dans le vague, le regard absorbé par le mouvement des flammes, il tentait de se remémorer ses propos...

Le long voyage en voiture... Le silence après le départ. Le Patron enfermé dans son mutisme douloureux. Charles Edmond s'était

demandé s'il était dans une de ses phases végétatives provoquées par son aphasie ; comme il en avait parfois. Entre deux rémissions où ses facultés redevenaient intactes. La difficulté de comprendre ses quelques onomatopées perdues dans le bruit du moteur...

Il se leva comme un automate pour donner quelques coups de tisonnier dans les braises et regrouper les derniers morceaux de bois qui achevaient de se consumer. Des flammes reprirent.

Il avait du mal à organiser toutes les pensées qui l'assaillaient. Il avait bien anticipé avec Picard les types de voitures à sortir après la guerre, persuadé qu'elle finirait bien un jour ! Devancé le redémarrage de l'entreprise... mais avec Le Patron ! Il s'était peut-être leurré sur son état réel ? Mais comment même imaginer qu'il ne soit plus aux commandes ?

Plus de Louis Renault ! Plus de François Lehideux...

Il eut un sourire en pensant à Germaine lorsqu'il lui avait annoncé, il y a une dizaine d'années, la nomination du neveu :

-Espérons que son nom ne soit pas un mauvais présage.

Il l'avait un peu rabrouée pensant qu'elle ne se rendait pas bien compte des vrais enjeux... C'était un homme capable, un très proche de Louis, tout de même ! Même si au fil des années, Charles Edmond avait remarqué et souffert aussi, de l'arrogance et du manque d'humilité de ce jeune patron qui s'était vite considéré comme le véritable dirigeant de l'entreprise, ne prenant même plus la peine d'informer Le Patron de ses décisions.

Edmond s'agitait dans son siège.

Et René de Peyrecave... En conflit aussi avec Louis depuis le début de la guerre.

Mon Dieu, comment relancer l'usine, maintenant ?

Il se releva, tournant en rond, repartant vers la cheminée remuer le feu d'une main mécanique, les yeux perdus dans la braise rougeoyante.

Louis avait légitimement de quoi remettre en cause beaucoup de choses !

De là à léguer son Entreprise à ses employés ?

La fatigue commençait à le gagner, l'empêchant de se concentrer efficacement.

Il raccrocha sa pince. Il serait bien temps d'y penser demain. Il y avait eu bien assez d'émotion pour aujourd'hui !

Il commençait à ne plus avoir chaud non plus. Il décida d'aller dormir.

Sortant de la pièce, il songea avec tristesse à ce pauvre Jean-Louis, trop jeune, pas du tout préparé à diriger, au grand dam de son père !
Ce testament : un moyen aussi de libérer son fils, de ne lui laisser que la fortune et pas les tracas ?

Un moyen de tenter de laisser son œuvre à ceux qui avaient vraiment intérêt à ce qu'elle survive ?

3

St Malo début novembre 1944

Le voilier filait bon train en vent arrière, poussé par une brise de sud-ouest qu'accompagnaient quelques nuages gris assez éparés. L'homme assis dans le cockpit, et recroquevillé pour se protéger du froid malgré le beau soleil d'automne, tourna la tête pour scruter la côte sur sa droite.

-...ez sur tribord !

Il n'avait pas compris les premiers mots que venait de lui crier le capitaine mais distinguait l'édifice baroque qu'il lui montrait. Cette curieuse excroissance semblait le seul vestige encore à peu près debout sur la pointe de la Varde.

-La Tour du Bonheur !

Elle doit bien porter son nom pour avoir résisté aux bombardements !
L'homme en ciré, devant son mutisme s'était éloigné vers l'avant du bateau.

Près de la fameuse tour, le fort composé de blockhaus avait bien souffert sous les déluges de bombes qui avaient permis aux Alliés de libérer la Cité Corsaire, devenue méconnaissable lorsqu'il y était arrivé hier. Elle s'éloignait sur l'arrière, et d'ici on n'en devinait plus les détails. Les silhouettes foncées pouvaient encore passer pour des bâtiments intacts.

Au milieu de l'équipage pourtant hétéroclite qui menait le ketch, l'homme dépareillait de part sa prestance mais aussi son costume et ses habits de bonne facture. Même froissés et malmenés ils en imposaient encore.

-Monsieur Serre, vous devriez vous mettre à l'abri dans le carré, vous auriez moins froid.

Il le remercia d'un mot, mais il avait la nette impression que le confinement ajouté à des effluves rances s'échappant parfois de dessous ses pieds, n'améliorerait pas sa situation. Il détourna la tête vers la côte.

Malgré la somme qu'il avait proposée au comptoir pour obtenir cette... croisière, ces hommes ne lui avaient pas semblé d'une compétence absolue. Mais ils étaient aimables ! Ce qui n'avait aucune importance pour lui, à part qu'ils se croient obligés de lui faire la conversation. Il n'aimait pas cette manie si répandue de remplir le temps et le silence. A quoi sert de parler pour ne rien dire ?

Quant au bateau... La guerre était passée par là !

La traversée ne devait pas durer plus de quelques heures ; c'eût été encore plus rapide par Granville !

La conversation n'avait pas été prévue dans le prix, et il l'évitait. Pourtant elle aurait pu le focaliser sur autre chose que les

mouvements du navire et les divers bruits qui sortaient de ses entrailles.

La mer était à peu près calme.

Autant qu'elle peut l'être dans cette région !

Des souvenirs d'une sortie sur le voilier -le Chryséis !- du Patron dans ces mêmes parages lui remontèrent...

L'équipage d'alors était tout de même d'un autre niveau et choisissait avec soin les journées de balades.

Louis Renault capitaine... mais d'industrie seulement.

En y repensant un mince sourire élargit sa bouche fine ornée d'une moustache poivre et sel.

Ils s'écartaient de plus en plus du rivage et laisseraient bientôt la Pointe du Grouin au loin derrière.

Vers l'avant quelques vagues à discrètes crêtes blanches venaient s'écraser mollement sur l'étrave du navire. Il sentait la tension retomber de cette inaction forcée. Ces quelques heures de calme l'énervaient après la suractivité dont il avait fait preuve ces derniers jours. Ses pensées allaient et venaient hors contrôle. Du temps perdu et il n'en disposait pas de trop !

L'inhumation de son *compagnon*. Il avait toute légitimité à l'appeler comme cela ! Mort et enterré dans le petit cimetière près de son cher Château d'Herqueville ; juste au pied de la petite chapelle. Comment était-ce possible ?

On était bien loin des funérailles grandioses qu'on aurait dû offrir à un si grand chef d'entreprise. De là où il reposait, il n'avait même plus la vue sur les eaux lentes de la Seine qu'il avait tant aimées, en contrebas.

La disparition de Louis... Louis Renault ! Cette pensée obsédait Charles Edmond : comment concevoir sa vie sans Le Patron ? Il priait

chaque jour pour lui. Pour la paix de son âme torturée par la maladie et la déchéance.

-Monsieur Serre !

Le capitaine du voilier était encore devant lui tenant une sorte de grand imperméable :

... vous devriez le mettre. On risque d'avoir un peu de houle et si vous prenez des embruns, vous aurez vite froid.

Pour se retrouver seul, il enfila docilement le vêtement taché de sel. De la gauche... de bâbord, montait une sorte de barrière nuageuse sombre que les hommes d'équipage scrutaient aussi.

-Le vent va nous venir sur le coté. Accrochez-vous bien. Juste le temps qu'on prenne des ris.

Charles Edmond commençait vaguement à regretter son choix. Mais à Granville pas de bateau disponible. Il lui avait fallu redescendre sur Saint Malo. Encore du temps perdu ! Dans la ville corsaire en ruine, même problème : comment trouver une embarcation ? Il avait fait le tour de ce qu'il restait de la rade. La grande digue et le môle du port de pêche n'était plus que des amas de blocs épars. Plus un navire à quai de ce coté. Les appontements du bassin de commerce étaient aussi bien atteints... Les capitaines des quelques embarcations qui semblaient valides avaient d'autres préoccupations que de prendre à bord :

-... un beau Monsieur de Paris pour une promenade en mer.

Certains lui avaient même parlé de mines qui resteraient à la dérive.

Il avait alors prolongé sa quête jusqu'à Saint Servan. Au pied de la tour Solidor, étrangement seule, debout au milieu de la destruction générale, il avait fini par trouver ce ketch posé sur son ber, la quille dans la vase à marée basse. Apparemment en pleine remise en route. L'état de navigation n'était pas évident. Après quelques palabres avec un des hommes qui s'affairaient dessus, il se persuada que c'était

vraiment la seule chance qui risquait de s'offrir à lui à des centaines de kilomètres à la ronde.

Une rafale soudaine vint cueillir la grand voile par le coté.

Des ordres ou des cris fusèrent de l'avant.

Le bateau se mit à gîter. Charles Edmond vit le coté babord plonger vers le creux d'une vague qui se ruait sur eux. Dans un grand fracas elle souleva la frêle coque pour l'envoyer sur l'autre bord, non sans en même temps projeter un paquet d'eau gelée sur le pont et dans le cockpit. Il s'accrocha d'un mouvement réflexe.

Les ordres qui traversaient l'embarcation semblaient plutôt contradictoires, même à un néophyte comme lui.

Un frisson le parcourut qu'il préféra attribuer au liquide glacé qui s'était insinué entre ses vêtements.

Le navire continuait sa route mais de façon hésitante.

Le soleil avait complètement disparu sous une couverture uniformément grise. Un sifflement tirant sur le gémissement plaintif parcourait les cordages au dessus de sa tête. Les paquets de mer cognaient sourdement sur les flancs de l'embarcation.

Charles Edmond eut la vision fugace des soldats qui avaient débarqué un peu plus à l'est en juin dernier sous un ciel et une météo guère plus favorables, mais avec un déluge de feu devant eux. Lui, franchement, que craignait-il ici ?

La réponse ne lui parut pas aussi limpide que cela. Il décida de fermer les yeux quelques secondes et de s'occuper l'esprit. C'était peut-être le moment de faire le point ; ce qu'il n'avait pas eu le temps de réaliser depuis ces derniers jours où l'urgence l'avait guidé.

Madame Renault l'avait pris à part peu après les obsèques.

-Serre, je sais que je peux avoir confiance en vous. En qui sinon actuellement ?

Elle avait retrouvé un calme résigné, mais ses yeux brillaient et sa bouche était agitée de tremblements sporadiques.

... Notre neveu Lehideux nous a trahi, Peyrecave est dans de mauvais draps lui aussi. Ce De Gaulle... vous en pensez quoi ? L'homme a une réputation d'intégrité, mais on dit qu'il est l'otage de ses alliés. Les communistes tiennent leur revanche. Ils ont assassiné Louis ! Mais ça ne leur suffit pas ! Mes avocats essaient de me tranquilliser.

Il était resté muet.

... Ils vont tout nous prendre ! Vous avez bien vu, leur Gouvernement, la réquisition des usines. Déjà un mois ! Ils n'ont pas perdu de temps. Quatre jours après avoir incarcéré Louis ! Qu'est-ce que je peux faire ?

Elle restait sans voix, les yeux implorants.

- La réquisition, c'est certainement pour redémarrer l'usine, Madame. Pour Charles Edmond, il n'était pas question de se laisser envahir par une vision d'un avenir noir, même sans Le Patron ! Il avait décidé de ce qu'il avait à faire et il le ferait !

Un craquement se fit entendre alors qu'un coup de boutoir freina le bateau. Charles Edmond se crispa et ses mains se contractèrent désespérément sur le rebord en bois verni.

Il commençait à sentir un creux dans l'estomac, une sorte de nausée légère.

S'efforçant de ne pas regarder la ligne d'horizon qui changeait de place continuellement, il replongea rapidement dans ses pensées.

Il lui avait confié sa décision d'aller avant tout, voir le Garde des Sceaux. Ça serait sûrement plus facile pour lui que pour des avocats.

-D'après ce que j'ai appris, ce n'est pas un extrémiste. C'est un vrai résistant, pas un de ceux de la dernière heure comme on en trouve

partout. Je ne pense pas que ce gouvernement commence à renier ses beaux idéaux par des actes illégaux.

Jean-Louis les avait rejoints ; Christiane avait souri faiblement :

-Merci Edmond... Je peux vous appeler Edmond ? Merci vraiment.

Il avait obtenu plus tard, non sans mal, un bref rendez-vous au ministère.

D'un seul coup, un grand souffle passa au dessus de lui ; levant les yeux, il eut juste le temps d'apercevoir la grand voile filer d'un bord à l'autre. La baume telle un couperet horizontal, balayait le pont comme si elle voulait attraper un humain pour l'offrir en sacrifice aux dieux de la mer.

Il y eut des jurons. Le navire semblait devenu ingouvernable. Le capitaine se mit à ramper guettant les allers-retours qui le suivaient. Charles Edmond figé, le vit parvenir au pied du grand mat et s'acharner à couper une drisse.

Son dernier repas commençait à vouloir remonter, au rythme des vagues qui s'acharnaient sur tous les bords.

Il vit, éberlué, la toile blanche finalement descendre lentement en essayant de s'accrocher au vent.

-Allez donc vous allonger dans le carré !

Il essaya de résister en repartant dans ses pensées.

Lehideux... Peyrecave... Le Patron... Le vide à la tête de l'entreprise ! Lehideux qui avait lancé des rumeurs contre Louis au début de l'occupation allemande. Celui-ci l'avait congédié brutalement au cours de l'été suivant.

Louis un traître ? Et Lehideux finalement affecté au ministère de l'Armement à la demande de René de Peyrecave, puis désigné comme contrôleur des usines de son oncle par le ministre Raoul Dautry ?

Tout en continuant de propager des bruits suivant lesquels Louis Renault ne travaillerait pas suffisamment pour la Défense nationale ? Et ses choix durant l'Occupation ? Nommé par le maréchal Pétain délégué à l'Équipement national, puis secrétaire d'État à la Production industrielle dans le gouvernement de l'amiral Darlan ? La nausée l'envahissait de plus en plus. Il s'accrochait désespérément à son analyse.

Et même René de Peyrecave... Le directeur général en conflit avec Louis en 1943. Jean-Louis qui pour éviter la rupture, lui écrivit qu'afficher une désunion au sein de la direction, serait approuver à 100% tous les arguments que M. Lehideux avait formulés pour justifier son action. Mais le pauvre garçon du haut de sa petite vingtaine d'années que savait-il du désarroi de son père évincé de son affaire mais aussi de son couple ? Savait-il que sa mère s'affichait en compagnie du même René de Peyrecave ? Cette dernière liaison, était un secret de Polichinelle. Christiane qui avait poussé la désinvolture jusqu'à se rendre à Vichy au bras du directeur général pour dîner à la table du maréchal. En 1941, le couple Renault était au bord de la séparation. Tout ce gâchis... Maudite guerre !

Sa tête commençait à tourner et ses jambes se ramollissaient à grande vitesse.

Il eut toutes les peines du monde à descendre les quelques marches pour parvenir jusqu'à la couchette. Tout tourbillonnait : le bateau, son cerveau...

Il s'assit, se tenant fermement aux bords du lit. L'espace intérieur bougeait un peu moins. Le capitaine dévala le petit escalier :

-Ne vous inquiétez pas, on va terminer au moteur. Couchez-vous. C'est ce qu'il y a de mieux à faire lorsqu'on a le mal de mer. Dormez ça passera plus vite.

Il le vit s'éloigner vers une grande trappe dans laquelle son visage et ses bras disparurent.

Le voilier semblait avoir repris son cap. Tout tournait toujours autour de lui. Il se laissa tomber en arrière.

Il ne trouvait pas de position confortable, même simplement apaisante. Des hauts le cœur, une envie de vomir...

Il entendit comme dans un lointain brouillard un bruit de démarreur.

Puis le silence, puis le démarreur, puis des jurons.

Me reposer... ne plus rien sentir...

Il avait entendu dire que le mal de mer détruisait jusqu'à tout désir de se battre, de vivre. C'était vrai ! Il n'arrivait même plus à ouvrir les yeux. Il crût distinguer encore le démarreur qui s'acharnait sur une mécanique récalcitrante. Il voulut se lever, ressortir respirer à l'air libre, pouvoir nager si par malheur... puis il sombra.

Mon Dieu je suis entre vos mains. Laissez-moi du temps... pour Louis.

4

Il y a leurs souffles. Réguliers.
Il les entend. Derrière la porte épaisse.
Si ! Si ! Même s'il serre encore plus fort l'oreiller sur sa tête à en asphyxier.
Et cette envie de vomir qui ne le quitte pas !
Il ne sait pas pourquoi mais leurs respirations bruyantes passent à travers. Il presse encore plus fort, crie dans sa tête. Mais il les distinguerait entre mille autres bruits.
Il attend. Ils ne disent rien mais ne partent pas.
Il n'arrive pas à ouvrir les yeux. Il sait qu'il devrait le faire ; qu'il verrait qu'ils n'ont pas quitté leur surveillance du couloir.
Alors il pleure, lorsque le silence s'installe de nouveau et qu'il ne distingue plus rien d'autre à part le calme angoissant revenu.
Il est seul dans cette petite pièce à la fenêtre grillagée, couché dans son lit inconfortable. Son sac de couchage est rêche.

Il pose ses mains sur la couverture tachée. Il ne soulève pas encore ses paupières.

Ils sont toujours derrière la porte depuis qu'il est arrivé en ce lieu maudit. Trois ou quatre. Pas toujours les mêmes.

Il les sent. Maintenant il les entend nettement parler bruyamment.

Mais ils n'entrent pas. Il se détend... lentement. Aujourd'hui il a eu de la chance. La journée a été tranquille. D'autres fois le silence est déchiré par des râles de souffrance lointains. Il s'est dit au début que le jour ce devait être normal. Il est dans une infirmerie. Enfin c'est ce qu'il croit se souvenir. Il n'en est pas toujours sûr.

Un moteur là-bas. Un teuf-teuf poussif. Des voix joyeuses ? Une fine lueur passe entre ses cils qui se referment aussi vite. Impression que le lit bouge, penche... qu'il ne peut plus bouger...

Il repart dans le noir.

La nuit... Il y a quelques fois des hurlements de douleur qui résonnent dans tout le bâtiment.

Il a d'abord pensé à des blessés qu'on opèrerait. Sans anesthésie.

Ça ressemble aussi à des animaux de ferme qu'on égorge. Du fond de sa mémoire reviennent ceux qu'il avait il n'y a si longtemps dans les fermes de sa belle propriété des bords de Seine.

Porte-Joie ? Herqueville ? Où était-ce donc ? Les images s'embrouillent toujours et plus il essaie de se souvenir, pire c'est.

La nuit !

Lorsqu'il arrive à dormir et qu'il est violemment tiré du néant par une lamentation sourde qui monte d'un autre côté du couloir. Une sorte de plainte étouffée allant crescendo. Puis de brefs cris, comme rapidement étouffés, ponctués de bruits de mobilier qu'on jette, qu'on casse. Des voix d'hommes qui braillent des ordres brefs. Des hurlements soudains qui vrillent ses tympans.

Il se met à trembler de peur. Il s'attend toujours à ce que sa porte s'ouvre. Il se recroqueville sous les draps tentant de disparaître. Il essaie de ne plus gémir pour ne pas qu'ils l'entendent.

Il n'y arrive pas !

Ça fait longtemps qu'il ne contrôle plus son corps. Son esprit non plus, lui, dont on admirait la vivacité.

Des malades comme lui, on en amène chaque jour. Il distingue les pas dans le couloir, les corps chancelants qu'on pousse vers une pièce vide. Ceux qu'on emporte dans l'autre sens. Les remarques de ses gardes à chaque fois. Il n'arrive jamais à saisir ce qu'ils disent. Juste des intonations, comme des jurons, des insultes...

Le matin un rayon de soleil maigrelet tente parfois de rentrer. Le calme revient. Il n'a pas mal à la tête. Il a bien dormi. Il remercie son infirmière de lui avoir donné son tilleul quotidien. Comment s'appelle-t-elle déjà ?

Il se lève juste vêtu de son pyjama. Il s'assied sur le bord du lit un peu étourdi. Il pose ses mains sur ses cuisses et ne bouge plus.

Il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil vers le petit judas. Pas de bruit.

Il se sent presque bien. Bien comme avant. Sa vie d'avant. D'avant Fresnes. C'est ça ! Ils les ont incarcérés après qu'il se soit rendus librement chez le juge avec Peyrecave, son directeur général. Accusé comme lui de collaboration. Un samedi après-midi... le 23 septembre c'est ça !

Sa vie d'avant... Un sourire qu'il ne sent même pas, se dessine sur son visage. Des images du bonheur reviennent. Des automobiles... son bureau... des visages féminins... la Seine qui s'écoule, apaisante...

Une voix masculine aussi:

-Patron.

Mon ami... mon ami de la première heure... mon dévoué collaborateur...

Et un moteur qui tourne régulièrement... et l'eau qui coule... comme le fleuve.

Le judas de sa cellule s'est entrebaillé brusquement redessinant l'expression de sa bouche. Il a replié ses mains sur son torse. Pris en faute, il s'est mis debout le plus vite possible.

L'œil l'a regardé se lever et essayer de marcher dans son pyjama à rayures. Lui l'a entendu appeler les autres et la porte s'est ouverte. Il n'arrive pas à contenir les tressaillements qui montent en lui, partis de ses pieds, ils se répandent dans son dos, son ventre, ses mains... Il sent les larmes monter. Ne pas leur donner ce plaisir. Mais il n'y arrive pas. Son ventre lui fait si mal !

Lorsqu'il veut avancer il est obligé de remonter le pantalon sur sa taille, puis de le laisser redescendre. Il ne peut pas l'attacher.

-Tu crois tout de même pas qu'on va te laisser te pendre avec une ceinture ?

Ils sont là autour de lui, lui barrant le passage vers la tête du lit, répétant son prénom avec délectation :

Louis, Louis...

Ils parlent, ils rient, le bousculent un peu. Il sent ses jambes flageoler. Il y en a un qui s'est placé entre le sommier et lui.

Il commence à s'écrouler sur place et prend aussitôt un coup de genou dans les reins.

-Debout Louis ! T'as assez rampé aux pieds des Boches pour t'enrichir.

-Tu crois que tu vas t'en sortir si facilement. Déjà qu'on n'arrivera jamais à te faire payer un centième de ce que tu as fait...

-Tous nos camarades morts par ta faute...

Il ne les entend plus...

Il sombre lentement. Les mots ne s'organisent plus en pensée cohérente. Il a déjà du mal à leur répondre oui ou non d'habitude.

Un claquement de porte qui se referme le ranime soudain. Il finit par oser ouvrir les yeux. Il est couché en travers du lit.

Son regard reste dans le vague. Des pensées flottent comme au dessus de lui. La pièce bouge toujours. Un ronron rassurant tout près. Il est seul ! Dans le bateau, oui !

C'était un rêve !

Il voudrait appeler, mais sa voix ne sort pas. Et son ventre, sa tête qui tournent... il retombe, ne peut empêcher ses yeux de se refermer. Il voudrait lutter... L.. u... t... t... e... r...

Ses paupières sont trop lourdes. Echapper à ce cauchemar ! Ne pas retourner là-bas ! Pitié !

L... L... ouis... son pas assuré... Charles Edmond... Du soleil, une Usine... Des hommes en armes. Pas des soldats ! De jeunes hommes énervés, le doigt sur la gâchette. Ils se dirigent vers *lui* ... ou vers Louis, l'apostrophent.

Ils sont retournés tous les deux à l'Usine. Louis l'a voulu malgré les protestations de son vieux compagnon.

-Les Allemands sont partis Serre ! Je vais redémarrer la production ! Vous vous rendez compte ?

Droit devant eux: les héros du jour. Avec des brassards FFI et la croix de Lorraine sous les trois lettres magiques. De Gaulle : le traître devenu Héros... Louis Renault : le héros devenu Traître... Des drapeaux bleus, blancs, rouges.

Ils sont là devant l'entrée avec des ouvriers qui vont et viennent désœuvrés. Ils s'avancent l'air interrogatif et la mine renfrognée vers ces hommes bien habillés qui marchent fièrement malgré quelques invectives.

Des ordres ? De ces jeunes blancs becs qui n'étaient même pas nés à la fin de la Grande Guerre ?

Louis veut continuer, les ignorer. Il tente de les contourner. Charles Edmond s'est approché d'eux, les écoute.

Il engage la discussion. A moins que ce ne soit Louis qui a fini par se résoudre à le rejoindre ? Ou les deux ?

Il se regarde entouré de tous ces jeunes hommes qui traitent Louis Renault de collabo. La tension monte. Elle est si forte dans Paris depuis sa libération définitive aujourd'hui.

On parle de femmes tondues, exhibées à la foule, comme des sorcières modernes. D'exécutions sommaires aux coins de rue. D'une liesse qui se répand malgré tout. Une déflagration trop longtemps contenue faite de l'accumulation de tant de misères, de culpabilités, de souffrances et de compromissions inévitables ; une folie collective que rien ne semble pouvoir arrêter.

Il veut retourner dans *son* Usine. Il répond aux accusations avec aplomb. Il retrouve sa superbe :

-J'ai sauvé de la déportation mes ouvriers, quarante mille Français. Vos parents peut-être ?

Il continue malgré qu'ils ne l'écoutent pas, qu'ils répètent les mêmes accusations. Traître ! Vendu... Ils ont quoi ? 16 à 20 ans ? Une foi inébranlable dans leur conviction toute neuve. Le monde est devenu d'un coup si simple : collabos et résistants, bons et méchants, les Allemands et les autres, les vainqueurs et les vaincus, le noir et le blanc ...

... Si j'avais refusé de faire marcher mes usines, elles auraient fonctionné sans moi, et au maximum, tandis qu'elles tournaient au ralenti... Ainsi mes ouvriers étaient à Billancourt, et non en Allemagne.

La tension monte, des canons de fusils se lèvent.

Il se voit se mettre entre Louis et la horde menaçante. Quelques salariés sont venus les rejoindre, les entourer ; certains crient une autre vérité. Les fusils se rabaissent un peu, hésitants. Les gamins tergiversent : qui a raison, qui a tort ? Un peu de gris dans les couleurs tranchées du temps présent les désarçonne. L'enthousiasme de leurs vingt ans n'a pas prévu qu'on puisse avoir louvoyé un peu pour tenir à flot. On ne leur a pas dit cela !

Serre les apaise de son calme et de son autorité naturelle. Les discussions se fragmentent entre divers groupes. On les oublie. Ils finissent par s'écarter. Charles Edmond emporte son vieux camarade avec une autorité dont il ne se croyait pas capable.

Plus tard... un cimetière... 28 ; un *lui*, un mois ; le mois d'*où*... d'Août... 28 août : l'*entêtement* de Pierre... Alsace ? Lorrain c'est ça ! Mort en *lissant* le drapeau.

Tout se mélange, malgré ses efforts ! Il sait que les mots vont maintenant lui échapper. Souvent il démissionne et abandonne sa phrase inachevée. Ça fait quelques années que ça dure.

Il laisse aller, le vide l'envahit. Les yeux dans le vague vers la lumière qui descend de l'ouverture sur le bout de ciel.

Christiane... Christiane !

Christiane viendra-t-elle ?

Il ne voit jamais d'autre visage féminin que celui de son infirmière. Il l'attend. Son seul moment de réconfort dans la journée :

-Votre femme va venir.

Elle le plaisante sur sa vie passée, se moque gentiment de sa décadence.

-Votre chauffeur ne vous manque pas ?

Il sourit faiblement.

Elle le fait parler, parler. Elle le tranquillise lorsqu'il se plaint de son *ouverture* qu'il n'arrive pas à ...

-Border ? Elle est trop courte ?

Il sourit aussi, et lorsqu'elle est partie, des fois, il trouve le bon mot.
Il faudra le lui dire demain.

La lumière filtre entre ses yeux. Un chuintement court le long de la coque tout à côté de lui. Il n'est pas en cellule, il est dans le bateau parti de Saint Malo... Il émerge de son songe. Il n'est pas mort ! Il appelle, se redresse, tente de se lever, mais une barre douloureuse lui prend une nouvelle fois le front, descend dans son ventre et le recouche. Ses yeux se referment malgré ses efforts. Il entend encore :

-Monsieur Serre ? Laissons-le dormir il souffrira moins...

Souffrir... moins ?

Christiane est là. Ils l'ont laissée entrer. Après de longues discussions derrière la porte. Allait-elle repartir ? Christiane...

Le 3 octobre, c'est cela !

Elle est entrée ! Entourée de deux gardes armés qui ne la lâchaient pas. Elle m'a promis de me tirer de là.

-Quand ?

-Sept à huit jours.

Devant l'air terrifié que je n'ai pu lui cacher, elle a ajouté :

...Peut-être que dans deux ou trois jours, j'y arriverai.

Nos gardes étaient retournés dans le couloir tout en laissant la porte ouverte. Je lui ai murmuré ;

-Ce sera trop tard, ils m'auront tué avant.

Elle m'avait regardé avec angoisse et impuissance. J'ai tout de suite regretté de l'avoir affolée.

-La nuit, tu sais, ils viennent...

J'avais voulu minimiser, mais les mots commençaient à se mélanger et à ne plus m'obéir.

Elle m'a pris contre elle. Ce fut la dernière fois. Ça faisait si longtemps qu'elle ne l'avait plus fait. Depuis que Pierre Drieu... ou Peyrecave, ou peut-être avant... Depuis quand ?

Après qu'elle soit partie j'ai pleuré. Pleuré de ce que j'aurais dû lui dire et que je n'arrivais plus. Pleuré de ce que les mots soient revenus dès la porte refermée.

La nuit est revenue ensuite pareille aux autres : interminable, ponctuée de sursauts, de cris encore... Je gardais précieusement son visage devant mes yeux, insensible à tout le reste. D'autres que je ne connaissais pas sont entrés. Ils m'ont insulté. Ils m'ont frappé aussi.

Le soir suivant elle était là. Déjà ! Elle avait réussi ! En une journée !

Malgré la douleur lancinante qui me clouait au lit et mettait ma tête dans un brouillard opaque, j'entendais sa voix derrière la porte :

-J'ai une autorisation écrite du juge Martin, lisez !

-Vous n'entrerez pas !

Elle s'énervait. Le ton montait. Elle se radoucissait un peu.

Un autre est arrivé qui a crié :

-Vous ne pourrez plus le voir, il est au secret !

J'allais l'appeler. Elle a hurlé :

-Vous l'avez tué... Vu l'état dans lequel je l'ai trouvé hier ! Vous ne voulez pas que je vois ça ! Vous êtes des assassins.

Ils se sont vraiment fâchés et j'ai cru entendre qu'ils l'éloignaient de force.

Le temps a passé ensuite sans repère. Le judas s'ouvrait, se fermait. Je me souviens d'un coup violent à la tête ; de douleurs qui vrillaient mon corps. Puis on m'a sorti enfin, plus tard, beaucoup plus tard. J'ai entendu une sirène d'ambulance. On roulait hors de la prison, c'est sûr. J'allais enfin retrouver Christiane, Jean-Louis...

La route me ballotte, me fait mal partout. On m'emporte à l'hôpital.
Le bruit du moteur qui m'enlève loin des coups et des insultes a
quelque chose de rassurant : la liberté !

On me secoue. Pas trop fort enfin.

-Monsieur Serre ! Monsieur Serre...

Le capitaine et un de ses matelots le remuent gentiment.

... Ça va mieux ? Vous pouvez vous lever ?

Charles Edmond ramène une main sur son front, se met en position
assise, les regarde éberlué, grommelle un oui mal assuré.

... On arrive à Chausey.

5

Charles Edmond un peu vaseux, avait repris sa place dans le cockpit mouillé. La tête ne lui tournait plus. Il respirait goulûment l'air frais qui le revigorait à vue d'œil.

-Sale moment, hein ?

-... Oui...

Pas si sale que ça... Merci mon Dieu !

Il resta le regard perdu au loin, sur cette réflexion muette qui s'était arrêtée à ses lèvres.

L'île Chausey approchant lentement, il essaya de se remémorer ce qu'il venait de rêver. Impression perturbante de l'avoir vécu !

Il se sentit renforcé dans sa détermination. Pour Louis !

Se secouant il s'adressa au capitaine :

-On arrive dans combien de temps ?

-Une quinzaine de minutes.

Les choses sérieuses allaient commencer. Il revint à la réalité.

Il était parti un peu sur un coup de tête. Une idée qui lui était venu dans la soirée de solitude à Porte-Joie. Il devait s'avouer aussi que les changements à Billancourt l'y avaient aidé.

Il avait préféré au début, laisser son adjoint Fernand Picard accueillir Pierre Lefauchaux. Comment admettre la prise de fonction de ce dernier comme Administrateur Général... même provisoire ! Le jour même où Le Patron avait été transféré mal en point de Fresnes à l'hôpital de Ville-Evrard !

Il n'avait rien contre l'homme en lui-même. Mais ce remplacement si rapide pour écarter Louis Renault ne passait décidemment pas ! Il était déjà malade depuis des semaines de l'incarcération du Patron. D'eczémas en fièvres, il s'était senti prêt à tout lâcher.

C'est donc lui, ce Lefauchaux qui allait décider maintenant ? Décider quoi ? Fabriquer quoi ? Qu'est-ce qu'il connaissait de l'Entreprise ? Lui seul, Serre avait tout vécu depuis le début ! Lui seul avait développé toutes les gammes, tous les modèles qui avaient fait l'immense succès commercial de ces Usines. Avec Louis Renault bien sûr ! Pour Louis Renault.

Il sentait remonter en lui la colère qui l'avait pris lorsque Monsieur l'Administrateur leur avait déclaré qu'il savait bien que dans une entreprise automobile l'important était un excellent Service Technique allié à un excellent Service Commercial... bla, bla ,bla...

Pour l'instant, lui Serre était encore Directeur et bien décidé à ce que l'entreprise ait un avenir ! Il avait fini par réussir à attendre aussi calmement que possible, en apparence, de voir la tournure que prendraient les événements. Mais travailler pour un autre que Le Patron... comment faire ? Pour quel futur ? Quelle entreprise ? Pour fabriquer quoi ? Qu'est-ce qu'ils voulaient tous ces révolutionnaires, ces syndicalistes qui maintenant avaient le pouvoir ? Qu'est-ce qu'ils connaissaient à la façon de diriger une firme de cette importance ?

Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'il suffit d'augmenter les salaires des Camarades, de copiner avec les ouvriers pour que les voitures sortent des chaînes de montage ?

Il aurait bien aimé lui aussi, Charles Edmond Serre ! Il aurait bien aimé un monde aussi simple aussi fraternel. Il y avait cru au tout début lorsque leur petite équipe resserrée et amicale, sortait les premières voiturettes. Mais une quarantaine d'années à garder à flot, à tenir en tête de la production automobile française, un navire pareil... Il sourit à cette évocation nautique en regardant autour de lui les étendues de vase grise qui défilaient lentement, et quelques embarcations minuscules dans lesquelles des pêcheurs revenaient rapporter à terre le contenu de leurs filets.

...Jusqu'à 40 000 personnes et 61 000 voitures par an ! Oui il avait bien déchanté sur la nature humaine !

Il se secoua rajustant son pardessus que le vent pénétrait insidieusement.

Il était parti de Paris et vraiment ça tombait bien, car il ne s'était pas vu accompagner le tour du propriétaire que le nouvel Administrateur avait programmé. Lui présenter le prototype étudié à la barbe des Allemands ? Le laisser recueillir les fruits de *son* travail visionnaire ? Après tout ce n'était que le travail de collabos en suspens qu'ils voulaient récupérer, non ? Picard ferait ça très bien !

Un rictus de colère barra ses traits.

-Ça ne va pas monsieur Serre ?

-Si, si... encore un peu barbouillé...

Le bateau s'approchait du minuscule quai.

Alors il était parti avec sa voiture. De part son poste il avait bénéficié durant toute l'Occupation, d'une autorisation de circuler bien pratique encore aujourd'hui ! Il pensa soudain à Germaine qui allait s'inquiéter, il le savait, comme toujours. Il plissa les lèvres

agacé. Comme début septembre lorsqu'il était parti dans l'Orne. Il balançait toujours entre une exaspération de cette sensiblerie féminine et l'indulgence pour la femme admirable qui l'avait toujours suivi et supporté sans rechigner.

... sans *trop* rechigner...

Sa bouche se détendit. Il n'avait de compte à rendre à personne !

Il avait pris la route pour aller voir le baron de Longcamp à Moulicent.

Mais celui-ci n'avait trouvé aucune trace d'écrits de Louis !

-Ses affaires l'ont suivi lorsqu'il est reparti pour Paris.

Devant l'insistance de Serre, il avait promis de chercher et de le tenir au courant.

Alors Charles Edmond avait décidé de poursuivre sa route avec une autre idée ! Direction Granville, via L'Aigle, Argentan et Vire.

Germaine, Picard et Lefauchaux attendront un peu plus !

Les villes se suivaient, dont il ne restait que des pans de murs fantômes percés d'ouvertures carrées, surplombants des montagnes de gravas. Il n'en revenait pas de la puissance ahurissante de toutes ces bombes tombées sans discernement des soutes des avions de nos Libérateurs, tuant nombre de civils et créant des paysages d'apocalypse.

Il avait aperçu des gens un peu hagards fouillant partout, remuant souvent à mains nues les tonnes de débris, guettant un meuble, un souvenir, un objet familier, tentant de reconstituer un chez soi abandonné, de quoi se protéger du froid.

Des familles, des rêves détruits, des femmes et des enfants déjà enterrés...

Combien à Caen, à Lisieux aussi... ?

Il remerciait Dieu que tout soit enfin fini.

Il avait passé la nuit à Granville. Le port avait été bien détruit et n'était pas encore complètement réparé. Une nausée l'avait pris de

tant de misère. Quant à trouver dans cette effervescence sous contrôle américain, un bateau non utilisé... Il lui avait encore fallu changer ses plans ! Le lendemain la route jusqu'à St Malo n'avait été encore qu'un défilé de ruines : Avranches...

Quant à la Cité Corsaire...

Peu avant de programmer cette équipée un peu folle, il avait été, comme prévu, reçu par François de Menthon. Le ministre de la Justice, la quarantaine, l'avait accueilli un peu froidement. Le front haut, des lunettes plutôt carrées à monture foncée, un nez bien dessiné, l'homme ne manquait pas de classe.

Il dégageait une impression de droiture.

Serre l'avait abordé avec diplomatie. Mais l'homme était venu directement à l'objet de la visite.

Il avait d'abord défendu les choix de son gouvernement : il fallait donner des signes forts !

Serre avait évité l'argumentation de l'innocence de Louis Renault. Ce terrain miné risquait de clore la discussion. Il s'engagea sur le plan juridique et la contestation possible d'une décision illégale.

Il avait senti le Garde des Sceaux s'amadouer un peu, tiraillé entre ses convictions et les jeux de pouvoirs.

Charles Edmond savait que l'homme en face de lui avait été critiqué par les communistes et les socialistes, adeptes d'une épuration plus massive. Lui était un modéré, un démocrate chrétien.

Au bout de plusieurs minutes, la discussion s'était faite plus franche.

-Monsieur le Directeur, sachez, entre nous bien entendu, que je les ai mis en garde contre toute confiscation abusive de biens après le décès de personnes accusées de collaboration.

Charles Edmond ne s'attendait pas à cela même s'il savait que le ministre appuyé sur son bureau et légèrement penché vers lui était un véritable résistant. Fait prisonnier en 40, évadé, puis entré

rapidement dans la Résistance, on disait qu'il avait été un des responsables du mouvement *Combat*, avant de rejoindre en 43 le général de Gaulle à Londres.

Une lueur d'espoir ?

Monsieur de Menthon, face à lui, avait eu un instant de silence, cherchant peut-être, comment formuler sa pensée. Le regardant intensément il lui avait confié :

... mais vous savez malheur aux vaincus comme on dit ! Le petit père des peuples est un héros. Stalingrad, l'aide qu'il nous apporte actuellement sur le front est. On oublie tout, et les communistes ont beau jeu de rappeler leur rôle essentiel... et difficilement contestable, lui, dans le sacrifice et la libération de notre pays...

Charles Edmond avait plaidé qu'aucune autre firme automobile que Renault, n'avait fait l'objet d'un pareil traitement.

-Je sais... Mais Renault est une si grosse entreprise ! Le PC ne va pas laisser échapper une chance d'avoir une vitrine sociale de cette ampleur. Et puis ils y sont un peu chez eux.

Une grimace fugace avait plissé la bouche de Charles Edmond.

... Le gouvernement a de belles ambitions monsieur Serre. Et j'y souscris ! Nous avons l'opportunité historique de sortir enfin des régimes corrompus qui ont mené à la catastrophe dont nous émergeons à peine.

-Bien sûr et on ne peut qu'espérer un grand changement. Mais vos alliés, eux veulent surtout une revanche sur Louis Renault.

-Comme vous y allez ! Il faut être plus diplomate. Notre gouvernement a pour ambition de faire des réformes fondamentales : le droit de vote des femmes, instituer une protection sociale pour tous, et il prépare une nouvelle Constitution...

Serre n'écoutait plus. Il écourta la conversation rapidement : il n'avait plus de temps à perdre ici. Le Garde des Sceaux le salua en lui

promettant d'être attentif à la légalité du déroulement des évènements.

La solution avait peu de chance de venir de là...

Charles Edmond Serre grimaça du fond de son cockpit, tiré de ses pensées par le ralentissement qui s'amorçait pour accoster. Cette entrevue l'avait renforcé dans sa décision.

Une fois le voilier amarré sur le petit appontement et son bagage sorti de la cabine, il mit un pied sur la terre ferme avec un plaisir non dissimulé.

- A dans trois jours Monsieur Serre ?

-C'est ça. Soyez ponctuel !

Le capitaine eut un petit sourire complice :

-Ne vous inquiétez pas, je vais en profiter pour réparer mes cordages !

Charles Serre tourna la tête et s'éloigna rapidement pour se diriger vers l'hôtel Bellevue. Il n'avait pas eu le temps d'apercevoir la silhouette massive du Vieux Fort, objet de son voyage, avant d'entrer dans la passe. Il le verrait demain.

Marcher dans la fraîcheur qui annonçait le crépuscule lui faisait beaucoup de bien. Dire qu'il allait falloir reprendre ce rafirot dans l'autre sens ! Il n'allait pas loin et c'était presque dommage.

Chaque chose en son temps, il commençait à ressentir une petite faim. L'hôtel serait-il ouvert ? Demain matin il irait se présenter aux gardiens, qui entretenaient l'immense propriété. Les... Le Mut.

C'est ça. Un couple tout à fait charmant et dévoué au Patron.

En espérant qu'ils le laisseraient entrer. Se souviendraient-ils de lui ?

Lui se souvenait d'eux. Ils avaient eu le même malheur abominable.

Un frisson glacé lui remonta tout le dos.

Il se focalisa sur le paysage pour ne pas y repenser ! Pas de champ de ruines ici. L'île n'avait dû avoir aucun intérêt stratégique. C'était reposant cette lande parsemée de rares maisons mais toutes bien debout.

L'hôtel apparut devant lui.

Il distingua des lumières à l'intérieur et poussa la porte pour entrer.

Une femme d'une bonne soixantaine vint au devant de lui avec un sourire accueillant :

-Marie Leperchois... Bienvenue.

-Serre, Edmond Serre. Auriez-vous de quoi passer la nuit ?

-Ça fait plaisir de voir quelqu'un ici. Si vous n'avez pas peur de dormir dans des conditions pas très confortables...

Il monta rapidement s'installer dans sa chambre pour échapper aux questions de son hôtesse et se mit à la fenêtre en attendant l'heure du repas.

S'il avait été du bon côté il aurait pu apercevoir l'ombre de la gigantesque demeure de Louis et Christiane. Un vrai château, baptisé le Vieux Fort dans lequel il était venu parfois avec la famille Renault passer quelques jours de... travail. La forteresse en ruine qu'ils avaient acquise juste après la Grande Guerre. Un chantier titanesque pour la rendre habitable et en faire ce palais.

... Louis qui aimait plonger dans l'eau glacée, parfois courir sur la lande. Louis hyperactif, rêveur aussi...

Il se laissa envahir par la nostalgie des images qui lui remontaient. Maintenant qu'il espérait être près du but, qu'il s'en sentait rasséréné, il n'avait pas mal de penser au Patron. A Louis plutôt... il prononça le prénom de son vieux compagnon avec tendresse, le regard perdu vers l'immensité noire qu'il entendait légèrement gronder sur les rochers.

Louis... l'appellerait-il maintenant autrement que Serre ? Il sourit...

C'était lui... Serre, maintenant qui était responsable de Louis. La mort avait inversé les rôles...

Après avoir fait une toilette rapide il descendit se mettre à table.

Mme Leperchois vint lui apporter un repas frugal. Il n'avait pas eu de choix, mais il aurait dévoré n'importe quoi pour ne pas rester le ventre vide !

Elle lui apporta un café, ou ce qui y ressemblait.

-Je n'ai pas beaucoup de voyageurs ces temps-ci. J'ai été très surprise de vous voir.

Elle restait debout auprès de sa table.

Charles Edmond sentait bien qu'elle brûlait d'envie de connaître les raisons qui pouvaient motiver qu'un homme comme lui mette le pied ici.

Après les premiers sourires, il avait aussi perçu que des soupçons avaient envahi Marie. Pensant qu'il valait mieux jouer franc jeu pour obtenir un maximum d'efficacité de son temps de présence sur l'île, il lui proposa de s'asseoir.

-Je suis déjà venu à Chausey...

Il se présenta comme le collaborateur de Louis Renault et lui expliqua succinctement qu'il avait des papiers à prendre dans la demeure de celui-ci.

Comme elle restait perplexe, et que manifestement elle ne l'avait pas reconnu, il lui confia la mort récente de son patron.

Bien sûr la nouvelle n'était pas parvenue jusqu'ici !

-Dieu de Miséricorde ! Mais il était en pleine force de l'âge ? Je me souviens lorsqu'il est venu ici, il n'y a pas encore très longtemps. On le croisait parfois qui se promenait dans la lande en plein vent. Lorsqu'il faisait du bateau avec Almire Thévenin...

Elle s'arrêta net et le regarda de nouveau incrédule :

-Je n'en reviens pas ! Il est mort ? Mais Dieu comment ?

Charles Edmond hésita :

-Il était très malade...

Mieux valait ne pas déclencher d'autres questions, voire un revirement d'attitude. L'époque actuelle poussait décidemment à faire dans le noir et blanc !

-Pauvre Monsieur Renault...

Elle laissa son regard errer dans la pièce sombre.

... Si je m'attendais à ça ! On va le regretter ici vous savez. Il était si gentil ! Il a fait tellement pour l'île !

Son air sincèrement désolé mit un peu de légèreté au cœur de Edmond Serre. Il connaissait l'énumération qu'elle allait faire :

Restauration de la chapelle, de maisons de pêcheurs, installation du téléphone, vente ou don de moteurs...

Il la laissa évoquer ses souvenirs, pensant en souriant qu'elle ferait peut-être un bien meilleur avocat que Maître Ribet et consorts...

Au moment de se lever pour aller se coucher, il lui demanda l'heure du petit déjeuner. Il comptait se rendre au Vieux Fort dès demain matin et de bonne heure !

-Je me réveille tôt, vous aurez juste à me sonner ! Mais mon Dieu, pauvre Baptiste, lorsqu'il va apprendre cela. Il aimait tellement Monsieur Renault !

Elle resta debout face à lui les bras ballants et il crût apercevoir que ses yeux étaient humides.

-Baptiste ? demanda-t-il étonné.

-Et bien oui ! Monsieur Longo. C'est le remplaçant des Le Mut.

-J'ignorais...

-Dame oui, Monsieur Renault les a envoyés dans son domaine de l'Eure lorsque Eugène a été mobilisé en 39.

Charles Edmond la voyant se lancer dans d'interminables précisions qui allaient le ramener à ce jour fatal d'octobre 1938, coupa court.

-Je sais ! Merci ! Je vais aller dormir.

Un peu décontenancée elle bredouilla :

-J'irai avec vous demain matin ! Ah, non je ne peux pas. Je vais demander à Mathilde de vous accompagner. Elle m'aide pour l'hôtel. C'est elle qui va annoncer la mauvaise nouvelle à Baptiste, c'est mieux !

Une fois couché dans les draps froids, Charles Edmond pensait s'endormir comme une masse.

Mais non !

Trop d'images se bousculaient dans sa tête pour trouver le sommeil.

Louis, Louis et encore Louis ! L'homme ambitieux, déterminé, hyperactif, visionnaire. Le génie de la mécanique, boulimique de travail, qui arpentait les Ateliers au pas de course, avec une seule préoccupation : "Le temps toujours trop court, les projets qui n'avancent pas assez vite !". Et lui qui se démenait pour les faire aboutir : « Voyez avec Serre ! »

On sentait la présence du Patron jusque sur cette île. Un grand bourgeois mal à l'aise en société, impitoyable avec les hommes mais aimant les belles choses et la matière, les formes qu'il adorait toucher...

Sa puissance financière et ses relations... Sa personnalité devant laquelle tout et tous pliaient.

Son orgueil démesuré ? Mon Dieu, méritait-il ton châtement ? Aie pitié de lui.

Louis... Louis qui l'avait laissé seul, qui était parti comme ça... en catimini. Sans gloire, sans panache.

Ce soir Serre se sentait abandonné. Abandonné et trahi ! Une amertume envers ce grand frère qui le laissait là se débrouiller tout seul.

Comment vais-je faire Louis ?

6

Il se réveilla tôt. Il faisait encore bien nuit et le seul bruit perceptible était celui de la mer qui n'avait pas dû beaucoup s'apaiser. L'impression de calme relatif qui l'avait envahi un peu hier n'était pas au rendez-vous. Il avait l'habitude de cette sensation le matin. Il ne dormait jamais beaucoup.

Du temps perdu !

Il avait toujours ressenti un certain pessimisme au lever du jour. La lumière ? Il n'avait jamais su à quoi attribuer le plaisir du calme le soir, de la nuit qui vient, qui l'enveloppe progressivement pour l'entraîner sans qu'il s'en rende compte et parfois bien tard, dans l'oubli, en contraste avec la difficulté de chasser les pensées moroses du réveil.

Il n'aimait pas non plus les rêves de fin de nuit qui laissent une impression trop marquée une fois levé. De ces songes qu'on croit avoir

réellement vécus, qui parfois restent présents jusqu'en fin de matinée.

Tu te ramollis mon vieux ! Reprends-toi !

Dans la brèche venait, bien entendu, de s'engouffrer la plus terrible de ses souffrances. La Souffrance à l'état pur ! Ancienne... mais il n'avait jamais eu de prescription pour sa douleur.

Réveillée par l'évocation des Le Mut... Ils avaient vécu la même horreur que lui.

Non ! Pire !

Car même dans ce type de calvaire sur terre, il y avait encore une échelle de valeurs.

-Dieu du ciel, délivre-moi enfin.

Il remonta la couverture sur lui. Il n'eut soudain plus le courage d'affronter la journée qui n'allait pas tarder à se lever. Lorsque ce passé-là revenait il n'avait plus le courage de rien d'ailleurs.

La puissance, la gloire, pourquoi Seigneur ? Pour faire comme Louis Renault, André Citroën... et tant d'autres, finissant toujours sous ta Sainte colère. Même Pétain, pour qui il y avait eu une guerre de trop.

-Qu'ont-ils payé, mon Dieu ?

Question facture, lui aussi, Charles Edmond Serre, pensa qu'il avait eu son comptant. IL eut cette pensée sacrilège, que lui avait payé d'avance !

-OK, Jésus, pardonne-moi, mais pourquoi ? Pourquoi ?

Il gémit faiblement, enfonçant sa tête sous les draps.

La Chance pourtant qui l'avait élu, lui un petit dessinateur de 16 ans... En 1898... le 1^{er} novembre.

Il ouvrit les yeux, fixa le plafond de la chambre sur lequel passait maintenant un mince trait de lumière pâle.

Il se rappela son éblouissement, confinant à la dévotion, de découvrir qu'un jeune homme à peine plus âgé que lui puisse réaliser ce prodige de construire une automobile !

Et encore... pensa-t-il en écoutant les bruits qui envahissaient progressivement l'hôtel, il n'avait rien vu ! Rien que les Brevets de sa prise directe lui rapportèrent une fortune en licences. Il sourit en pensant qu'Henry Ford... Henry Ford lui-même fut obligé de payer Renault !

Une grimace rétracta progressivement ses lèvres. Il sortit du lit pour se précipiter vers le broc d'eau posé près du petit lavabo. Il se déshabilla et fit couler l'eau gelée sur son torse. Sous la morsure du froid il respira fortement.

Comme ça le calme devrait revenir !

Il s'habilla pour descendre prendre un café.

Mathilde regardait l'homme qui marchait d'un pas vif à ses cotés. Il n'avait pas dit un mot depuis leur départ de l'hôtel ! Elle était chargée de l'emmener vers le Vieux Fort. Elle avait bien senti, alors qu'elle lui servait le petit déjeuner tout à l'heure, qu'il n'était pas de bonne humeur. Elle avait essayé de savoir si la chambre lui avait convenu. Il avait maugréé un oui quasiment inaudible.

Pour meubler le silence, elle lui avait demandé des nouvelles du couple Le Mut qu'il devait souvent revoir en Normandie ? Tout le monde les connaissait ici ? Ils étaient si charmants, heureux de vivre... enfin jusqu'à l'horrible accident !

Il avait coupé court d'un ton sec.

Ils montaient maintenant par le petit chemin qui longe le muret de pierre, pas loin des Blainvillais.

Ce Serre était bien comme Monsieur Renault. Renfermé, plutôt distant sauf à de si rares exceptions. Etaient-ils tous comme cela à l'Usine de voitures ? Elle eut un sourire.

Ce n'était pas sa chance. Depuis le temps qu'elle n'avait pas parlé à quelqu'un d'autre qu'un Chausiais ! Il y avait bien eu les Boches... Corrects et polis... avant de trouver les Américains chez madame Leperchois.

-Vous savez en juin il y a eu un bombardier qui s'est fait descendre par des chasseurs allemands...

Elle n'avait pas pu s'en empêcher.

Ce n'est pas possible de traîner un bonhomme pareil ! Rien ne l'intéresse ?

... Neuf parachutistes sont tombés sur l'île. On en a récupéré cinq seulement ; les autres se sont noyés. On les a soignés et planqués au presbytère et dans l'hôtel. Un mois plus tard, une patrouille allemande est venue de Granville...

Il regardait maintenant la grande bâtisse juste là au bout du chemin de pierre.

-Les cyprès ont grandi...

Les quatre seuls mots depuis l'hôtel...

Il reconnut la tour d'angle carrée avec ses fenêtres en ogive. La masse imposante de la bâtisse sans toit et toute en pierre de granit. La porte en ogive aussi.

Mathilde poussa la lourde barrière alors que Charles Edmond restait en arrêt.

Elle l'entraîna vers l'entrée de l'aile où habitaient les gardiens.

Au bout d'un moment Maria Longo lui ouvrit souriante.

Elles s'embrassèrent sous le regard impassible de Charles Edmond.

-Qu'est-ce qui t'amène Mathilde ?

Elle dévisagea le Monsieur à ses côtés d'un air interrogatif.

-Je te présente Monsieur Serre...

-Charles Edmond Serre, Directeur Technique. Je viens consulter des documents que Monsieur Renault laisse ici.

Maria regardait Mathilde ne sachant trop quoi dire répondre.

-Maria, il faut que je te dise... C'est très important. Monsieur Renault est mort...

Elle avait laissé traîner sa voix.

Maria la dévisagea, ouvrit la bouche, n'arriva pas à articuler un son et se précipita dans l'appartement.

-Baptiste ! Baptiste !

Plus un bruit. Mathilde fixa Serre, puis la porte, puis revint au visage impatient...

-Demandez-lui s'il vous plait de m'ouvrir les appartements.

Elle eut un instant d'hésitation :

-Attendez enfin ! Elle va revenir avec Baptiste et... laissez-moi faire ! Elle s'arrêta en plein élan devant les yeux de son interlocuteur qui étaient devenus froids et presque dédaigneux.

Maria qui revint accompagnée, la libéra de ce regard qui la mettait mal à l'aise.

Serre observa l'homme qui se campa sur le pas de la porte. Une veste foncée un peu élimée mais très propre. Il avait les mains dans le dos, le buste relevé.

-Bonjour. Monsieur ?... avait juste prononcé Charles Edmond en le fixant dans les yeux.

-Longo, Baptiste Longo.

Il avait un léger accent italien.

... Je suis le gardien du Vieux Fort. Vous voulez quoi ?

-Monsieur Renault est mort et...

Mathilde regardait les deux hommes alternativement. Baptiste comme elle aurait pu le prévoir, avait encaissé. Il restait planté sur ses deux jambes, cherchant ses mots.

Puis d'un trait :

-Monsieur je ne vous connais pas. Si Monsieur Renault était mort, Madame Christiane m'aurait prévenu...

Il avait remonté imperceptiblement son menton large et carré, fendu d'une fossette profonde qui lui donnait un air dur.

Mathilde vit Serre se raidir. Il prenait sur lui :

-Monsieur... Longo. Je suis le plus proche collaborateur de Louis Renault. Si je vous dis qu'il est décédé c'est qu'il l'est ! Je...

Baptiste n'avait pas bougé ; Mathilde n'avait pas pu s'empêcher de serrer les dents sous le ton cassant et la voix de Monsieur Serre qui avaient monté d'un cran. Elle le vit s'avancer.

... Je vous demande simplement de m'ouvrir !

Le nez large et un peu épaté du gardien s'était imperceptiblement retroussé ainsi que ses sourcils fournis. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes. Maria se rapprocha de lui.

Mathilde devait intervenir !

-Baptiste... Comment voulais-tu que Madame Renault nous prévienne. Ça fait seulement quelques jours... Tu pourrais peut-être téléphoner à Paris ?

Charles Edmond écoutait son ton un peu geignard. Il avait vite évalué l'homme en face de lui. De ces employés butés mais honnêtes qui se feraient tuer pour leur patron. Rien à en obtenir ! Rien à discuter ! Face à lui Longo avait finalement entrouvert ses lèvres fines, montrant Edmond Serre d'un signe du menton :

-Mathilde ! Tu le connais bien ce Monsieur ?

L'agacement de celui-ci continuait de monter. Mais l'habitude de diriger lui permettait de la contenir sous un masque devenu

maintenant impassible. Il se retourna pour reprendre le chemin de l'hôtel.

Mathilde hésita.

-Maria... je repasse te voir tantôt.

C'est Baptiste qui lui répondit :

-J'essaierai d'appeler Madame Christiane. Mais dis bien à ce monsieur que je n'ouvrirai que si Monsieur Louis ou Madame Christiane me le demandent.

Mathilde avait rejoint son compagnon qui après avoir pressé le pas, semblait ralentir.

Elle arriva à sa hauteur et ne put s'empêcher d'excuser Baptiste Longo. Serre coupa court aux explications en hurlant presque :

-Quel crétin ! Il me fait perdre mon temps !

-Il faut le comprendre...

-Il n'y a rien à comprendre, juste trouver une solution.

Mathilde savait qu'elle ne devrait pas insister :

-Je suis certaine qu'il va essayer de joindre Madame Renault, mais vous savez les communications téléphoniques... Et puis il ne vous connaît pas...

D'un regard en biais elle vit qu'il était reparti dans ses pensées :

... moi non plus d'ailleurs...

Elle s'était tue, surprise de son audace.

Il s'était arrêté au milieu du chemin, la bouche ouverte, comme cherchant ses mots. Il l'avait regardée longuement. Ses yeux s'étaient progressivement radoucis. Après un long silence :

-Veuillez m'excuser... Vous avez raison... Je suis arrivé comme cela...

Elle lui avait souri.

... mais vous savez, je ne suis pas venu souvent à Chausey. C'était toujours pour travailler...

Mathilde vit son regard partir vers le large.

Il s'était arrêté d'un coup.

... bon ! Vous n'avez pas une idée pour que je puisse consulter les documents conservés au Vieux Fort ? Il en va de l'avenir des Usines et de celui de Christiane et Jean-Louis !

Il lui avait pris le bras et elle lui avait vu dans son regard dur une trace ténue de désespoir.

Elle eut envie de l'aider.

Ils rentrèrent silencieux et absorbés dans leurs songes respectifs. Il monta sans un mot dans sa chambre.

7

Il s'était assis sur une chaise qu'il avait posée devant la fenêtre ouverte. Le vent balayait l'autre côté de l'hôtel, heureusement. Le froid qui le pénétrait l'empêcherait de se ramollir. Il ne fallait pas laisser tomber ! Ses pensées allaient et venaient comme lorsqu'un problème technique surgissait au Bureau d'Etude. Il s'énervait parfois, *souvent* concédait-il, mais il avait toujours eu le dernier mot.

As-tu jamais eu un obstacle que tu n'aies pas franchi ?

Ça c'était la réalité ! Le reste... juste du travail acharné. Il pensa à Churchill : Blood, sweet and tears...

Alors qu'une sorte d'engourdissement le saisissait, il alla jusqu'au lit pour prendre la couverture. Une fois assis de nouveau il s'enveloppa dedans.

Pragmatique il se mit à envisager toutes les possibilités : joindre Pierre Rochefort au secrétariat, retourner parlementer... ? Il n'avait pas le temps ! Il pouvait essayer le téléphone mais à part les

Renault, qui était équipé dans ce trou perdu ? Et puis avec cette satanée guerre il n'y avait plus grand-chose qui devait fonctionner !

Le nœud du problème n'était-il pas plutôt de donner une preuve à ce Longo ? Il pensa à chercher quelqu'un qui le reconnaîtrait et qui pourrait témoigner de sa bonne foi.

Au bout de quelques trop longues minutes, il dut se rendre à l'évidence que lors de ses rares et trop brefs séjours ici, il n'avait pas eu le temps de rencontrer grand monde !

Le froid le fit éternuer. Il ferma la fenêtre avec brutalité et se mit à faire les cent pas dans la petite chambre.

Du fond de sa mémoire commençait à remonter quelque chose en rapport avec Chausey...

Les années vingt... Il n'était pas marié encore... Juste avant 1923 donc ? Alors 1922 peut-être ? Après Guerre c'est sûr.

C'était comme toujours, très énervant de sentir que ce qu'il cherchait était là mais ne sortait pas.

Il s'obligea à s'asseoir sur le lit et à respirer tout en décidant de se calmer. Son attitude de tout à l'heure lui revint à l'esprit.

Et alors ? Qu'aurait-il gagné à essayer de persuader ce brave type ? Germaine lui disait parfois qu'il devrait être plus attentif, plus calme. Est-ce qu'on dirige autant de monde en prenant le temps d'écouter tout un chacun ? En tenant compte des petits caractères de tous ? Il avait passé sa vie à décider, trancher ; il était payé pour ça et ne l'avait pas si mal fait !

1922... car il avait déjà acheté sa maison de Porte-joie. Là où il était disponible pour le Patron. Week-end, 24 heures sur 24...

Chausey... Louis avait acheté ce château, ou plutôt la forteresse en ruine, après l'Armistice. Juste après s'être déclaré à Christiane... en 1920 ?

Il n'arrivait toujours pas à faire le lien avec ce qu'il cherchait désespérément : un évènement à Billancourt ayant un rapport avec Chausey...

Oui et alors ?

Bien sûr il n'était pas certain que ça pourrait décider le gardien trop zélé, mais quelque chose le poussait à creuser la piste. N'arrivant pas à relier tous ces faits, il décida de reprendre chronologiquement :

Refaire le parcours du jeune apprenti qu'il était en 1898. Cette ascension inespérée en vingt ans !

Après les premiers mois passés dans l'atelier avec Louis... il était devenu son second employé ! Il y avait déjà un certain Richer. Rapidement, lui Serre, l'apprenti de seize-dix sept ans en avait remontré aux différents compagnons qui rejoignaient l'Entreprise Renault Frères. Une vraie entreprise : on avait vendu soixante et onze véhicules l'année 1899 ! Louis commençait à s'agrandir sur le domaine familial. Il avait fait raser une bonne partie de végétation pour y construire des ateliers dans lesquels on assemblait les voitures.

Mais ce n'était jamais assez grand. Le Patron avait décidé avec ses deux frères de participer à toutes les courses qui leur permettraient d'avoir une publicité maximale.

Et avec quel succès... au début.

Charles Edmond affalé sur son lit serra son poing avec force.

Là aussi il a dû payer et d'avance : Marcel décédé en course ! Cinq ans plus tard : au tour de Fernand...

Louis devenu seul maître d'un Empire naissant... sur la Mort... encore !

Charles Edmond Serre respirait avec difficulté.

-Seigneur Dieu, comment vous comprendre ?

Il recentra péniblement ses pensées sur la chronologie qui devrait -il le faut ! - lui apporter la solution apaisante... pour aujourd'hui.

Il avait montré ses compétences et avait été finalement nommé chef du Bureau d'Etude dès la fin 1903. Il avait la responsabilité technique de tout ce qui se créait, à 21 ans !

Ses mains étaient retombées le long de son corps.

Bien entendu seul le Patron décidait en dernier ressort, mais une entente productive s'était rapidement mise en place. Lui Edmond savait parfaitement ce que Louis voulait et ce dernier n'avait pas besoin de long discours pour que ses idées soient prises en compte. Epoque bénie !

On avait conçu le premier moteur Renault quatre cylindres, un amortisseur hydraulique, un petit camion...

Puis la Guerre. La *Grande*.

Arrivé maintenant à 62 ans au terme de la deuxième, il se demandait quelle *grandeur* il pouvait y avoir à cet autre tribut à la mort ? Pour payer quoi collectivement, là aussi ?

Juste l'accumulation de nos péchés, de notre arrogance dans ce siècle matérialiste.

La Guerre, le char vainqueur de 14/18, les honneurs de la Nation Reconnaisante pour Le Patron et l'entreprise reparti de plus belle ! Et Chausey là-dedans ?

Il avait alors, sans s'en apercevoir, commencé à glisser lentement vers la quarantaine. Sa vie c'était l'Entreprise et le Patron. Et que cela. A quelles autres passions se donner lorsqu'on a la chance de vivre une telle Aventure ? D'autant qu'il avait réussi à traverser les différentes disgrâces et réorganisation du Fabuleux Empire que devenait leur entreprise ! Il avait sous ses ordres, lui le petit apprenti, une pléiade d'ingénieurs et de techniciens formant une ruche productive !

Comment ne pas être un peu grisé de cette place privilégiée ? Il était le seul à posséder une maison juste en face de celle du Patron à

Herqueville. Même le week-end il travaillait avec Louis lors d'interminables mais si agréables discussions techniques. Il y avait tant à inventer, à mettre au point !

Que lui manquait-il pour avoir une *vraie* vie ? Vivre vraiment c'était vivre Renault ! La tentation de passades féminines... facilitées par sa position, et le nombre de femmes qu'il pouvait croiser au cours des déplacements, des invitations diverses... Il s'en repentait encore.

-Dieu que la vie que vous nous donnez est difficile.

Il chassa avec force ce souvenir et se leva pour regarder son visage dans le petit miroir fixé au mur.

Il tira un peu sur les paupières tombantes sur ses yeux toujours aussi clairs, les rides au-dessus de ses pommettes, sa moustache dont il était si fier devenue blanche, les plis de son cou. Et sa bouche ? Il fit remonter les bords de ses lèvres pour en atténuer l'expression de tristesse.

Il leva les sourcils d'un air dubitatif en se moquant de lui et secoua la tête pour évacuer cet autre point douloureux.

Il pensa que là au moins il payait après. *Et que la facture est justifiée pour une fois !*

Il envoya un sourire à son image dans la glace et se remit à penser à Chausey...

Chausey...

Il descendit dans l'entrée de l'hôtel. Personne. Il sortit et rabattit le col de son manteau, le vent avait forcé en ce milieu de matinée, poussant une légère bruine.

Après tout, en parcourant les lieux peut-être les souvenirs vont-ils remonter ?

Il se dirigea vers la chapelle pour y prier. Rasséréné, il prit le chemin du retour mais fût vite trempé. Lorsqu'il poussa la porte Mathilde

était dos tourné, occupée à ranger des verres dans une sorte de buffet bas.

Il s'approcha d'elle :

-Le temps ne s'arrange pas on dirait...

-A marée montante, si le vent est pris, il y en a pour la journée.

Elle se retourna et lui sourit :

... vous n'aimez pas l'air marin ?

Charles Edmond la regarda, interrogatif. Elle semblait soudain absorbée par une intense réflexion.

...Marin ! Marin Marie !

Elle le fixait triomphalement. Lui se demanda quelle mouche l'avait piquée ? Elle se mit à rire de son étonnement :

-C'est le fils Durand ! Le peintre ! Marin Marie c'est son pseudonyme ! Son père faisait partie de la SCI qui a vendu le fort à Monsieur Renault.

Serre la dévisageait.

... c'était en 20 ou 21 plutôt. On m'a raconté qu'on ne parlait que de ça sur l'île, Louis Renault avait des projets de construction pharaoniques. Ça faisait peur aux habitants, vous pensez ! Puis un jour on a appris que tout était arrangé grâce à Marin Marie qui avait eu l'idée d'aller à Paris lui proposer d'acheter la vieille forteresse...

-Et alors ?

-Je ne sais pas moi, il vous y a peut-être vu, il pourrait témoigner auprès de Baptiste...

-Vous rendez-vous compte de combien nous étions chez Renault ?

Il avait fait évanouir sa joie. Elle n'avait plus qu'un air contrarié dans ses yeux qui ne baissaient pas.

Il eut d'un seul coup l'envie qu'elle lui sourie de nouveau.

... je ne voulais pas vous froisser. C'est peut être une piste. De toutes les façons on n'en a pas d'autres.

Il détailla son visage à la peau qui imperceptiblement, commençait à se marquer par l'air et le vent d'ici. Elle avait la trentaine et était bien jolie.

Ils restèrent un moment silencieux.

-Monsieur Serre...

Elle avait appuyé sur la formule de politesse.

... si vous voulez je pourrai aller le voir, il est ici actuellement.

-Merci Mathilde.

Il lui tourna le dos pour remonter dans sa chambre, emportant l'expression douce de son visage.

En refermant la porte de sa chambre, il repassa devant le petit miroir puis alla s'appuyer des deux bras sur le dossier de l'unique chaise en bois de la pièce. Cette histoire de forteresse lui disait quelque chose. Mais quoi ?

8

De timides coups sur la porte le sortirent de ses pensées stériles.

-Monsieur Serre, je vais à la cale. Voulez-vous toujours que je passe chez Marin Marie ?

Il ouvrit et sortit sur le seuil. Mathilde lui souriait.

-Je veux bien, je n'arrive pas à retrouver la mémoire.

Elle virevolta et descendit l'escalier en chantonnant.

Charles Edmond resta un long moment debout sur le pas de l'entrée.

Puis il dévala les marches et la rattrapa sur le chemin.

-Je vous accompagne !

Elle ne dit rien mais elle avait plutôt contente. Ils n'échangèrent pas un mot durant tout le début du trajet. Croisant parfois un regard, chacun restait dans ses pensées.

Un homme jovial, la quarantaine épanouie leur ouvrit sa grande demeure. Des cheveux bruns frisés avec un très léger début de

calvitie encadraient son nez un peu fort. Cette particularité ne déparait pas dans un visage aux traits réguliers. Il dégagait une sympathie immédiate et une sûreté de lui-même. Mathilde avait dit que c'était un artiste peintre de grand talent et un navigateur hors pair ! Une fois attablés dans une petite salle, elle présenta *Monsieur Serre* qui la laissa expliquer l'objet de leur visite.

Lorsqu'elle annonça la mort de Louis Renault, Edmond remarqua que si l'homme avait été surpris, il n'en semblait pas pour autant être très affecté. Il l'interrompit d'ailleurs rapidement :

-Je m'en souviens parfaitement. C'est le genre de rencontre qui marque un homme... surtout s'il a vingt ans.

Il partit d'un rire communicatif.

...Je me souviens bien de votre nom aussi Monsieur Serre. Les propriétaires de la SCI commençaient à avoir peur des propositions de construction grandiose de Monsieur Renault. Ils avaient refusé jusque là toutes ces offres. Il fallait trouver une solution d'urgence, car sa puissance les inquiétait un peu ! C'est moi qui ai eu l'idée que j'ai proposée à mon père : suggérer l'achat de la vieille forteresse !

L'homme s'était arrêté, à la grande impatience de Charles Edmond. Il semblait vouloir vérifier sur ses interlocuteurs l'effet que pouvait procurer une telle initiative.

...J'avais vingt ou vingt et un ans. Je n'étais pas peu fier lorsque mon papa m'a demandé d'aller moi-même présenter le projet à Paris. Même s'il avait semblé assez admiratif de mon idée, je ne suis pas certain maintenant qu'il y croyait beaucoup. Je pense aussi que le Personnage Louis Renault l'impressionnait énormément. Ah, l'insouciance de la jeunesse... On n'en gagne pas de vieillir ; je ne ferais plus non plus les voyages sur mer que j'ai entrepris...

Serre s'agaçait :

-Comment m'avez-vous connu ? Je ne me souviens pas de vous.

-Quand Monsieur Renault a été, à ma grande surprise, d'accord pour ma solution, il s'est comme éjecté de son fauteuil. C'était assez impressionnant d'ailleurs ! Il a ouvert la porte et a appelé un monsieur Fuchs.

-C'était son secrétaire, intervint Charles Edmond.

-C'est cela ! Il lui a dit « Ernest, allez à Billancourt et dites à Serre de mettre du monde sur ce projet. » Il lui a donné le cadastre de l'île et lui a ordonné d'envoyer un photographe à Chausey. C'est assez amusant : figurez-vous qu'il voulait aussi récupérer à Granville toutes les cartes postales représentant les ruines.

Charles Edmond le coupa :

-Effectivement vous avez raison, ça me revient maintenant, cette histoire de plans ! Vous savez à Billancourt on faisait de tout au Bureau d'Etude.

Mathilde regarda Charles Edmond sourire.

... On fabriquait toutes les pièces d'une automobile. Et en plus si le Patron l'exigeait on pouvait même faire dans le génie civil, vous voyez !

Alors que Marin Marie était parti à relater avec humour son arrivée dans le bureau et l'intimidation qu'il avait ressentie, Charles Edmond s'impatiait.

Mathilde les observa songeuse un bon moment, avant de les interrompre :

-Marin, si ça ne te dérange pas on pourrait aller maintenant chez les Renault.

-Allons voir notre Cerbère. J'espère pouvoir en obtenir quelque chose mais ne vous faites pas trop d'illusions, les Longo sont arrivés fin 1940. Et moi j'étais encore dans la Marine Nationale !

Lorsqu'il vit arriver la petite bande, Baptiste Longo était dehors. Il vint à leur rencontre. Marin Marie le prit à part. Il avait demandé à Charles Edmond et Mathilde de le laisser seul. Ces derniers avaient rejoints Maria.

Serre jetait des regards inquiets en direction des palabres qui n'avaient pas l'air de bien se passer. Marin parlait, parlait et l'autre avait ce visage buté qu'il lui avait remarqué ce matin.

Au bout de longues, trop longues minutes, le binôme revint vers eux. Marin avait un air désolé. Longo vint au devant de Charles Edmond. Il se planta deux mètres devant lui et avec son léger accent :

-Monsieur Serre... A la demande de Monsieur Durand, je vais téléphoner à Madame Christiane. Je n'en reviens pas que Monsieur Louis...

Edmond ne savait quoi dire. L'homme en face de lui était métamorphosé. Il percevait sous ces traits durs, une peine sincère.

Sans un mot de plus celui-ci tourna les talons et partit en direction de la maison.

Mathilde semblait soulagée :

-Vous voyez c'est un brave homme.

-Je n'en ai jamais douté, mais ce ne sont pas toujours les plus faciles à gérer. Dites-moi Mathilde, y'a-t-il un téléphone sur cette île, autre que celui des Renault ?

Il aurait préféré que ce soit elle qui réponde :

-Il n'y a que celui du Sémaphore. Je peux vous y accompagner, intervint Marin.

Ils atteignirent le bâtiment en quelques minutes d'une marche rapide. Edmond se sentait mieux, n'écoutant que d'une oreille distraite les histoires de Marin. Il avait hâte de se plonger dans les documents que Louis stockait dans son Vieux Fort. Il jetait par moment un regard sur Mathilde qui répondait poliment au peintre.

Il pensait au travail qui l'attendait.

L'organisation du Patron était impressionnante : toutes les listes, factures et autres documents se devaient d'être classés, stockés et parfaitement répertoriés. Il en allait ainsi pour toutes ses propriétés. Bien entendu aller trouver un testament au milieu des factures d'achat des carrelages du château...

Mais il fallait bien qu'il soit quelque part. Les avocats avaient cherché auprès des notaires, ainsi qu'au 90 avenue Foch. Christiane les avait aidés pour ce qui concernait Herqueville. Rien non plus ! Ils avaient bien pensé aussi à Giens. Mais Louis n'aimait plus trop cette propriété de la Méditerranée. Seule Christiane continuait à y aller ces dernières années. De toute façon la route ne serait pas évidente à faire même si la progression des troupes alliées sur les frontières allemandes avait normalement dégagé tout le territoire.

Alors que Chausey, que Louis adorait, semblait une bonne option ! Rien n'était gagné mais il se sentait ragaillardi en cette fin de matinée malgré le temps maussade et l'humidité qui commençait à le transpercer.

Une maison basse entourée d'un mur de pierre apparut. L'entrée était marquée de deux poteaux de briques. Marin ouvrit la frêle barrière de bois. Edmond remarqua le panneau « Cabine téléphonique » accroché sur le pilier de droite.

Il finit par joindre non sans mal, le secrétariat privé du Patron. Pierre Rochefort connaissait bien Chausey pour y avoir fait de fréquents allers-retours de façon à surveiller le chantier. Il promit sans poser de questions inutiles, mais en faisant répéter souvent ses phrases à monsieur Serre, à cause de la friture qui encombrait la ligne, qu'il allait prévenir de suite Baptiste Longo.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Encore attendre ! Charles Edmond Serre ressortit du bâtiment.

Marin prit congé et Edmond repartit vers l'hôtel. Mathilde l'abandonna en chemin :

-Profitez de la fin de matinée pour visiter notre belle île. Aujourd'hui vous avez le temps...

Il fit semblant d'apprécier son humour.

-Ne vous inquiétez pas ! Votre Longo, il va rappliquer ! Et vite !

Charles Edmond retourna se mettre à l'abri. Marie Leperchois avait mis en route le poste TSF qui trônait près du bar. Au bout d'une vingtaine de minutes le gardien fit irruption et se précipita vers lui, ses vêtements et ses cheveux dégoulinant de la pluie qui s'était remise à tomber plus drue.

En bafouillant quelques excuses il lui remit les clefs et resta planté là, mal à l'aise.

-Merci. Vous pouvez retourner chez vous !

Serre attendit encore quelques minutes que le grain passe et se dirigea à son tour vers le Vieux Fort.

10

C'était son jour de chance aujourd'hui. Quand on s'appelle Lucien Ponard ça s'apprécie à sa juste valeur !

Depuis quelques mois, il pensait bien qu'enfin la bonne fortune avait changé de camp. Le 10 septembre l'intervention de Benoît Frachon pour donner la route à suivre à tous les camarades de la CGT avait créé une dynamique : Terminer victorieusement la guerre, reconstruire l'économie, relancer la production et satisfaire les revendications ouvrières.

Il était aujourd'hui avec quelques compagnons, dans l'antre du Traître « Hitler-m'a-dit » à la demande du camarade Benoît. Il avait trouvé facilement l'entrée au coin de l'avenue Flandrin. C'est là que le bureau d'étude avait été transféré après les bombardements de 42, et la Direction du Bureau Confédéral espérait y trouver des preuves de la coopération de Renault avec les Boches.

S'il en était encore temps ?

Frachon était toujours bien informé, et s'il l'avait envoyé aujourd'hui, c'est que lui Lucien allait trouver quelque chose.

Le Populaire, le journal de la SFIO, lors de l'arrestation de Louis Renault, s'était inquiété avec virulence que les scellés n'avaient pas été apposés sur son hôtel particulier ! Qu'un véritable déménagement avait eu lieu dans la somptueuse demeure de l'avenue Foch !

-Il y a ceux qui agitent et ceux qui agissent avait dit le camarade secrétaire général dans une de ses belles phrases qu'adorait Léon. ...Nous on a déjà des informateurs sur place. C'est ça de défendre les intérêts de la classe ouvrière !

Léon n'avait confiance qu'en ce dernier, même si la direction du Bureau Confédéral de la CGT était assurée conjointement par Louis Saillant de la SFIO. Tous ces arrangements le dépassaient un peu, mais l'important ce matin c'était qu'il n'avait eu aucun mal à entrer dans l'appartement au 2^{ème} étage de l'immeuble situé à côté de l'hôtel particulier de Renault, le chien de patron capitaliste.

Ce nouveau gouvernement avec des ministères occupés par des camarades, facilitait beaucoup de choses ! Et celui de l'intérieur Adrien Tixier était à la SFIO.

Douloureux de penser que c'était grâce à la guerre, mais au moins toutes ces souffrances n'auraient pas été endurées pour rien !

Lorsqu'ils avaient pénétré dans le bureau du secrétaire du Saigneur de Billancourt, celui-ci les avait accueilli plus que froidement.

Lucien, alors que ses auxiliaires se répandaient dans les pièces adjacentes, lui avait expliqué avec délectation, que les temps avaient définitivement changé. Ce Rochefort y avait mis le temps, mais il avait fini par laisser tomber son air supérieur et sa voix cassante.

Il protestait à chaque fouille de Lucien qui ouvrait et bousculait ses dossiers.

Ils n'avaient pas le droit !

Et alors Renault avait le droit, lui, d'exploiter ses ouvriers ?

Ce qui sidérait le plus Lucien, c'est qu'il ne voulait pas admettre la forfaiture de ce capitaliste. Il ne pouvait pas nier la façon dont son patron traitait ses employés, tout de même ! Pas à lui un délégué syndical chevronné !

Les premières grèves dès 1906 qu'il avait brisées en envoyant à tous une lettre de licenciement. Les cadences et les chronométrages qui provoquèrent les grèves, juste avant la grande guerre !

-Mais c'est ce qui a permis d'agrandir l'Usine, et d'employer toujours plus de monde. Il fallait bien résister à la concurrence et optimiser la production !

-Toujours le même discours patronal ! avait rétorqué Lucien. Le sort des ouvriers vous vous en moquez dans vos bureaux ! Et le mépris avec lequel Renault avait répondu aux délégués : « Oh ! Moi vous savez, je peux passer mon temps à Nice. » Il avait fermé l'usine puis après quarante quatre jours de grève, les personnels avaient repris le travail sans rien obtenir. Ils étaient censés manger quoi entre temps ? En plus ce salopard avait envoyé des lettres de licenciement à tous les grévistes !

Comme son interlocuteur voulait protester, Lucien Ponard s'était énervé : vous savez ce que c'est vous d'avoir une famille à nourrir, pas d'argent bien avant la fin du mois, le loyer qu'on ne peut pas payer, le propriétaire qui menace de vous mettre dehors ? Pour aller où ? Déjà que ce qu'on loue est souvent insalubre ? Les gamins malades qu'on ne peut pas soigner ? Non, bien sûr, vous ne savez pas !

Rochefort avait balbutié :

-Mais sans des Louis Renault vous trouveriez du travail où ?

-Le travail est confisqué par les Capitalistes. La solution, Joseph Staline l'a mise en œuvre et vous ne voulez pas l'admettre ! Là-bas les

prolétaires ne sont plus exploités. Nous allons établir enfin en France une République réellement Démocratique.

Lucien s'était arrêté regardant son interlocuteur qui restait muet. Il était venu pour fouiller les installations et les documents, mais il avait aussi un devoir d'éducation :

-Toutes ces guerres que les capitalistes provoquent pour s'enrichir encore plus, vous trouvez ça normal peut-être ? On nous dit que Renault a permis, en augmentant sa production, de gagner la guerre de 14-18, mais on oublie qu'il a exploité des femmes et augmenté sa fortune ! Ce genre d'homme ne perd jamais quelques soient les circonstances !

Rochefort essaya encore quelques arguments :

-Après la guerre il a fait comme Ford, et en modernisant vous ne pouvez pas nier qu'il a permis de faire baisser les prix des voitures et de permettre qu'elles ne soient plus réservées qu'aux privilégiés, comme vous les appelez ! Il a créé des emplois : il avait près de 29 000 ouvriers !

-Et les grèves générales de 1926 pour des augmentations de salaire ? Et le licenciement général ? Deux mille de nos camarades restés sur le carreau !

-Mais tous les patrons de grandes entreprises faisaient de même. Et en plus Louis Renault était un des rares à avoir une telle représentation syndicale !

Le ton montait. Lucien hors de lui de la mauvaise foi de son interlocuteur, lui asséna :

-On aurait encore peut-être pu laisser courir comme pour Michelin et d'autres, mais ce collabo a trahi la France. Les Boches étaient très contents des tanks qui sortaient de Billancourt pour aller tuer nos camarades à Stalingrad ! Il faisait fabriquer aussi des pots d'échappement qui étaient transformés en bombes incendiaires !

C'est à ce moment que le téléphone avait sonné.

Lucien essayait de comprendre ce qui se disait. En l'entendant prononcer monsieur Serre, et chercher ses mots, il se saisit d'autorité de l'écouteur. Il envoya à Rochefort, un regard qui ne souffrait aucune remarque.

Lorsque celui-ci eut reposé le combiné noir, Ponard s'assit sur le bureau face à lui :

-Qu'est-ce que c'est que ces histoires de clés à et de documents à chercher ?

Le ton était menaçant.

Pierre Rochefort réfléchissait très vite, mais l'autre tapotait sur le sous-main avec une règle en bois qu'il venait de d'empoigner.

-Ecoutez... ça n'a aucune importance pour vous, monsieur Serre est juste à la recherche de dossiers techniques...

Que ça n'ait aucune importance, commençait mal la phrase, pensa Lucien. Il s'efforça à garder son calme pour impressionner son vis-à-vis, comme on le lui avait appris.

« Si tu veux obtenir quelque chose de ces hommes habitués à se faire obéir, il faut que tu prennes l'ascendant sur eux. Un doute doit s'implanter progressivement en eux : tu vas utiliser la force ! Tu verras, ces poltrons ne sont pas habitués. »

-Cher Monsieur Rochefort, vous pensez bien que vos jours sont comptés à ce secrétariat, depuis la mort de votre cher Patron.

L'autre le regardait sans voix, derrière ses lunettes rondes. Mais il ne cillait pas. Lucien approcha sa règle du bout du nez de son interlocuteur.

... N'ayez pas peur.

Semer le doute !

...Personnellement, je ne vous veux pas de mal. C'est pas le cas de tous mes camarades. Il y en a qui pensent que vous étiez si proche du

traître, qu'ils ne comprennent pas comment vous pouvez échapper à toute suspicion de collaboration ?

Il regarda l'effet produit. Un peu de sueur perlait sur le front dégarni.

-Vous ne me faites pas peur ! Je me plaindrai de votre intrusion et de vos menaces !

-Et à qui ? Allons, allons, vous savez bien qu'à l'heure actuelle on préfère en haut lieu le travail effectué par des gens comme moi, que vous qui n'avez plus aucune utilité ici.

Il laissa le temps à sa phrase de faire son chemin, ce qui lui permit d'observer ce cher monsieur Rochefort qui semblait assailli par des pensées contradictoires.

...Je vous propose ceci : vous m'expliquez cette conversation téléphonique. Si elle présente un intérêt je la rapporterai et ferai part de votre disons... participation ; qui restera confidentielle. Je pense aussi que cette démarche pourra vous aider...

Les doigts de l'homme devant lui tremblaient légèrement sur le bureau.

...si vous refusiez...

Il appuya sa règle sur les narines de ce cher secrétaire en riant.

Pierre Rochefort essaya de se lever, mais l'autre lui intima d'une voix forte de se rasseoir.

Surpris et désespéré, après quelques secondes d'hésitation, il mit Lucien Ponard au courant du minimum : Le Directeur Technique était parti pour récupérer des documents nécessaires à la poursuite des études en cours du prototype à moteur arrière.

Le syndicaliste n'avait pas l'air dupe, mais il fit comme si de rien n'était :

-Et qui est ce Longo ?

Rochefort fournit encore quelques précisions sur l'organisation du Vieux Fort de Chausey avant que l'homme en face de lui, se lève.

-Faites ce que vous avez à faire, prévenez le gardien comme prévu. Attention pas un mot à ce Serre, ni à personne d'autre. Mais avant passez-moi ce téléphone et allez commencer à ouvrir les différents rangements que je dois inspecter.

Encore abasourdi, Pierre Rochefort passa dans la pièce attenante. Il s'appuya sur un meuble. Décidemment depuis qu'ils étaient partout et jusqu'au gouvernement, ces anciens militants du PC étaient dangereux. Il respira en pensant qu'il n'avait rien dévoilé de compromettant.

Il l'entendit appeler et raconter la recherche de Serre. Il y eut un très long silence durant lequel, Lucien Ponard écouta attentivement sans poser une seule question.

Puis il l'appela.

-Votre petit coup de fil a semblé intéressant en haut lieu. Merci.

Rochefort fit une grimace devant son sourire satisfait.

...Je ne vous quitte pas de la journée, nous avons du travail.

Rochefort appela Longo sous l'œil vigilant du militant.

11

L'odeur du lieu le pénétra en premier, malgré les traces d'humidité qui ne partaient jamais vraiment sauf l'été. Des souvenirs remontèrent immédiatement.

Charles Edmond prit le temps de parcourir les grandes pièces. Le billard, dont on ne pouvait pas refuser une partie. Le bruit des discussions, les verres de whisky...

La salle à manger avec son l'énorme cheminée de pierre, les grandes tapisseries des Gobelins de chaque côté, avec les chaises en bois et cuir clouté, rangées devant ; les murs sans joints apparents. La longue table rectangulaire aux pieds étonnamment boursoufflés. Il revit les chemins de table brodés aux initiales Renault de chez Bouchara, la porcelaine... les chandeliers en argent... Le lustre au-dessus et ses ampoules...

Le Patron est le seul à avoir l'électricité sur l'île !

Edmond repensa à l'installation des batteries d'accumulateurs dans leur armoire en bois... rechargées par un moteur de 6 chevaux...

Des milliers de watts pour quelques 1500 ampoules lui avait-il déclaré fièrement...

Il repassa par le salon avec ses larges colonnes cylindriques entre lesquelles il avait fait poser des plafonds qui ressemblaient à des coques de bateaux inversés en fines lames de bois. Les coins, les recoins, le piano, les tables... La lumière tamisée des fenêtres en ogives sur le râtelier des armes de chasse...

Edmond Serre se dirigea vers la chambre-bureau. Il jeta un regard vers la plage en contrebas, puis commença par faire le tour des emplacements potentiels où pourraient être rangés des papiers personnels.

Il ne vit pas passer l'heure du déjeuner, tout occupé à sortir, trier, inspecter, classer des quantités insoupçonnables de documents.

Il venait de terminer le tas des devis et factures concernant les différents chantiers. Ce qui faisait quelques piles de dimensions impressionnantes : plomberie, chauffage, sanitaires, couverture des toits... confiés aux entreprises de l'usine. Il y avait aussi un nombre étonnant de papiers pour les contrats avec des entreprises extérieures. Il recensa des charpentiers, des mosaïstes, des couvreurs, des peintres, des tapissiers... La liste était interminable. Il n'espérait bien entendu pas trouver quoi que ce soit glissé dedans, mais il fallait bien être absolument rigoureux et repartir d'ici sans aucun doute... quelle qu'en soit l'issue.

La nuit allait tomber et la charge des accumulateurs ne semblant pas optimale, il préféra quitter les lieux et remettre à demain le reste du classement.

Il rentra à l'hôtel où Marie Leperchois s'inquiéta qu'il n'eût pas déjeuné :

-Je vais vous faire des tartines avec du fromage !

Il semblait perdu dans ses pensées.

... Vous avez faim ?

Il maugréa en pensant qu'il n'avait pas plus envie de parler que de manger.

-Non, je monte...

-Vous ne voulez rien manger ?

-Non.

Il s'engagea dans les escaliers laissant Marie sans voix.

Une fois débarbouillé à l'eau froide, il se mit à la petite table et posa les feuilles de notes qu'il avait prises au Vieux Fort. Un peu de réflexion...

Il fut réveillé en sursaut par Mathilde qui lui proposait à travers la porte de venir dîner.

Il s'était endormi la tête posée sur ses listes. Presque une heure !

Il s'étira se sentant tout vaseux et un peu furieux de s'être ainsi laissé aller au sommeil.

Il descendit, pessimiste ce soir sur ses chances de trouver un quelconque testament au milieu de toutes ces paperasses.

12

Il avait réussi à dîner tranquillement en ne répondant à aucune des questions polies de la maîtresse des lieux ni de Mathilde ; les deux se relayant pour le servir et lui faire la conversation.

Il avait pris le journal qui traînait sur le comptoir. Une édition un peu périmée mais qui avait le grand avantage de lui permettre de s'isoler.

Il finit par se prendre au jeu de cette presse de province dont les analyses différaient sensiblement de celles qu'il avait lues à Paris ces derniers temps. Ici on dissertait plutôt sur la reconstruction. Au vu des paysages qu'il avait traversés récemment il comprenait bien que ce fût une préoccupation au moins aussi importante que les réformes politiques en cours.

Marie Leperchois vint lui souhaiter bonne nuit :

-Mathilde fermera lorsque vous aurez fini.

Il acquiesça d'un mouvement de tête.

-Vous pouvez lui dire que j'ai terminé.

Mathilde arriva avec un sourire :

-Vous avez trouvé votre bonheur cet après-midi ?

Pas du tout désarçonnée par sa mine sévère et son silence, elle prit la chaise en face de lui et s'y assit.

Charles Edmond ouvrit la bouche, la referma en pensant qu'il n'était pas à l'Usine. Il n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions. ... Quand Marie m'a annoncé la mort de Monsieur Louis, ça m'a fichu un coup, vous savez ! Depuis petite j'ai toujours habité aux Blinvillais. Vous n'imaginez pas à quoi ressemblaient ces maisons avant qu'il nous les refasse.

Serre posa le journal. De toute façon il en avait fait le tour, depuis un moment. Il soupira, mais elle continuait imperturbablement.

... j'habitais dans une petite cabane en pierre. Vous imaginez ? Maintenant qu'on les voit refaites, non bien sûr. Pour le toit c'était un ramassis des matériaux qu'on trouvait sur place : du bois, de la paille, des algues. Elles étaient tellement basses que mon père se cognait parfois la tête sur les poutres. Et on avait froid là-dedans l'hiver !

C'était encore le Moyen-âge, vous savez !

Elle le regarda avec ses grands yeux et un petit sourire admiratif.

Il ne put s'empêcher de la trouver touchante de cette sorte de naïveté qui lui donnait le culot de lui parler comme à un vieil ami.

Elle ne lui devait rien, elle n'attendait rien de lui. Ce qui était assez rare.

... Monsieur Renault a fait rehausser nos maisons, refait faire la toiture et une couverture en ardoise. On lui doit beaucoup ici. Ça ne vous dit rien à vous qui vivez dans le luxe à Paris. Il a bouleversé nos existences !

Mathilde s'était arrêtée. Elle sentait bien qu'elle parlait trop ; sa mère le lui disait toujours. A l'école aussi ! Elle ne devrait pas déranger ce Monsieur. On ne parle pas à tort et à travers, surtout

aux Messieurs, Mathilde, aurait rajouté son père en lui collant une taloche pas toujours affectueuse.

Mais celui devant elle n'était pas n'importe qui ! Elle qui n'avait qu'une seule envie : aller vivre à Granville, loin d'ici où elle mourait d'ennui. Elle avait la chance de croiser quelqu'un qui pouvait lui parler de la Capitale ! Les robes, les boutiques, les belles voitures... tout ce dont elle avait rêvé grâce aux magazines...

-Vous habitez à Paris ?

Il eut un mince sourire devant la candeur et le regard émerveillé avec lesquels elle le contemplait.

-Pourquoi souriez-vous ? Vous vous moquez de moi hein ?

-Non... Vous me faites penser à Anne-Marie, ma grande fille. Je l'appelle Choupette...

-Vous avez combien d'enfants ?

C'était la question qui le bloquait tout le temps. Celle qu'il ne fallait surtout pas lui poser... et que plus personne d'ailleurs ne lui posait depuis longtemps.

Mathilde vit bien que le visage de Monsieur Serre s'était soudain refermé.

-Excusez-moi je ne voulais pas être trop curieuse, ma mère me dit toujours...

-Vous ne pouviez pas savoir. Bonsoir, il est tard, je vais me coucher.

Elle prit un visage tellement contrit, que Charles Edmond voyant en plus ses yeux au bord des larmes, se rassit sans réfléchir.

-Ne pleurez pas Mathilde.

Il suspendit sa phrase quelques secondes puis lui demanda si elle avait déjà quitté l'île.

Elle eut l'air offusqué :

-Vous me prenez pour une gourde, une de ces domestiques que vous devez tyranniser... Je suis allée au collège à Granville, figurez-vous !

Elle était en colère.

...Je pouvais même aller au lycée. Mais mon père n'a pas voulu ! Les filles ça ne fait pas d'études n'est-ce pas ? Sauf peut-être les vôtres ?

Edmond était resté sans voix. Depuis quand quelqu'un avait osé lui parler comme cela ?

Il se surprit de son calme. Mathilde vit qu'il la regardait comme un animal bizarre.

-Excusez-moi c'est tout ça moi. Je suis trop spontanée. Vous savez, moi, Paris ça me fait rêver ! J'imagine la vie passionnante que vous devez avoir là-bas. On peut y devenir quelqu'un au moins ! Un grand Monsieur comme vous, comme Monsieur Renault.

Elle sourit :

... ou bien une grande Dame, comme Madame Christiane ! Moi, ces toilettes, sa classe...

Elle sembla soudainement chasser ces pensées joyeuses :

... Soyez gentil parlez-moi de la vie là-bas...

Elle avait pris un air implorant. Avait-il envie vraiment de monter dans la chambre froide, de se coucher et de se battre pour que les souvenirs douloureux ne reviennent pas une fois de plus ?

Il contempla la lampe à pétrole qui les isolait du noir tout autour. L'odeur caractéristique qu'il avait oubliée depuis le temps que l'électricité avait envahi son monde. Enfin le monde dans lequel il vivait... Un monde qui aurait pu disparaître, qui était devenu bien plus précaire...

Mathilde le regardait, attendant avec espoir :

-Comment on devient un grand Monsieur comme vous ?

Décidemment son innocence n'arrêtait pas de surprendre Charles Edmond.

... Il faut naître dans une famille riche ?

Il sourit.

-Non ! Mon père est monté à Paris j'avais sept ans. Il n'arrivait plus à nous faire vivre en Corrèze et il est mort alors que je n'avais pas terminé mes études... Alors vous voyez...

-Je suis désolée.

-Ne le soyez pas ! C'est dans l'ordre des choses qu'un père meure avant son fils. C'est le contraire qui est complètement anormal !

Mathilde vit passer dans ses yeux, cachés dans les reflets dansants que la flamme dessinait sur ses lunettes, une expression de détresse qui se prolongea dans le silence absolu de la pièce. Il y avait vraiment chez cet homme si sûr de lui, des choses à ne pas évoquer !

Il sembla se secouer pour poursuivre :

... On était quatorze enfants à la maison. Enfin c'est une façon de parler, les premiers étaient déjà partis ; moi je suis le treizième.

-Ah ! C'est pour cela que vous avez réussi !

-Ce doit être cela, oui !

Mathilde fut contente de lui tirer un mince sourire.

... C'est surtout qu'on ne connaît qu'à peine ses aînés qui auraient presque l'âge d'être nos parents ! Et aussi qu'on se débrouille pas mal tout seul.

Comme elle essayait de comprendre comment il avait pu devenir ce qu'il était « en partant si mal », il lui narra ses débuts.

Mathilde l'écoutait comme s'il lui racontait un conte de fées.

Alors qu'il s'était laissé emporter dans des explications un peu trop techniques sur la reconversion des chaînes de fabrication après 1918, elle l'avait arrêté :

-Moi je n'ai jamais été plus loin que la côte qu'on voit d'ici.

Elle avait un air songeur, les yeux dans le lointain.

...Si ! Une fois à Cancale ! Mais vous, vous devez connaître toute la France et même les autres pays ? C'est où le plus loin où vous avez été ?

Elle le regardait comme attendant une révélation.

Il n'hésita pas longtemps :

- Je suis allé jusqu'en Amérique.

Il avait laissé traîner la suite juste pour le plaisir de voir son émerveillement, la joie un peu naïve qui se dessinait sur son visage.

-On a embarqué au Havre ; c'était... le 18 avril 1928 pour rejoindre New-York. Mais le bateau n'y allait pas directement. On faisait escale à Plymouth en Angleterre. Il y avait Monsieur et Madame Renault, leur fils et mademoiselle Camille sa gouvernante. On était sur le paquebot Ile de France. Le plus beau Transatlantique de l'époque. Le plus gros du monde depuis la Guerre !

En arrivant par Harfleur en voiture, on distinguait déjà au loin ses trois cheminées.

J'étais descendu sur le quai avant d'embarquer. On se sentait tout petit. Imaginez un énorme immeuble avec la moitié noire en bas et l'autre moitié blanche dans sa partie haute. Tout le long de la coque il y avait des lignes horizontales de petits hublots ronds. Comme s'il était percé de tous petits trous. Et les cordes pour l'amarrer bien plus grosses que mes jambes !

Mathilde était bouche bée.

...Il faisait 240 mètres de long, je crois. Vous imaginez ?

Elle n'imaginait pas, non ! Le port de Granville était un petit port.

... On était presque huit cents passagers à bord !

-Et combien de marins ?

-L'équipage comportait à peu près autant de personnes que nous.

Elle ouvrit la bouche et la referma.

Il sourit en pensant aux petites barques de pêches qui nourrissaient l'île, et qui étaient quasiment sa seule référence à part la liaison Chausey-Granville et en rajouta :

-Rendez-vous compte, il y a même eu un hydravion posé à l'arrière sur une catapulte pour acheminer le courrier !

Il fut obligé de lui expliquer, évidemment, le principe de l'hydravion et même de la catapulte. Mais ça faisait tellement longtemps qu'il n'avait pas eu un auditeur aussi passionné ! Il eut une pensée pour Kaky qu'il emmenait dans le garage pour lui apprendre à changer une roue ou en bord de Seine pour lui montrer les moteurs.

-Et dedans ?

-Imagine le pont supérieur. Au pied des cheminées. On était plus haut que les bâtiments du port. J'attendais le départ en y déambulant. On n'était pas tout au bord du bateau d'ailleurs. Il y avait de petites barrières tout autour, puis des sortes de vérandas qui couvraient le passage du niveau inférieur. Et juste encore un peu après, les barques de sauvetage sur leur palans. J'étais très très excité d'être là. J'admirais la ville du Havre en imaginant que j'étais aussi haut que les maisons que je voyais au loin sur la colline qui surplombe la cité. Mais je t'avouerai que mon regard est revenu plusieurs fois aux canots de sauvetage. Tu as dû entendre parler du Titanic ?

-C'est l'année de ma naissance ! dit-elle toute fière, 1912 !

-Je n'ai pas pu m'empêcher de compter et recompter leur nombre. Et de comparer avec celui des passagers. Bien sûr ça correspondait. En plus on nous avait dit que le bateau n'était pas plein. Après j'ai analysé le système de descente au bout des filins. On ne se refait pas...

Elle le vit rire.

... J'ai pensé aussi au Patron qui lorsqu'il faisait du bateau passait plus de temps à écouter et vérifier la mécanique, qu'à attendre sur le

pont. J'ai imaginé en riant qu'il enlève les belles housses blanches qui protégeaient les canots pour contrôler les moteurs.

Elle pouffa à son tour, imaginant peut-être Monsieur Renault dans une position peu digne de son rang.

-Et après ?

... Ensuite j'ai déambulé sur le beau pont en bois, au milieu des gens qui prenaient place sur les quelques chaises posées par-ci par-là. Les cheminées étaient vraiment impressionnantes, lorsqu'on se mettait juste en dessous. Je me souviens aussi qu'une fois qu'on a appareillé, il y a eu un coup de corne de brume. J'ai sursauté !

-C'était comment dedans ? Je me souviens avoir vu un jour des images dans un ancien journal.

-Tu sais j'étais habitué à l'opulence. Mais là... L'île de France avait été décoré à l'intérieur par des artistes. Dans le style Arts Décos.

-Je connais !

Il leva les sourcils en pinçant sa bouche.

-J'ai rarement vu des aménagements aussi luxueux. Tout cela dans un bateau ! C'était un vrai palace flottant !

-Racontez-moi !

-Il y avait des salons et des dancings partout. Même en 3^{ème} classe ! L'éclairage aussi était fantastique : des luminaires, des rampes, des gouttières en verre qui projetaient la lumière sur les plafonds.

Monsieur Renault avait un des huit appartements les plus luxueux.

Mathilde jeta un regard à la lampe à pétrole et à la pénombre de la pièce, avec une moue d'écœurement. Puis elle replongea dans ses yeux pour qu'il continue.

-L'appartement du patron, on appelle ça une suite. Ne me demande pas pourquoi, je ne sais pas !

-Vous ne savez pas tout alors ?

Il leva les yeux au ciel.

-Dans la pièce principale il y avait quatre fauteuils crapaud...

Il s'impatienta un peu à lui expliquer le terme.

... autour d'une table carrée. D'un côté une sorte de niche avec un petit bureau et des fleurs fraîches. Sur l'autre mur deux larges fenêtres avec de magnifiques rideaux et devant un grand canapé. Au plafond des sortes de boîtes transparentes pour éclairer la pièce...

-Et en plus il y avait les chambres ?

-Oui, qui communiquaient. Plus une salle de bain...

Elle restait sans voix. Il s'arrêta pour la regarder. Elle avait les yeux perdus vers un point bien au-delà de la pièce, bien au-delà de l'île et même peut-être du temps présent. Quelques longues secondes passèrent, légères... Il se sentit bien. Pourquoi pas quelque part en ce même point lointain ? Hors du temps, hors de sa vie, hors des préoccupations... dans un monde apaisé... sans luxe, mais où il vivrait : simplement.

Il se secoua :

-Tu sais qu'il y avait aussi une chapelle ?

Elle mit quelques instants à revenir.

... une... ?

-Oui une petite église ! Avec un autel surmonté d'une grande croix et des vitraux ronds sur les côtés.

-...

-Monsieur Renault avait sa propre salle à manger dans sa suite, avec une table pour huit. Elle était séparée des autres pièces par des petites barrières en fer forgé. De grands miroirs sur deux côtés imitaient des fenêtres en élargissant la perspective ! La nappe était toujours mise et les fleurs changées chaque jour. Des éclairages dissimulés dans le plafond répandaient une lumière douce. Il y avait aussi une lampe en forme de vase sur la table. Toutes ces

illuminations diffusées à travers des caches en verre semblaient sortir de nulle part...

Charles Edmond resta songeur au souvenir de tant de luxe et de beauté. Comment les retranscrire par la parole à quelqu'un qui connaissait si peu du monde.

Il y eut de nouveau un moment où tous les deux restaient absorbés dans leurs pensées.

Il eut peur de la vexer par cet étalage, mais elle en redemandait.

-Et après en Amérique ?

Charles Edmond lui raconta leur rencontre avec Henry Ford.

-Imagine un grand bonhomme. Il semblait grand aussi parce qu'il était très maigre. Il avait le front dégarni mais des cheveux blancs tout frisés au-dessus. Ce qui m'a le plus impressionné ce sont ses yeux. Ils étaient clairs et enfoncés. On aurait dit un peu un cadavre.

Elle sourit.

...Il avait aussi un long nez assez fin et pas de moustache. Il croisait les bras lorsqu'il nous parlait. Il était assez impressionnant. Mais je me souviens que dans ses usines tout le monde s'appelait par son prénom.

-Même les balayeurs ?

-Oui ! Ça nous avait choqués quand on nous l'a expliqué. Le Patron, le mien, Monsieur Renault avait fait la moue. Je dois dire que je ne verrais pas un de mes ingénieurs m'appeler Edmond !

C'est curieux tu sais, ce Ford, il ressemblait beaucoup à mon Patron, peu d'intérêt pour les études, mais dès 12 ans il passait son temps à démonter et remonter le mécanisme des montres de sa famille et de ses voisins, et à 15 ans il alla jusqu'à concevoir un moteur à vapeur. Des fous de mécanique ! Il construisit son premier quadricycle deux ans avant Louis Renault. Ils s'étaient déjà rencontrés une première fois en 1911 et mon Patron l'admirait beaucoup. La fortune de cet

homme est incroyable, il avait arrêté son Usine l'année d'avant, pendant six mois et il avait continué à payer tout le monde.

-Pourquoi ?

-Simplement pour changer de voiture à construire. On n'aurait pas pu se permettre ça nous !

Il lui décrivit les réceptions, les somptueux repas.

-Quelle chance !

-Mais tu sais ce ne fut pas que du plaisir. On avait du travail ! J'avais emmené un collaborateur. On se levait à 6 heures le matin pour ne se coucher qu'à 1 heure le lendemain ! Et tout ça pendant quinze jours ! Monsieur Renault ne plaisantait pas ! Il fallait suivre !

Il eut un demi-sourire :

... remarque, c'est lui qui s'est effondré le premier. On l'a emporté jusqu'au bateau de retour, en ambulance.

Elle restait bouche bée jusqu'à ce que Edmond Serre, amusé, s'arrête pour la regarder.

Puis il continua en lui décrivant ce qui l'avait impressionné dans l'organisation des usines américaines.

-Tout est gigantesque là-bas. Même les voitures sont plus grosses !

Elle avait moins bien compris la suite lorsqu'il lui expliquait que ce voyage avait changé l'organisation de l'Usine, la construction de la grande entreprise historique de fabrication moderne sur l'île Seguin à Boulogne-Billancourt.

-Louis Renault voulait avoir à sa disposition, pour construire une voiture, l'ensemble de tous les éléments utiles : fonderies, forges, carrières de sable, domaine forestier, scierie, aciers, carton, caoutchouc, huiles, lubrifiants, matériel électrique...

Elle n'avait jamais imaginé ce qu'il fallait pour faire une automobile comme celles qu'elle avait vues dans les rues de Granville et aussi

d'Avranches. Il lui avait expliqué comment était organisée une chaîne de montage.

-Mais alors les ouvriers font toujours la même chose ?

Elle n'avait pas bien compris pourquoi ça coûtait moins cher mais s'était promis de ne jamais faire ça !

-Pourtant Mathilde les gens qui travaillent à l'Usine gagnent bien leur vie !

Lorsqu'il lui avait dit qu'ils étaient 20 000 employés à cette époque-là, elle avait levé un regard d'incompréhension.

-Mathilde, 20 000 personnes c'est plus de gens que tous les habitants de Granville.

Elle n'avait pu retenir un cri d'étonnement : le chiffre ne représentait rien. En plus comment toute cette foule pouvait-elle avoir la place de travailler ensemble ?

-On fait même des moteurs pour les avions.

Elle ne suivait plus très bien les détails, mais redemandait des explications pour essayer de comprendre, de se faire des images de ce monde fabuleux qu'il lui faisait découvrir.

-Et vous Monsieur Serre, vous inventiez tout cela ? Mais comment vous avez autant d'idées.

Il rit de bon cœur :

-Tu sais Mathilde, je ne passe pas mes journées à inventer comme tu dis. Il faut que j'organise le travail de tous ces gens, que je surveille ce qu'ils réalisent, que je regarde si ce qu'ils ont fait va bien marcher... Je reçois, enfin je recevais mes ordres du Patron, Monsieur Renault lui-même. Il comptait sur moi pour faire fonctionner correctement le Bureau d'Etudes, c'est-à-dire la conception des voitures, des moteurs d'avion, des bus et des camions, mais aussi les laboratoires et les ateliers de construction de prototypes.

Il rit de nouveau lorsqu'elle lui demanda comment il avait le temps de faire tout cela ?

-Je ne dors pas beaucoup, je me lève très tôt, je rentre très tard le soir. Des fois je ne rentre pas car il faut aller dans d'autres usines ou bien rester sur place pour des réunions. Le dimanche je travaille aussi. J'ai une maison juste en face de celle de Monsieur Renault en Normandie et toutes les fins de semaines j'y emmène mes filles et ma femme. Mais moi je suis avec le Patron dans son château pour travailler.

-Et vos filles elles ne vous voient pas alors ?

Il marqua un silence et d'une voix hésitante :

-Certainement pas autant qu'elles le voudraient peut-être... Je ne sais pas. Mais elles sont très bien avec leur mère. Elles ne manquent de rien.

-Ça je m'en doute ! Quelle chance elles ont de vous avoir comme père ! Elle s'appelle comment la deuxième ?

-Jacqueline. Elle a 12 ans. En fait on l'appelle Kaky... C'est un surnom qu'elle s'est donné toute petite.

La lampe à pétrole continuait de produire son petit bruit subtil, une sorte de chuintement, comme pour accompagner les mouvements de danse de la flamme, qui faisait légèrement vaciller les ombres autour d'eux.

-Je n'en reviens pas de tout ce que vous me dites...

Un long silence durant lequel il détailla son visage absorbé dans des pensées profondes. Cette innocence, cette joie de vivre, ces envies de croquer la vie... C'était un peu la version de lui en féminin. Ce qu'il devait être à... vingt plutôt que trente ans d'ailleurs !

Il la trouva jolie. La lueur douce et jaunâtre adoucissait encore ses traits.

Le silence se prolongeait. Il se leva.

-Il faut aller se coucher.

Il prit l'escalier. Elle avait attrapé la lampe et s'éloigna vers les cuisines.

Il se déshabilla pensif. Il ressentait un bien-être, un calme intérieur vraiment agréables.

L'air de Chausey sûrement.

Dans le noir avec juste le ronronnement de la mer et du vent mêlés, il gardait les yeux ouverts. Il se repassait la conversation, l'admiration de cette femme...

Il pria pour Louis et s'endormit dans la douceur de ces souvenirs.

-Léon, j'ai une mission très importante à te confier.
Henri Biard l'avait fait appeler. Il avait un air encore plus grave que d'habitude.
... je ne te ferai pas de discours sur la discrétion. Ce sont des ordres de Paris qui viennent de m'arriver.
On ne refusait pas les demandes du responsable CGT des dockers du port. Henri jouissait d'une légitimité indiscutable acquise durant les années noires dont on sortait à peine.
Mais tout de même ce devait être drôlement important, et même si Léon Langles était fier d'avoir été choisi parmi les quelques quatre cents manutentionnaires qui travaillaient à Granville, le deuxième port libéré par les Alliés, il sentit que ça n'allait pas être une partie de plaisir.
Le plus dur n'était pas encore terminé malgré la Libération. Et une partie des ennuis venait, à leur grande surprise, des Américains sous l'autorité desquels ils étaient placés sur le bassin.

Henri avait demandé au colonel américain de recevoir le bureau du syndicat pour examiner leurs revendications légitimes.

-Ce n'est pas parce qu'ils nous ont libérés, qu'on doit baisser les bras. Camarades n'oublions pas que ces yankees restent des capitalistes !

Hummel, leur colonel l'avait fait expulser du port, baïonnette dans le dos. On leur serait bien rentrés dedans. Mais Henri nous calma et obtint avec l'UD CGT et l'inspecteur du travail d'être reçu par le Ministre du Travail et de la Sécurité Sociale Alexandre Parodi. Et bien, il avait obtenu réparation et avait été réintégré !

-Léon il faut que tu ailles à Chausey. Débrouille-toi pour trouver une embarcation. Ici ou à Saint Pair...

Léon Langles se repassait les consignes, assis à coté du cousin pêcheur qui avait bien voulu l'emmener en ce matin froid et venteux. Chausey commençait à sortir de la brume.

-Combien de temps encore ?

-T'es marrant Léon, j'peux pas aller plus vite. Si t'es pas content vas-y à la nage !

Et il s'esclaffa bruyamment.

Donc Henri lui avait dit de trouver un hôtel où logeait un ponte de chez Renault !

Léon connaissait bien Chausey comme tout Granvillais qui se respecte. Cette partie de la mission ne serait pas difficile ! En plus il n'y avait pas d'américains. Enfin il l'espérait ! C'est vrai qu'il commençait à en avoir assez des libérateurs.

Après la réintégration, ces enfoirés les avaient emmenés, Henri lui et quelques autres qu'ils qualifiaient de meneurs, pour interrogatoire à l'Hôtel du Nord !

Bon ce n'était pas la Gestapo, mais quand même !

Ces Messieurs voulaient connaître les raisons de leur anti-américanisme !

Léon se rappela en souriant qu'Henri leur avait demandé les raisons de leur anti-francisme. Le traducteur avait hésité !

Il y avait eu un froid lorsqu'il avait ajouté qu'il voulait aussi savoir, lui, pourquoi ils avaient détruit Le Havre à 80% ? Un champ de ruine sans un seul mur debout ! Deux mille civils, femmes et enfants morts...

Le colonel s'était un peu énervé et Henri avait ajouté :

-C'est pour nous facturer la reconstruction ?

Sacré Henri ! Il avait finalement obtenu que le colonel soit expédié sur le front allemand !

C'était bien rassurant sur la capacité du nouveau gouvernement à imposer enfin, un monde nouveau. Fraternel, juste... Ce n'était pas pour rien que lui aussi, Léon Langles, avait fait tant de sacrifices. Suite à l'interdiction des partis politiques dès le début de l'occupation, seul son parti, le Parti Communiste avait maintenu une activité clandestine. Tant de camarades arrêtés en 41 et jamais revenus. Il pouvait bien souffrir un peu... ça serait toujours incomparable avec eux. Et dire que pendant ce temps-là, les profiteurs, les collabos...

Son cousin lui cria une phrase inaudible. Le bateau avançait au rythme des pétarades de son petit moteur, dans une mer formée. Léon repartit dans ses pensées.

Enfoirés d'exploiteurs !

Il ressentait une haine pour ceux à qui il suffisait d'avoir eu dans leurs amis quelqu'un qui avait ses entrées auprès d'un service comme une Préfecture, ou d'être en relation avec un officier allemand, pour pouvoir trafiquer à leur guise.

Et maintenant ils sont tous résistants ! Et moi je suis là à me geler dans ce rafiot...

Il fallait bien nourrir sa famille, mais ça n'obligeait pas à coopérer ! Il est vrai que sur le port comme dans bon nombre d'entreprises du coin, on travaillait aussi pour le compte des Allemands. Mais ça lui avait permis à lui Léon, de poursuivre son métier de docker, de vivre et de pouvoir surveiller l'ennemi. Et puis souvent on sabotait en ne faisant rien planqués dans nos cabanes.

Du boulot maintenant il y en avait... rien que pour reconstruire ce que les Boches avaient détruit en partant : les portes de l'écluse, ses murs soufflés par les explosions et qui encombraient complètement le sas. Sept de nos grues mobiles qui gisaient dans le bassin.

Il refit l'inventaire de mémoire : trois brèches ouvertes dans la jetée ouest et deux dans la jetée sud. Les portes de la forme de radoub détruites et un bateau coulé à l'intérieur. Tous les postes d'amarrage le long des quais inutilisables et encombrés par des épaves de remorqueurs et de barges... sans parler de tous les équipements de déchargement, d'ancrage et les rails.

La liste qu'ils avaient faite avec les camarades, les larmes aux yeux !

Léon vit qu'ils étaient arrivés dans le Sund, la passe entre les deux îles et que le ponton se profilait un peu plus loin.

Il pensa qu'il était prêt à tout pour aider le Gouvernement et les camarades qui y œuvraient. Eux seuls pouvaient créer enfin le monde nouveau où tous ces capitalistes seraient éliminés et où on vivrait enfin heureux et libres !

Ce que Henri lui avait demandé n'était qu'une petite besogne délicate mais pas bien dangereuse par rapport à ce que beaucoup d'autres avaient enduré.

14

Edmond Serre s'était réveillé de bonne heure mais plutôt en forme. Pas de mauvais rêves ; une nuit réparatrice.

Il but son café, servi par Marie Leperchois. Mathilde n'était pas encore là.

Il reprit la route du Vieux Fort. En arrivant sur place, il récupéra en premier les clefs de l'Atelier. Une idée. C'était tout de même l'endroit préféré du Patron sur l'île !

Il ressortit pour se diriger sous la voûte près de l'entrée principale. Il baissa la tête pour entrer dans la minuscule pièce, qui fit remonter en lui le souvenir d'un autre atelier guère plus grand d'où était sorti tout cet Empire !

Un tour, des courroies, un moteur, une forge, un établi... au dessus un vasistas donnant la lumière nécessaire et sur un pan de mur tout l'outillage de base bien classé et répertorié. Même en vacances Le Patron passait des journées entières ici. Il lui avait donné à étudier une fois à Billancourt une pièce, il ne se souvenait plus trop laquelle.

Si ! Pour un moteur. Edmond avait été surpris d'apprendre qu'il la rapportait de Chausey où il l'avait forgée.

Sur le mur derrière le tour il y avait un meuble garni de tiroirs. Il s'empressa de les ouvrir. Quelle meilleure cachette ? Personne n'avait le droit d'entrer ici ! Il sortit rapidement les outillages parfaitement rangés et repérés : outils du tour, visserie, écrins en cuir...

Mais rien de glissé entre deux. Il reprit l'inspection plusieurs fois, en vain. Il fit le tour de l'atelier en soulevant des pièces inachevées. Un brin de nostalgie de palper avec douceur ces morceaux de métal que Louis avait tenus et travaillés amoureuxment...

Il se secoua pour s'obliger à ressortir. Il n'y avait rien ici ! Pas de chance !

Il retourna dans la maison. Il avait largement de quoi s'occuper pour la journée ! Il se remit au travail, reprenant où il s'était arrêté la veille.

Il tomba sur des albums photos classés. Tout le déroulement du chantier en images !

Effectivement, c'était les clichés que Pierre Rochefort avait pris lors de ses multiples allers-retours pour surveiller l'avancement des travaux. Il se força à les refermer.

Il s'attaqua ensuite à de nouveaux rangements. Des lettres. Le cœur battant il ouvrit la première.

Le 7 novembre 1923. Un fournisseur Gaston Canat écrivait qu'il expédierait dès la semaine prochaine un wagon de chemin de fer complet pour transporter une partie des baies extérieures, des portes et des cloisons du premier étage.

Il la referma et ne survola que les suivantes.

...S'il voulait terminer avant que son rafiote revienne !

Des factures des fournisseurs de charbon de Granville et de Saint Malo. Des bons de livraison des mêmes pour des chargements sur le bateau « Bonne mère ». Vingt tonnes d'anthracite pour le chauffage central moderne et dix tonnes de charbon pour la cuisine.

Charles Edmond savait que Louis venait ici hors saison et même en hiver. Souvent avec Jean-Louis. Madame Renault elle, préférait le climat doux de la méditerranée. Il examina les dates : Le Patron était venu ici jusque dernièrement, car les renouvellements de fourniture indiquaient qu'il avait chauffé cette énorme bâtisse régulièrement ces dernières années.

La présence de papiers personnels récents devenait donc très possible ! Quel meilleur endroit que cette île pour les mettre à l'abri ?

Il sentit un élan de courage l'envahir.

Mais il allait falloir compter sur un bon coup de chance en plus de ce travail méthodique de tri !

Il continua toute la matinée. Se promettant de faire une pause pour retourner déjeuner à l'hôtel.

Il dépouilla le classement parfait des archives par corps de métiers.

Il tomba sur les courriers échangés avec ses partenaires de la SCI au sujet de la construction du clocher inachevé de l'église.

Il commençait à fatiguer de la redondance des courriers divers et des factures surabondantes.

Mais il fallait ne rien laisser passer !

Il ouvrit une chemise contenant des plans d'organisation comme Le Patron faisait toujours : des tracés au crayon rouge, d'autres en bleu. Tout était toujours prévu et à suivre scrupuleusement.

Edmond se rappela songeur, qu'il n'aimait pas être contredit ou même interprété ! Lui-même avait toujours craint ses colères.

Il s'en voulait parfois d'avoir toujours plié devant ce géant. Cet homme qui en imposait tant par sa simple volonté ! Mais quel être normal aurait pu édifier un tel Empire, une telle fortune ? Comment lui Serre tout en se sachant un compagnon privilégié, aurait-il pu prétendre être à la même hauteur ?

Il s'était toujours demandé comment Le Patron faisait pour trouver le temps de s'occuper de tout ? Chausey, ses habitants, les travaux, ses bateaux et leurs équipages, les fournisseurs, Giens, l'avenue Foch, Herqueville avec ses fermes, ses cultures, ses engins mécaniques, la laiterie, la cidrerie... et l'Usine Renault ?

La différence était là ! Il trouvait le temps et l'énergie pour être sur tous les fronts : des listes des travaux d'entretien du Vieux Fort et des bateaux, plus Herqueville... Aidé par une armée de comptables et de personnes sûres, mais quand même, il se tenait au courant de tout. Il supervisait aussi toutes les négociations, faisant baisser les prix de façon intraitable...

Il parvint aux dossiers concernant les navires.

Charles Edmond parcourut quelques correspondances avec un marchand de tissus pour des banquettes de bateaux. Des échanges à n'en plus finir sur la qualité, les quantités... Bien sûr il avait tout un secrétariat qui rédigeait, mais quand même la présence de ces papiers ici indiquait bien son implication totale.

Devant l'ampleur du travail restant, il décida de reporter la suite à l'après-midi et de faire sa pause déjeuner maintenant.

Il entra et salua Mathilde qui s'affairait dans la salle. Elle vint au devant de lui avec un sourire complice. Sourire qui s'effaça devant la mine soucieuse et fermée de Monsieur Serre.

Elle lui adressa un timide bonjour en pensant qu'elle avait été bien gourde de s'imaginer hier soir...

Il alla s'asseoir à table.

Alors qu'il avait entamé son déjeuner, un homme à la carrure impressionnante descendit l'escalier des chambres et se dirigea vers Mathilde pour lui demander où il pouvait s'installer.

Elle vint se poser devant la table de Charles Edmond et avec un petit air provocateur :

-Ça ne vous gêne pas que ce monsieur mange à votre table, j'espère ?

Et avant qu'il réplique, elle fit un signe à l'inconnu :

-Installez-vous là !

Elle leur tourna le dos et partit à l'office.

-Je ne vous dérange pas ? demanda poliment le nouveau venu.

Serre ne prit même pas la peine de répondre, son léger signe de tête suffisant comme approbation, encore abasourdi qu'il était par le culot de cette petite !

L'homme se mit à l'autre bout de la table. Ce qui parut bien près à Edmond, celle-ci n'étant prévue que pour six places apparemment.

Comme son vis-à-vis ne disait rien et semblait perdu dans ses songes, il décida d'attendre stoiquement la fin du repas. Il jeta des regards à la dérobée vers les mains énormes posées placées de chaque côté de l'assiette.

Il se détendit progressivement en constatant que l'inconnu n'allait pas essayer de lui faire la conversation, même s'il semblait parfois le détailler.

Charles Edmond observait Mathilde à la dérobée, à chaque fois qu'elle venait les servir. Elle parlait aimablement à son voisin de table, mais se contentait de le servir lui sans un mot !

Quel caractère cette fille !

Et il repartit en pensées vers le travail qui l'attendait.

Une fois de retour au vieux Fort, il se remit à l'œuvre le plus vite possible, parcourant les dossiers consacrés aux bateaux.

Le Cypris. Le Patron était intervenu dans la conception de celui-ci.

Résultat un bateau aussi peu fait pour la mer que lui.

Edmond eut un sourire à cette évocation lointaine, revoyant la silhouette trop basse sur l'eau, l'étrave qui plongeait dans les vagues à la moindre houle. Louis qui s'entêtait à apporter des modifications qui n'amélioreront rien.

Le Chryséis, le plus beau ! Quelques photos de ce navire à la ligne fluide. Edmond avait navigué à bord sur la Seine. Il y avait un piano acheté pour Jeanne Hatto, la cantatrice premier amour déclaré de Louis.

La Bécasse qui transporta le fret et les passagers pour Chausey. Charles Edmond parcourut rapidement les pages consacrées à l'achat de chaluts dans le but de l'équiper pour la pêche.

Quelques photos du Briséis. Il se souvint que Louis pour naviguer dans le calme des îlots l'avait équipé d'un moteur à essence destiné à charger des accumulateurs alimentant un moteur électrique relié à l'arbre par une chaîne !

Il rangea soigneusement tous ces documents à leur place, songeur.

En milieu d'après-midi il en avait enfin terminé avec tout ce qui concernait l'intendance de la demeure.

Encore quelques notes que Louis envoyait aux Le Mut avant son arrivée pour un séjour avec des amis :

« Venir attendre le Cypris à la grande cale pour accueillir les invités ; préparer les homards apportés par Almire pour le dîner... »

Mais toujours pas de papier intéressant !

Rien ! Pas un mot, une lettre, une note un peu personnelle dans tout ce monceau administratif.

Il fallait bien s'y attendre... Mon Dieu, aidez-moi, je vous en prie !

Edmond se laissa aller en arrière dans le fauteuil, pris soudain d'une grande lassitude. Il ferma les yeux, laissant le calme absolu des lieux le pénétrer. Il essaya de fixer son attention sur une pensée utile :

Se mettre à la place de Louis.

Qui mieux que lui Serre, son ombre, son double, pouvait le faire ?

Mais il ne parvenait pas à garder le fil.

La fatigue ?

Trop d'idées et d'images allaient et venaient en désordre, se superposant, se télescopant.

Où trouver ce fichu papier ? Existe-t-il ? Pas assez de temps ! Le rafioteur demain ! L'hôtel. Le visage de Mathilde. Les Le Mut. La mort. Louis. Herqueville. Germaine. Kaky. Chouquette. Mathilde ce soir. L'inconnu à la table. Marin Marie. Longo. Chausey. Les sorties en bateau. Les Le Mut. Encore. Les chasser ! Le retour chez lui ! La route demain ? Après-demain ? Germaine. Mathilde. Germaine.

... Jacques... 1930...

Le visage flou de son petit ange revint... Ses yeux fermés ! L'inacceptable... puis la résignation ? Obligatoire.

Il rouvrit les yeux pour que la lumière du jour déclinant, le sauve de ce cauchemar. Sa respiration lente était devenue difficile. L'émotion depuis longtemps enterrée elle aussi, remontait.

Il n'arrivait pas à se lever ni à chasser les images de son fils mort.

Mort !

-Seigneur me laisserez-vous trouver la paix, enfin ? N'ai-je pas déjà assez payé ?

Son fils aîné.

La plongée encore plus profonde dans le travail. Les envies de ne plus rentrer le soir. La maladie qui s'éternisait. Les fortes fièvres, les nausées, les douleurs à la tête dans le ventre, des lambeaux de peau qui partaient... Ce petit être pur qui endurait le martyre.

Il avait pourtant prié, supplié. Pas pour lui, mais pour son petit ange qu'il voyait s'enfoncer dans la souffrance chaque jour.

-Mon Dieu comment effacer ses yeux innocents me demandant de l'aider ?

Le travail, soulagement de trouver encore et encore un problème à régler, une réunion avec les Patron, un...

La quête qu'il continua comme chaque dimanche en l'église de Porte-Joie où il fallait affronter la compassion muette des habitants ...

Pas de traitement connu. Mourir à cinq ans ! L'attente de l'inéluctable...

Il n'arriva pas à retenir des larmes qui commençaient à couler lentement sur ses joues. D'où venaient-elles ? De si loin qu'il se souvienne il n'avait jamais pleuré. Il était resté digne heureusement, tout le long des funérailles et de leurs préparatifs. Tout le long de la maladie aussi. A l'Usine. Devant Germaine qui pleurait souvent. Devant Anne-Marie qui du haut de ses quatre ans lui posait tant de questions sur son petit frère : il a quoi Jacques ? C'est quoi la mort papa ? Pourquoi est-ce que Jésus l'a rappelé ? Pourquoi Dieu ne le soigne pas ?...

Et il n'eut plus envie de bouger. Ses yeux s'embrumaient, sa respiration redevenait progressivement plus calme. Les larmes chaudes continuaient, discrètes.

...Ce qu'il aurait fait avec ce fils qui aurait maintenant... presque vingt ans ? Tout ce qu'on peut vivre avec un fils qui aurait aimé la mécanique, les belles automobiles ?

Des images d'une vie qu'il ne connaîtra jamais : une belle vie certainement.

- Vos désirs sont insondables mon Dieu, mais je me plie à vos volontés.

Il laissa tout remonter. 1935 : sa promotion comme Directeur technique, et son acharnement à obtenir les résultats que Louis désiraient. L'arrivée de Lehideux, la lassitude naissante du Patron qui travaillait de 7 heures à 20 heures. Les week-ends sans repos. Ses visites quotidiennes au bureau d'étude. Ses énervements, ses colères... Il ne supportait aucune contradiction ! Et tout le monde pliait, même lui Serre ! Il s'en voulait déjà de ne pas tenir tête pour éviter des erreurs de choix techniques. Mais comment, comment résister à l'emprise d'un tel homme ?

Sa dureté à lui, Serre, avec les équipes sous ses ordres. 1935 et 1936, les plus florissantes années pour l'Entreprise Renault : les nouvelles lignes aérodynamiques lancées au Salon de l'Auto, la concurrence de la Traction Citroën obligeant à rajeunir la Celtaquatre, la production maximale, entre un quart et un tiers de toute la production française !

Et le visage sans vie de son petit ange...

Il referma les yeux longtemps, laissant les souvenirs douloureux s'imposer. Il laissa la souffrance le prendre complètement. Il revécut la procession interminable des jours avec une précision insoupçonnée. Tout se mélangea progressivement : le malheur, des bonheurs fugitifs, quelques corps féminins, Germaine, Jacques, Kaky, Choupette, les rires et les pleurs d'enfant...

Puis le petit Le Mut...

Le petit Guy... À cinq ans aussi. Huit petites années plus tard. Une atroce consolation rétrospective dans la hiérarchie des malheurs. Un insoutenable classement des petits martyrs « rappelés par Dieu pour

être placés à Sa droite dans la Béatitude Eternelle » avait lancé le curé !

Edmond se rappelait que tout son être s'était crispé à cette phrase. Puis il avait longuement prié en silence, retenant avec force ses larmes en fermant ses yeux. Seigneur prenez-le à vos cotés !

Guy... une belle journée claire et pas trop froide sur la lande dure de Chausey. Le gamin qui jouait tranquillement avec ses bateaux par terre et Augustine, sa mère qui vaquait à ses occupations domestiques, heureuse depuis qu'elle travaillait ici pour la famille Renault, jetant un œil admiratif vers son petit homme entre deux allers et venues. Un grand broc d'eau qui chauffait sur le réchaud à pétrole posé sur un meuble et Guy qui poussait un de ses petits navires en dessous. L'eau bouillait, avec un doux bruit de bulles qui crèvent la surface, dans l'indifférence affairée d'une belle fin de journée ordinaire. L'avenir devant.

Guy ramène le jouet, le renvoie de nouveau, le reprend, imite le bruit des moteurs comme il en entend souvent un peu plus loin sur la mer, avec le sérieux que les enfants mettent dans leurs jeux.

Quelques rides supplémentaires que personne ne remarque bien sûr, se propagent sur la surface en ébullition. Le gamin qui pousse trop loin ? Qui relève la tête ? Qui ramène son bras trop brusquement ? Qui heurte un pied ?

Personne ne l'a jamais su. Personne ne le saura jamais.

Un hurlement !

Sa mère qui se précipite. L'enfant qui se tord, ébouillanté dans un nuage de vapeurs. Les vêtements en laine sont incrustés dans les chairs. Augustine se brûle les mains affreusement pour les lui arracher. Eugène, le père, alerté pas les cris atroces accourt...

Edmond laissa les images de ce qu'on lui avait rapporté s'imprimer en lui. Il se sentait toujours incapable de bouger, comme spectateur passif de tout ce qui venait à son esprit.

Pas de moyen d'évacuation sur ce bout de terre perdu. Le petit Guy mit 24 heures à mourir...

Jésus donnez-nous aussi la Béatitude Eternelle pour les retrouver à vos cotés !

Charles Edmond ne sentait plus rien. Les minutes s'égrenèrent sans hâte. Le flot d'images s'était tari. Son regard attiré par la lumière extérieure, se mit à parcourir lentement la pièce. Les larmes ne coulaient plus.

Combien de temps resta-t-il comme ça ?

Ce fut un peu plus tard que le cadre de bois pendu au mur était devenu très net et qu'il pensa qu'il ne pouvait être que là !

15

Edmond Serre se leva en proie à une excitation qui le réveilla complètement.

Louis avait fait installer un autophone. Il en était très fier et disait que Jean-Louis adorait écouter du jazz depuis sa chambre. Un lecteur automatique ! Vingt cinq disques à la suite retournés et changés tout seul ! L'appareil était relié à une dizaine de haut-parleurs placés dans tout le Fort.

La table de lecture, elle, était montée dans un meuble contenant aussi la partie amplification de grande puissance.

Edmond trouva aisément le meuble en beau bois verni.

Il en souleva le couvercle et bloqua la charnière. Il y avait encore un disque prêt à être écouté. Le mécanisme assez impressionnant n'était pas complètement visible. On pouvait juste apercevoir des bouts de bras du système de chargement.

Edmond se souvint que le Patron lui avait confié une fois qu'on devait pouvoir gagner du temps entre la lecture de deux disques successifs.

Etait-il intervenu pour améliorer le système ?

Il restait immobile : une bonne cachette certainement. Loin de Paris et d'Herqueville où ses dernières volontés risquaient à sa mort, d'être découvertes par n'importe qui. Qui penserait à ici ? Qui y était venu ces dernières années ?

Tout s'enchainait logiquement : Christiane et Jean-Louis étaient à peu près les seuls à savoir se servir du phonographe à part Louis. Elle, elle ne revenait plus depuis le début de la guerre et Jean-Louis jamais sans son père... Mais après ?

Charles Edmond se demandait maintenant comment concrétiser l'intuition qui l'avait pris ? Il réfléchissait tout en ouvrant l'une après l'autre toutes les parties accessibles du meuble.

Louis ayant décidé de léguer son Entreprise à ses ouvriers ? Il n'en était pas encore revenu. Il allait peut-être avoir la solution de l'énigme !

C'est vrai que le Patron ces dernières années s'était replié sur lui-même, avait changé.

Il revit Louis qui ne parlait plus d'avenir, qui ne venait quasiment plus au Bureau d'Etude, perdu dans cet Empire qui n'était plus le sien, gouverné par deux commissaires allemands. Une ombre... sans joie et sans entrain. Désabusé ?

Il se remémora septembre 1940 lorsque Louis lui imposa un adjoint, le fameux Picard. Serre ! Le brave Serre à qui on demandait parfois son avis n'avait pas compris ! Il avait été profondément blessé : comme une marque de défiance. Louis lui faire ça !

Finalement Fernand Picard éprouvait aussi une honte de la défaite, une haine des Boches et de ce régime de Vichy dans lequel Lehideux avait accepté un poste ministériel.

Triste période ! Louis qui restait cloîtré dans son bureau ou déambulait parlant seul, ne s'intéressant plus à rien...

Louis les mains dans les poches de son veston, les pouces à l'extérieur, les yeux dans le vague, avançant vouté, vieilli d'un seul coup.

Edmond se sentait si malheureux de le voir ainsi, lui qui avec Picard envisageaient l'après-guerre, la pauvreté du pays qui obligerait à abandonner les gammes d'avant 1939... Côté voitures il y avait tout à imaginer !

Louis, qui cette année ne prononçait souvent plus que quelques mots inarticulés.

Un testament pour qui ?

Léon Langles avait repéré les allers et venues de l'homme de chez Renault. La chambre, le Vieux Fort et la table. Il avait bien cette allure froide et distante de ces chefs cloîtrés dans leur bureau forteresse. Il en avait connu. Enfin pas aussi gradés que celui-ci devait l'être. Ce genre d'homme ne descendait pas souvent se mêler aux travailleurs. Ils envoyaient leurs chiens de contremaitres. Ces suppôts du Capitalisme qui trahissaient leur Classe. Ces traitres sans lesquels la minorité des exploités ne pourrait pas asseoir son pouvoir. Il cracha sur le chemin de pierre.

Ça n'allait pas être trop difficile. Il avait facilement repéré la chambre : au même étage à l'autre bout du couloir.

Ça doit lui rabaisser un peu le caquet de coucher dans une piaule pareille !

Il jeta un regard circulaire avec un sourire satisfait ! Décidemment les années à venir allaient être bien belles !

Il se repéra pour se diriger vers les Blinvillais.

La meilleure solution était d'attendre que Monsieur le Directeur rapporte les fameux documents. Il suffirait ensuite de les lui prendre et de filer le plus vite possible. Il avait mis au point avec son cousin que celui-ci repasse ce soir. Léon en saurait plus sur la suite.

La petite de l'hôtel, qui était bien mignonne d'ailleurs, n'avait pas été difficile à faire parler. Lui bien entendu était resté le plus évasif possible, mais elle semblait tellement fière de connaître ce Monsieur important, qu'elle était intarissable. Léon Langles eut une moue de dégoût : l'éducation des masses laborieuses allait être vraiment un travail indispensable pour l'avenir !

Il cracha de nouveau et sortit une cigarette qu'il alluma malgré le vent. Une américaine. D'accord. Et alors ? Finalement ces Yankees n'avaient pas que des défauts !

Il avait obtenu de la petite à la langue bien pendue : la durée, le pourquoi du séjour et tout un tas d'autres renseignements inutiles.

Il n'y avait plus qu'à attendre jusqu'au soir, puisque demain tout serait terminé de toutes façons.

Il avait décidé de dire tout à l'heure à son cousin qu'il revienne mouiller discrètement tôt le matin, pour le récupérer rapidement.

Dans l'intervalle, il avait prévu une petite visite à un ami de celui-ci. En fait une vague connaissance, mais il était indispensable de venir sur cette terre perdue en donnant l'impression d'avoir quelque chose de précis à y faire. Dans ce vase clos il aurait vite été repéré.

Perdu dans ses pensées il parvint à proximité des petites maisons. Il commençait à se sentir trempé et un bon café lui ferait du bien.

Charles Edmond Serre revenait de l'Atelier où il avait été emprunter un tournevis et une pince universelle.

C'était l'occasion de regarder à quoi ressemblait cette superbe mécanique, non ? Pendant le court trajet aller retour il imagina comment pouvait être conçu un tel système. Un ou des bras ? Il n'y avait qu'un seul plateau ! Y'avait-il un magasin de stockage, avec les disques prêts en haut et évacuation par le bas dans un autre compartiment ? Ou bien... Non, les disques n'étaient pas stockés les uns sur les autres sur la platine. Il opta pour un rangement de tous les disques, avec prise par le bas et remplissage une fois terminé par le haut.

Pour commencer à démonter il enleva avec précaution le disque qui était resté sur la platine.

Charles Edmond Serre descendit de bonne heure et de bonne humeur pour s'attabler. Marie Leperchois et Mathilde allaient et venaient dans la pièce sombre.

Edmond après avoir tout bien remis en place et refermé, avait couru sur le chemin empierré. L'enveloppe épaisse était glissée dans une chemise en carton fort pour la protéger, le tout sous son pardessus pour se mettre à l'abri du crachin froid de la nuit tombante. En arrivant à l'hôtel il était monté directement dans sa chambre en ne rencontrant personne. Une fois la porte fermée, il n'avait pas allumé et n'avait pu s'empêcher d'écouter avec attention les bruits dans la vieille bâtisse. Mis à part le ronflement perpétuel des bourrasques mêlé au grondement sourd de la mer, il ne perçut rien d'inquiétant. Se sentant comme un gamin pris en faute, il se posa sur le lit et sortit le dossier sans se déshabiller. Il se releva rapidement pour éviter de mouiller la couverture. Son vêtement trempé dégoulinait. Il respira un grand coup et s'exhorta à se calmer.

Toujours dans le noir, il sortit l'enveloppe et la posa sur la chaise. Il se dirigea vers la fenêtre pour fermer les rideaux, vérifiant plusieurs fois leur opacité. Il finit par allumer sa lampe à pétrole et la régla au minimum. Il retourna aux tentures, revint à la chaise, écouta de nouveau.

Il reprit l'enveloppe et la contempla longuement.

Juste sous le disque ! Elle était là !

Il y avait, au-dessus de sa signature qu'il aurait reconnue entre toutes, écrit : «A mon fils et à ma femme, mes dernières volontés ». Un cachet de cire rouge la fermait.

Pas de date !

Il avait continué à ouvrir tout ce qu'il pouvait dans l'autophone, mais en vain. Pas d'autre document !

Il aurait bien aimé en déterminer le contenu en l'éclairant par transparence, mais elle était trop épaisse.

Il fut tiré de ses pensées par Mathilde. Il lui sourit alors qu'elle posait un pichet de vin sur la table. A cet instant, l'inconnu de la veille, après avoir dévalé l'escalier, écarta sans ménagement une chaise pour s'installer. Il grommela un vague bonsoir à la cantonade.

Mathilde s'était dirigée vers lui :

-Bonsoir monsieur Léon. Vous avez trouvé votre ami ?

Léon...

-Vous auriez dû venir avec moi Mathilde, le chemin aurait été moins long.

Edmond leva les yeux au ciel.

Le rire gras masculin, le stupide gloussement féminin...

La jeune femme repoussa fermement la main qui s'était posée sur son bras et partit vers les cuisines.

Léon... ce n'est pas lui qui va l'emporter bien loin d'ici !

Le reste du repas se passa sous l'œil amusé de Charles Edmond et les esquives polies mais fermes de Mathilde.

L'homme après une dernière tentative, finit par sortir de table en dépliant sa carcasse impressionnante et sans un salut pour son voisin de table, monta dans sa chambre.

Edmond se resservit un dernier verre, les yeux dans le vague.

L'enveloppe qu'il avait retournée sous toutes ses coutures...

Au moment de franchir la porte pour descendre demander une paire de ciseaux à Marie Leperchois, il était resté debout la main sur la clenche.

Il ne pouvait pas l'ouvrir. Il ne devait pas l'ouvrir ! Mon Dieu dites-moi si je dois l'ouvrir !

Charivari dans son crâne, mais son devoir était de la rapporter à Christiane Renault !

La porte refermée, et le précieux document rangé dans le dossier cartonné, il s'était senti soulagé d'avoir accompli son devoir pour Louis. Avec conscience et dévouement... comme toujours. Et avec succès... comme souvent !

Tu sais que tu as toujours pu compter sur moi Louis ! Et que rien ne changera cela !

Il faisait partie lui, Serre, de ce dernier carré de fidèles capables de continuer son œuvre... et ça Le Patron le savait bien !

Cette enveloppe ne pouvait que contenir la confirmation de ce qu'il ressentait depuis un moment. De ce qui apparaissait de plus en plus logique.

Ses employés étaient le seul rempart à toute dérive ! *Tous ses employés !*

Il resta longtemps dans la salle à manger, son visage éclairé d'un sourire ravi. Silencieux, seul... mais heureux, profondément heureux.

Puis à un moment Mathilde entra. Elle fut plutôt surprise qu'il la regarde avec ce visage lumineux. Sa joie fut de courte durée. Edmond se leva et se dirigea sans un mot vers l'escalier.

Il n'avait plus qu'à espérer que le temps lui permette d'embarquer demain. D'après Mathilde, il y aurait peu de vent. Quand il avait demandé l'état de la mer... Avec un sourire narquois elle avait répondu qu'ici...

Des sensations pénibles à prévoir.

Un bruit de craquements de plancher lui fit lever la tête. Des pas là-haut.

Léon.

Où dormait-il d'ailleurs celui-là ?

Il écouta plus attentivement. C'était tout proche de sa chambre pour autant qu'il pouvait en juger.

Inquiet, il monta lentement l'escalier en essayant de ne pas faire de bruit.

Lorsqu'il déboucha sur le palier une latte craqua sous ses pieds. Il s'avança dans le couloir. Léon venait vers lui :

-Bonsoir... je me suis trompé de côté je crois.

Edmond resta interloqué, regardant la silhouette massive s'engager dans l'autre aile. Il pressa le pas jusqu'à sa porte. La clef rentra avec difficulté, mais la serrure s'ouvrit.

Il éclaira la chambre et se précipita vers la vieille armoire où sous ses affaires pliées...

La chemise en carton était là. L'enveloppe aussi !

Il resta un long moment assis à réfléchir.

Il ne pouvait se défaire d'une curieuse impression. Ces Léon il en avait connus ! Toujours à l'affut d'une opportunité. Roublards et retors. Il avait dû flairer la bonne occasion.

Charles Edmond sentit des sueurs froides à l'idée qu'il lui vole aussi le précieux document.

Il prit la chemise cartonnée, s'habilla chaudement, éteignit l'éclairage et redescendit dans la salle où Mathilde débarrassait.

-Auriez-vous une lanterne ?

-Je vais vous trouver ça. Mais il ne fait pas un temps à vous mettre dehors ! Vous allez attraper froid, Monsieur Serre.

Il lui sourit et sortit :

-Je reviens.

Il se retourna une fois éloigné de l'hôtel. Le rideau bougea à une des fenêtres de l'étage.

Léon a donc bien sa chambre de l'autre coté !

Une faible lumière passait à la jonction des tentures qui ondulaient légèrement.

Parvenu au Vieux Fort, il éteignit et resta dans le noir écoutant attentivement les bruits du côté du chemin.

Au bout de quelques minutes, il ouvrit la porte en tâtonnant un peu. Se guidant dans la pénombre, il réussit après avoir heurté quelques meubles à rejoindre la chambre-bureau. Un nouvel arrêt pour guetter dans le silence angoissant.

Il eut un frisson à l'idée que l'autre l'ait suivi, regrettant d'être venu seul.

S'éloigner pour le laisser visiter sa chambre lui était apparu de moins en moins une bonne initiative au fur et à mesure qu'il approchait du Fort.

Il sentait son cœur cognant jusque dans ses oreilles. Le temps de reprendre sa respiration et il réalisa que la fenêtre donnait sur le mauvais côté. Il avait laissé la porte ouverte pour pouvoir écouter les bruits de l'immense demeure.

Léon devait être en train d'inspecter ses affaires. C'était à espérer. Parce que s'il l'avait suivi...

Malgré le calme ambiant, pas sûr qu'il l'entende venir.

Pas de temps à perdre ! Sortir le plus vite d'ici.

Il se précipita pour fouiller à l'aveuglette dans les dernières piles qu'il avait soigneusement rangées quelques heures plutôt. Il eut vite fait d'en tirer au hasard un dossier contenant du courrier.

Il mit sa précieuse enveloppe dans une de ses poches intérieures et utilisa son carton pour y mettre les feuilles qu'il venait de prendre.

Toujours le silence.

Une peur animale dans cette bâtisse immense aux ombres inquiétantes commençait à le prendre.

Fuir ! Vite ! Retrouver l'air libre !

Il parvint à la porte et s'immobilisa. Et si l'autre l'attendait dans l'ombre ? Il n'entendait plus que les battements de son sang. Il essaya de ralentir sa respiration. Il se retourna sentant comme une présence. *Mon Dieu...*

Rien...

Il descendit l'escalier en se freinant. Devant lui les ombres qu'il scrutait à en avoir mal aux yeux étaient immobiles. Il restait encore quelques marches. Ses jambes refusèrent de bouger. Son regard observait chaque petit détail des meubles et des silhouettes qui se découpaient dans le noir.

Un frisson glacé lui parcourut le dos. Il y avait quelque chose qui avait bougé à droite !

Il en était sûr.

Il s'accrocha à la rampe et se laissa tomber pour s'asseoir. Il tentait de contrôler sa respiration pour ne faire aucun bruit. Sa vision se troublait de vouloir obtenir une image nette des ombres inquiétantes.

Il sentait bien qu'il y avait une présence tout près de lui, prête à bondir.

Sa respiration finit par se ralentir. Plus aucun mouvement ! Il s'attendait toujours à le voir surgir. Mais la distance semblait suffisante pour ne pas être surpris. Ce qui n'était pas forcément rassurant pour autant.

Il était dans une zone parfaitement obscure. Il se leva sans bruit et une fois au pied des marches, se dirigea vers la gauche, tout en restant hors des zones plus claires. Il s'arrêtait souvent, pour regarder derrière lui et écouter. Il parvint ainsi très lentement devant la porte d'entrée. Il hésita pensant au bruit qu'allait faire la clef. L'enfonçant avec d'innombrables précautions, il scrutait en même temps le couloir derrière lui. Au bout d'un moment la serrure tourna dans un bruit de grincement qui le fit frémir. Mais il réalisa aussitôt que personne n'aurait pu refermer la porte après lui.

Il sortit et respira une grande goulée d'air frais !

Le froid lui parut si bon ! Le bruit du ressac ! L'herbe rase ! *Merci Seigneur !*

Il se retourna vers la grande bâtisse qui ressemblait à un monstre noir endormi profondément.

La vue était dégagée devant lui, mais il lui fallait encore franchir la lourde barrière d'entrée puis passer entre les murets.

L'autre était peut-être en embuscade. Edmond pensa qu'il l'avait certainement sous-estimé.

De nouvelles suées froides dans le dos. Où aller ?

Adossé au muret il scruta les environs essayant de se remémorer la topographie des lieux.

Au bout de quelques minutes très longues, il lui fallait se rendre à l'évidence : dans la nuit, pas d'autres possibilités que de repasser par le même endroit...

Alors remontant son col pour se protéger du froid qui le pénétrait, il se fit violence et repartit.

Si on me voyait ainsi.

Il s'arrêtait tous les trois mètres ; repartait, se retournait...

L'hôtel fut enfin en vue. La chambre de Léon était encore allumée.

Ouf !

... Ou ruse ?

Mathilde l'accueillit l'air soulagé. Elle récupéra sa lanterne :

-Vous montez ?

-Je reviens.

Il était prêt à tout concéder dans l'apaisement qui l'avait envahi une fois le seuil franchi.

A l'abri dans la chambre qui était vide et n'avait pas été ouverte, il se déshabilla pour se sécher.

Un coup d'œil dans le miroir.

Tu es ridicule mon vieux !

Avant de redescendre il dissimula le dossier rapporté, sous le matelas et emporta avec lui l'enveloppe si précieuse, glissée dans son veston.

Il sourit en pensant que la sécurité dans la construction aéronautique consistait à doubler les dispositifs, comme c'était fait sur les excellents moteurs Renault !

Mathilde était assise, un coude sur la table, la tête posée dans une de ses mains et les yeux dans le vague. Il eut un mouvement instinctif de repli mais elle l'interpella avec un beau sourire.

Il s'installa posant son veston roulé près de lui. Elle le regardait attentivement.

-Vous voulez que je vous fasse un grog pour vous réchauffer ?

Il hésita.

-Oui merci, c'est une bonne idée.

Alors qu'elle était partie vers les cuisines, Edmond se mit à guetter discrètement les éventuels craquements du plancher.

-Votre journée a été fructueuse ?

-...

-Vous ne voulez rien me dire hein ? Mais moi je sais que si vous êtes là avec moi c'est que vous êtes soulagé... ça me rend triste que vous partiez demain. Comme monsieur Léon. Il...

-Vous le connaissez ?

-Non. Il m'a juste dit qu'il est de Saint Pair, à coté de Granville.

-Vous savez ce qu'il est venu faire ici ? dit-il en baissant la voix.

-Non. Voir des amis je crois.

Edmond se détendait en buvant la boisson bouillante qui le pénétrait en le réchauffant.

Il éprouvait une gêne du regard inquisiteur de Mathilde.

-Monsieur Serre, j'ai beaucoup repensé à ce que vous m'avez raconté hier...

Léon Langles venait de sauter du lit et d'allumer une cigarette. La nuit n'avait pas été réparatrice. Le sommeil n'était venu que très tard, et obligé de se réveiller tôt ce matin pour réussir sa mission, il était d'une humeur exécrable.

S'il n'y avait eu que lui il aurait pris ce chien de patron par le col et il l'aurait jeté à l'eau quelque part dans la passe. Avec les courants de marée...

Et avant de le jeter, il lui aurait bien fait cracher quelques dents.

Des fois qu'il en ait en or...

Il étouffa un rire gras.

Mais les ordres étaient les ordres : Pas de vague, de la discrétion Léon ! Le Parti compte sur toi !

Coté discrétion, il avait été servi : l'autre s'était pointé devant sa chambre au bon moment ! Il n'y avait de la chance que pour la vermine, décidemment !

Toute la nuit il avait essayé de comprendre pourquoi il était ressorti ? Pour aller récupérer un dossier au Vieux Fort, c'était à peu près sûr !

Mais pourquoi ? Avait-il eu un doute ? L'avait-il vu toucher à sa serrure ? Il avait vérifié plusieurs fois pourtant : du haut de l'escalier ce traître ne pouvait pas voir la porte de sa chambre...

Ou bien il avait craint une visite de la Demeure des Renault ?

Léon Langles avait fini par décider avant de s'endormir, que finalement l'important était que ce dont il devait s'emparer soit là !

Le reste... Il avait toujours été payé pour agir.

Pas pour réfléchir ! N'est-ce pas ce qu'on lui avait souvent répété depuis toujours ? Même encore après ses treize ans lorsqu'il avait commencé à travailler ? Il n'y a que Henri Biard qui lui disait le contraire :

-Arrête de faire le jeu des exploiters ! Crois en toi !

Pour lui plaire il disait oui et faisait des efforts, malgré tout les points obscurs des beaux discours des camarades : la dialectique, la dictature du prolétariat, le marxisme, le genre humain... ça semblait beau, mais ce n'était pas très clair tout de même !

Il se secoua.

Le soleil se lèverait dans moins d'une heure.

Donc ce matin il fallait guetter le directeur, lui subtiliser les papiers, puis fuir vers la petite anse.

Léon avait mis au point son plan. Henri sera fier ! L'idée lui en était venue lorsqu'il avait remarqué hier midi que ce Monsieur le Directeur était redescendu pour utiliser les toilettes du bar. Il l'avait remarqué parce qu'il s'était demandé pourquoi il n'utilisait pas plutôt celles de l'étage ? Elles ne devaient pas être assez bien pour Lui !

Pour le moment il avait entrouvert la porte de sa chambre pour entendre les bruits du couloir et du rez-de-chaussée.

Il fumait cigarette sur cigarette en tournant en rond dans la petite pièce. Il entendit d'abord la patronne qui avait commencé à s'affairer en bas. La chance était de son côté : elle avait mis en marche sa TSF ! Il descendit en faisant un peu de bruit.

Hier midi il avait ensuite, en remontant, ouvert la porte des fameuses toilettes pour comprendre... et n'avait pas compris.

Hier soir il en avait peaufiné... l'ambiance. Il était assez fier de cette expression. Et comme il l'avait prévu Monsieur ne les avait pas utilisées.

Il salua Marie Leperchois :

- Je prendrai juste un café tout à l'heure. Je sors, j'en ai pour deux minutes. Vous me préparerez ma note s'il vous plait.

Il prit le journal, le feuilleta le temps que la patronne reparte dans ses cuisines. Il ouvrit et referma la porte d'entrée avec fracas, puis remonta sans aucun bruit.

Il soupira de soulagement. La bonne fortune était enfin de son côté : Marie n'était pas réapparue. Il s'enferma dans les toilettes du palier et attendit.

De très longues minutes s'écoulèrent durant lesquelles il eut tout le temps de savourer l'ambiance. Il commençait à regretter son plan trop parfait, lorsqu'il entendit enfin des pas qui se dirigeaient vers les escaliers.

Il attendit un peu encore et entrebâilla la porte, prenant une goulée d'air pur bienvenue. En bas l'homme parlait avec Marie et prenait son petit déjeuner. Il marcha avec d'infinies précautions vers la chambre dont il ouvrit la serrure facilement et sans bruit.

Jetant un regard circulaire il entrebâilla l'armoire, palpant sous les couvertures et les quelques vêtements. Rien.

Classique : il souleva le matelas et s'empara du précieux dossier.

Pas plus de quelques minutes !

Léon retourna à sa chambre, regroupa ses effets et le dossier caché sous son caban et attendit la remontée de son voisin de palier.

Lorsqu'il entendit la porte de celui-ci se refermer, il sortit et dévala les marches.

-Je ne vous ai pas entendu rentrer.

-...

-Votre café est prêt.

-Merci.

Léon avala rapidement le contenu du bol, régla la propriétaire et sortit en prenant au vol un morceau de pain dans la corbeille laissée sur la table.

Charles Edmond ne pouvait pas voir le chemin depuis sa fenêtre. Mais remerciant encore les planchers de bois, il ne fut pas surpris de constater que sous le matelas il n'y avait plus rien.

Quant à l'enveloppe, elle ne le quitterait plus. Il se demandait qui pouvait avoir appris qu'il était là et ce qu'il y faisait.

La menace était vraiment sérieuse ! Il se sentit soudain bien pessimiste sur la suite des événements.

Il avait hâte de rentrer maintenant, même si le voyage en bateau...

La mer était assez calme d'après Marie Lerperchois. Il fit ses bagages et emporta le précieux document sur lui. Il y avait peu de chance que Léon s'aperçoive de quelque chose... mais...

Il redescendit prendre congé de la propriétaire.

Mathilde sortit pour faire quelques pas avec lui. Elle s'arrêta pour lui dire au revoir. Ses yeux l'imploraient. Il lui serra la main pour éviter toute tentative d'effusion et détourna les yeux pour ne pas y voir perler un début de larmes.

Il descendit au débarcadère. Le temps était clair mais assez froid. Il marcha un peu scrutant la passe.

La soirée d'hier lui revint. Les questions de Mathilde, ses émerveillements. Le plaisir qu'il avait pris à lui raconter de nouveau un monde magique pour elle.

Il rabattit son col pour éviter les coups d'air qui tentaient de s'insinuer.

Il avait pris conscience de la chance incroyable qu'il avait eu de vivre cette épopée ! Plus de quarante ans à la tête de ces créations, de ces réussites.

Il sourit le visage balayé par une odeur d'iode et de vase.

Il ne restait plus qu'à trouver son bateau.

Et ne pas croiser Léon.

18

Le capitaine avait été tout fier de lui faire la liste de toutes les améliorations faites en deux jours. Edmond avait perdu peu à peu l'impression de douceur et de bonne humeur que Chausey lui avait apportée. Le clapot et le mal de mer sans doute ?

Il avait repris son mutisme et laissé errer ses pensées vers l'île qui avait disparu progressivement au loin.

Après une traversée calme, il avait récupéré sa Viva Grand Sport chez Portulier Fils, l'Agent Renault de Saint Malo, en faisant bien attention de ne surtout pas décliner son identité. Le chef d'atelier avait posé beaucoup de questions lorsqu'il l'avait déposée: vous venez de Paris, comment ça se passe là-bas ? J'ai une cousine qui... Vous travaillez dans quoi ? On ne voit pas beaucoup de six cylindres ces temps-ci...

Edmond avait coupé court en demandant une révision et un graissage général.

-Vous me ferez aussi un équilibrage. Je repasse dans 3 jours. Et le plein d'essence !

Maintenant il roulait vers Paris. Il venait de sortir de Fougères et toujours des ruines...

Il avait beau retourner le problème dans tous les sens il ne comprenait toujours pas comment on pouvait avoir eu vent de sa visite au Vieux Fort ?

Il avait décidé de descendre un peu plus au sud, imaginant que les villes seraient peut-être moins touchées. Et puis sait-on jamais... si les commanditaires de Léon s'étaient aperçus du contenu des documents.

D'ailleurs qu'avait-il soustrait dans le bureau ? Dans le noir et la précipitation il n'avait pas regardé. Il pensait se souvenir que sur le haut de la pile ce devait être des factures ou des lettres échangées avec des fournisseurs.

Ils vont le chercher un moment leur secret ! Pas question de laisser tomber ce testament entre les mains de ces athées ? Ces foules qui avaient balayé Dieu et s'agglutinaient dans la misère et le matérialisme. Pas étonnant que la guerre se soit encore emparée de nous ! Où allait notre monde Seigneur ?

Sa voiture ne passait pas inaperçue et la circulation était très faible. Au pire ils le chercheraient sur l'axe Granville, Vire, L'aigle. Voire entre Saint Malo et Domfront.

Mais autant ne pas prendre de risque. Du coup il avait décidé de passer par Mayenne.

Et toujours cette enveloppe qui le narguait. Il avait fini par la mettre dans le vide poche du tableau de bord. Mais même là elle était encore à portée de main. Il suffisait de tirer un coup sec sur le petit bouton hexagonal pour y accéder.

L'ouvrir... et dire qu'elle l'était déjà lorsqu'il l'avait découverte. Qui pourrait vérifier ?

La lire juste pour savoir si...

Il recentra son regard vers la route. Il avait modéré sa vitesse. Un petit crachin mouillait la chaussée. La visibilité était bonne, mais des trous surgissaient parfois faisant gémir la suspension et tressauter le train arrière.

Il ne croisait pas grand monde à part des attelages et des charrettes couvertes. En sortie du virage il y en avait une juste devant lui. Il freina et sentit la voiture se déporter légèrement vers le bas-côté.

Il ne voyait qu'une bâche qui s'entrouvrait au rythme des cahots. Obligé de repasser la première, il dut s'arrêter complètement. Ensuite impossible de tenir la deuxième vitesse. La mécanique gémissait. Il tenta de doubler malgré les déports incessants de la carriole. Ses grands coups d'avertisseurs ne furent d'aucun effet. Enervé, il tenta de forcer le passage. Il y avait tout juste la place à cause du mauvais état des bords de la chaussée et d'un nouveau virage qui lui barrait toute visibilité.

Nouveau freinage.

Dépité, il laissa la première vitesse faire geindre le moteur. Il ouvrit le vide poche et en sortit le précieux testament. Il le retournait, le soupesait, le palpitait...

Louis déçu donnant son usine à ses employés... Cette phrase lui revenait sans cesse. Qui pourrait le croire ?

D'accord être trahi par sa propre famille, mais tout de même. Le ministre de l'Armement Dautry faisant en sorte de remplacer Louis par François Lehideux lors de son troisième voyage aux Etats unis, c'était un sacré coup de poignard ! Louis furieux qui le met dehors en 40. Celui qu'il avait nommé Directeur général en 35, qui avait pris les rênes de l'entreprise, alors que le Patron fatiguait déjà de tous les jeux de pouvoir, de toutes les compromissions qui s'agitaient sous lui. Découragé dans sa vie personnelle aussi : Christiane... Jean-Louis un

peu jeune. Puis l'occupation de l'Usine par les Boches, et les efforts de Louis pour protéger ses ouvriers de la déportation. Peut-être est-ce à ce moment qu'il a pris conscience de leur sort et qu'il a changé d'avis ?

Edmond reposa l'enveloppe sur le siège. Une ligne droite dégagée s'offrait devant lui. La charrette ne se serrait pas beaucoup mais il en avait assez de piaffer derrière. Il se déporta vers la gauche, et enclencha la deuxième. La voiture repartit sur le couple du puissant six cylindres. La roue avant gauche mordit un peu l'herbe du bas coté, perdant son adhérence et le moteur se mit à monter dans les tours. Un petit coup de volant et tout revint dans l'ordre. Les chevaux qui tiraient la carriole regardèrent passer la berline noire avec lassitude. Charles Edmond passa la troisième et la Viva monta rapidement à 110 Km/h. Il scrutait avec attention la chaussée mal en point, pour éviter les trous. Pas question de crever ou de déformer une jante.

Au bout de quelques minutes, la route devint parfaitement rectiligne. Il attaqua une succession de montagnes russes.

Il redescendit prudemment à 90 au compteur.

Le testament n'avait pas bougé.

Où en était-il déjà ?

Louis patron profiteur et exploiteur de la classe ouvrière, comme ils disent à la CGT... Comment leur donnerait-il son Empire ?

Tout le monde oubliait son admiration pour Henry Ford qui payait mieux ses ouvriers, baissait le prix des voitures, créait un système de vente à crédit pour qu'ils puissent les acquérir, et une participation aux bénéfices. Ford était pourtant aussi un patron lointain et terrible.

Ils n'arrivaient pas à comprendre qu'une telle entreprise industrielle c'est comme un pays soumis à la guerre totale ! Même si elle est économique !

Lorsqu'on dirige on doit le défendre bec et ongles en sacrifiant si nécessaire, des soldats pour sauver l'ensemble ! Ça n'empêche pas d'en aimer la population et de vouloir son bien-être ! Avait-on conspué Clémenceau en 1918 ?

Lui Serre, il le connaissait bien le Louis lointain, presque incapable de montrer ses sentiments, n'aimant pas les mondanités ; préférant la solitude et les choses simples et concrètes.

Il avait été assez reproché au Patron lors de l'écroulement d'un hangar et la mort tragique de jeunes ouvriers pendant la Grande Guerre, de ne pas s'adresser lui-même aux employés. Ce n'était vraiment pas un orateur, Edmond le savait et avait regretté, oh combien, cette attitude suicidaire.

Il arrivait à envisager, plus il y pensait, que Louis puisse dans un dernier geste de grandeur, peut-être avoir décidé de reverser, à ceux sans qui il n'aurait jamais pu édifier son Empire, le fruit de leur travail.

Ce qui motivait aussi l'espoir d'Edmond, c'est qu'il était possible que Louis ait pensé à se reposer sur lui pour continuer son œuvre !

Il récita la dédicace qu'il lui avait faite en 1931, sur le livre de Jean Boulogne. Il la connaissait par cœur :

« A Edmond SERRE, mon tout dévoué collaborateur et ami de la première heure. Celui auprès de qui, j'ai toujours trouvé le plus sincère et entier dévouement. »

Alors qu'il déclamait à haute voix, une ombre dans le rétroviseur attira son attention. Une voiture noire le suivait.

Jusqu'où avait été son dévouement ? Jusqu'à la soumission disaient certains. Jusqu'à anticiper les désirs du Patron ! Un *Yes man* disaient d'autres.

Il s'était toujours demandé ces quatre dernières années, lorsque Louis déclinait et qu'il avait pris, lui, les décisions pour préparer l'après-guerre sans en référer, s'il n'aurait pas dû insister, s'opposer parfois ?

Ce jour de novembre 1940. Avec Picard ils étaient arrivés à la conclusion qu'il faudrait préparer une voiture de petite dimension pour utiliser peu de matière, vendable à bon marché et économique donc avec une mécanique simple. Il en avait parlé avec Louis à Herqueville. Haussant les épaules, celui-ci avait répondu :

-On ne fera que la Juva et la Prima !

Ce fut la première fois où lui, Serre, était passé outre et avait continué les études. Il avait hésité entre une voiture traction avant et une tout à l'arrière. Il avait laissé à Riolfo pour les essais et à Chenevoy pour les prix de revient, le soin d'arbitrer. Les deux solutions étaient moins chères que le montage classique moteur avant et propulsion. Avec pour le tout à l'arrière un léger avantage !

Sa décision fut emportée par le paiement nécessaire de licences sur les joints homocinétiques à l'ingénieur Grégoire.

Jamais le Patron n'aurait accepté qu'on lui donne un seul centime !

Et là il ne pouvait passer outre.

Un mois plus tard, on avait décidé de se lancer : ce serait le tout à l'arrière ! Puis en 41 il avait demandé à Dubois de réaliser des maquettes en bois. Un matin de mai, avec Amise et Picard ils examinaient la maquette du moteur. Soudain ils aperçurent Louis Renault les mains dans les poches qui les regardait.

Il s'en voulait encore d'avoir bafouillé devant les deux autres. Il s'était senti pris en faute !

*Dire qu'il n'avait jamais pu se défaire de cette relation d'infériorité !
Et pourtant !*

Le Patron observa la mécanique sans un mot. Il la palpa comme à son habitude. Serre n'était pas arrivé à réfréner l'inquiétude qui montait en lui.

-C'est beau ! Qu'est-ce que c'est ?

Un peu soulagé il lui avait expliqué en bredouillant légèrement :

-Picard avait du temps libre. Il a dessiné ce petit moteur pour la Juvaquatre... ou éventuellement pour une petite voiture à moteur arrière, si vous vouliez qu'on en fabrique une...

Même là il avait comme d'habitude arrangé la vérité. Il s'en voulait toujours après, mais n'y arrivait pas !

...Nous ne pouvons aller plus loin. Nous n'en avons pas le droit.

Dans le rétroviseur, le museau de la voiture s'était rapproché de lui. Une Traction Citroën.

A ce moment-là comme s'y attendait Charles Edmond, Louis s'énerva :

-Pas le droit ? M'en fous.

Il avait senti passer dans le regard de Picard et Amise une certaine admiration. Bien sûr qu'au fond de lui, il s'était senti ragaillardi. Mais ce n'est pas ainsi qu'il désirait sa relation avec le Patron ! Il aurait préféré une discussion franche...

La Traction le suivait sans donner l'impression de vouloir le doubler. Pourtant la route était droite sur plusieurs kilomètres et même s'il roulait à un bon 90-100, elle pouvait passer devant.

Louis Renault leur avait alors demandé d'étudier trois moteurs et de mettre celui-ci dans son bureau.

C'est le soir même qu'Edmond Serre avait eu les plus gros regrets de ne jamais avoir réussi à parler d'égal à égal avec Louis. Uniquement sur le plan technique bien sûr ! Il aurait pu ainsi orienter il y a dix ans, les fabrications vers un peu plus de modernité.

Il essaya de discerner qui pouvaient être les occupants de la Citroën. Avec le gris du temps et la bruine sur sa vitre arrière, c'était impossible. Il décida de ralentir un peu pour la laisser passer. Et en même temps se défaire d'un doute qui venait de l'envahir.

Elle restait derrière.

Curieux...

En plus ça semblait être une 15-6 !

La traction avant !

Il s'était récemment demandé si Renault n'avait pas raté une occasion ? Les ennuis de Citroën dès sa sortie l'avaient conforté à l'époque dans sa position, mais il avait vite su qu'ils n'étaient dus qu'à une trésorerie mal maîtrisée et une erreur du fameux Grégoire dans le choix des cardans. Aujourd'hui on connaissait bien les gros avantages et les petits défauts de cette disposition sur les 7, les 11 et les 15 cv. Charles Edmond avait dernièrement accordé une préférence au tout à l'arrière pour la petite voiture d'après-guerre, mais au fond de lui il avait parfois imaginé une traction avant Renault. Avec le potentiel d'étude dont il disposait, associé à la puissance financière et la prudence de Louis, ils auraient certainement réussi une voiture techniquement accomplie.

Et pourtant c'est lui-même qui avait fait avorter cette possibilité un jour de 1930...

La route était bien dégagée et l'ombre noire continuait de le suivre. Elle s'était même rapprochée. Elle le collait comme si elle voulait le pousser !

Edmond Serre sentit des sueurs froides parcourir son dos. Il envisagea différentes hypothèses pour se rassurer, mais la plus probable commençait à lui faire peur.

S'arrêter pour la laisser passer ?

Plus que risqué. Alors il accéléra. Si c'était une 7 voire une 11, sur cette route sans virage, c'était jouable. Avec une 15, difficile de lutter.

L'aiguille du compteur hexagonal de la Viva monta progressivement vers 120 puis 130 Km/h. L'écart s'était creusé.

Il était maintenant à plus de cent mètres et la Traction semblait encore perdre du terrain. Il appuya encore un peu profitant que la route bien droite continuait à monter et descendre faiblement. Son moteur 85 en version 4 litres de cylindrée faisait des merveilles. 95 chevaux contre 77 pour une 15cv, même avec les 400Kg de plus de sa berline...

Et un mauvais point pour les détracteurs du moteur non culbuté !

Charles Edmond connaissait bien les avantages de ses mécaniques à soupapes latérales : un couple à toute épreuve !

Il se détendit, se trouvant un peu stupide de ses pensées négatives.

Ce fichu Léon !

... 1930, il avait sous ses ordres le jeune André Lefèvre que le Patron lui avait adjoint lorsque Gabriel Voisin vit périliter ses affaires. Un ingénieur un peu imbu de lui-même ! Sous prétexte que Voisin le considérait comme son fils, il se croyait autorisé à donner des leçons de mécanique ! Edmond savait qu'en plus ce jeune blanc-bec passait autant de temps à faire la noce qu'à travailler. Il n'avait pas besoin de dilettante au sein de l'Usine !

Lefèvre était venu lui proposer un jour de réaliser une voiture légère de 7 cv à traction avant. Et en prime : toute une collection d'idées extraordinaires, comme il disait ! Il avait poursuivi par une diatribe dans laquelle il remettait en question les solutions mécaniques classiques et éprouvées. Donc celles de Renault !

Jamais le Patron n'aurait accepté d'envisager une telle solution ! Lui, Serre, l'avait remis à sa place sans surtout en parler à Louis !

Après, Lehideux l'avait envoyé chez Citroën... Bon débarras.

Sauf qu'il y avait été à l'origine de la fameuse Traction en dessinant la 7 cv !

Dire que lui Serre n'en avait pas été affecté, n'aurait pas été exact ! Alors que l'Usine sortait la Celtaquat pour contrer la nouvelle création du constructeur de Javel, il avait bien entendu essayé les deux.

Mais même si un jour de mai 43, il avait vu le Patron faire un essai du prototype numéro 1 de la 4cv à Herqueville, et le faire déraper sur du gravillon, pour finir au fossé, il n'aurait jamais accepté une traction avant !

Et lui Serre avait encore senti que malgré sa déchéance Louis avait conservé ses colères légendaires, au cours desquelles il pouvait jeter dehors n'importe qui... même lui son vieux collaborateur !

Il avait été forcé de sortir de ses pensées pour revenir à sa conduite. Une suite de courbes l'avait obligé à lever le pied. Il arrivait sur Ernée. Du coup il ne voyait plus la Citroën !

Sur la tenue de route justement, le freinage et la facilité de conduite, il n'y avait pas de discussion possible entre la 8cv Renault et la 7 cv Citroën ! Cette voiture était vraiment novatrice ! Mais comme il l'avait expliqué à ses ingénieurs qui parfois rechignaient à

continuer d'étudier des voitures qu'ils qualifiaient de techniquement dépassées, un constructeur ce n'est pas seulement des voitures attirantes, c'est aussi et surtout une réputation et un service après-vente performant !

Il se souvint d'une réunion où il les avait un peu remis en place.

-Nous sommes le constructeur français qui vend le plus de voitures. Savez-vous pourquoi ?

Il y avait eu un silence poli qu'il avait un peu prolongé pour mieux appuyer sa démonstration !

... Nous sommes les seuls à couvrir la gamme de tout ce qui roule et vole !

Il avait continué à ménager ses effets, comme l'exigeait ce type de grand-messe.

...Nous sommes donc présents partout en France, même dans les coins les plus reculés où un tracteur, un camion, une voiture bétailière ou commerciale roule chaque jour !

Il se rappelait des yeux attentifs et des cerveaux qui commençaient à voir où il voulait en venir. Il avait pris son temps pour enfoncer le clou et savourer la réussite de sa remotivation des troupes.

... lorsqu'un de nos véhicules a un problème mécanique, qui le répare ? Là où il n'y a pas de garage, il y a toujours quelqu'un qui sait se débrouiller avec nos mécaniques. Et pourquoi ? Parce qu'elles sont issues de solutions simples et surtout... connues !

Messieurs, expliquez-moi comment, sans une formation compliquée, réparer une transmission homocinétique par exemple ? Les fameux cardans de Citroën !

Nouvelle pause.

...Alors que pratiquement n'importe quel maréchal ferrant peut redonner vie à un arbre de roue !

Il se souvint avec bonheur des applaudissements, au même moment où il s'aperçut que la 15 cv était revenue à une cinquantaine de mètres derrière lui. Elle semblait attendre à distance comme un oiseau de proie.

A la sortie du village qui semblait étrangement avoir été épargné par les bombardements, les lignes droites interminables recommençaient. Edmond reprit une vitesse maximale, mais la route était en légère montée et en bien mauvais état, ce qui malmenait tous les éléments de suspension qui gémissaient les uns après les autres et l'obligeait à lever le pied. Du coup la Traction n'avait pas perdu beaucoup de terrain.

Elle se rapprochait encore dans la courbe large qui venait d'apparaître et il la vit se déporter sur la gauche pour le doubler profitant que la route redescendait dans la ligne droite.

Il saisit son volant à deux mains dans un mouvement réflexe. Il savait que dans ce genre de virage et sur route humide et abîmée, il n'était pas loin du maximum de vitesse possible. Le museau de la Traction atteignit le niveau de sa portière arrière. Il jeta un coup d'œil sur sa gauche. Le pare-choc de sa poursuivante arrivait maintenant au niveau de ses jambes et elle continuait à aller légèrement plus vite que lui. C'était bien une 15 ! Il relâcha l'accélérateur pour laisser passer la voiture noire. Il eut juste le temps de voir le visage masculin du passager l'observer attentivement. Un visage de brute, un peu rougeaud. Ses petits yeux semblaient prendre leur temps pour le détailler. Et puis ce rictus sur les lèvres ! Ensuite la Citroën s'éloigna.

Il n'accéléra pas, pour la laisser prendre le maximum d'avance.

Au bout de quelques minutes il se trouva ridicule. Mayenne était devant et la 15 à bonne distance !

Il entra dans les faubourgs de la ville qui portaient eux, les traces des violents combats de cet été.

Il se gara pour réfléchir. Il avait beau se persuader que la voiture noire n'était qu'une coïncidence, il y avait toujours en lui un souci de prévoir et examiner toutes les hypothèses. Et d'en tirer les conclusions adéquates !

Il sortit sa carte Michelin et en profita pour ranger l'enveloppe.

Pour rejoindre Herqueville le plus simple et le plus rapide était de suivre le plus longtemps la Nationale 12, puis de remonter sur Evreux.

Le plus simple... donc le plus évident.

Il jeta un regard aux alentours : rien. Mais comme tous les hommes qui avaient eu à prendre régulièrement des décisions rationnelles de première importance, il avait parfois ressenti de ces intuitions sans fondement qui orientent les choix. De ces inspirations dont on ne se vante pas, mais qui parfois donnent de bons résultats.

Et là les yeux fixés sur sa carte routière, il chercha une route alternative : remonter sur Domfront le mettrait hors de portée de ces éventuels suiveurs.

Mais ça me ferait quand même faire un sacré détour !

Avantage : ne pas pénétrer dans Mayenne.

Il finit par choisir un moyen terme : traverser la ville et continuer sur la N12, avec la possibilité de changer ensuite si nécessaire.

Il redémarra et traversa prudemment le pont, apercevant sur sa droite la basilique qui avait bien souffert. Quelques voitures le croisèrent. Une traction garée accéléra son poulx, le temps de prendre conscience qu'elle était affublée d'un gazogène. Il attaqua la pente qui menait au carrefour de la Grande Route, direction Alençon. Il hésita encore à faire demi-tour puis s'engagea résolument sur sa gauche.

La route comme l'indiquait le plan, était pratiquement rectiligne, avec une succession de montées et de descentes. Ce qui était plutôt un avantage pour lui... au cas où...

Il fit monter la Viva à 100km/h. Le temps s'était un peu éclairci. Des trouées dans les nuages laissaient passer un soleil pâle bas sur l'horizon. La visibilité en était améliorée, ce qui pouvait constituer un handicap.

Le revêtement était toujours en mauvais état, avec des trous imprévisibles qui faisaient sauter la voiture. Mais personne à ni devant, ni derrière !

Logiquement, sous quelle forme les dernières volontés de Louis pouvaient-elles permettre de pérenniser son Empire ?

Louis aurait pu penser que lui, Serre, pouvait prendre la Direction de l'administration générale de la Société des Usines Renault ! Jusqu'à ce que Jean-Louis en ait l'âge et les compétences bien entendu ! Assisté principalement de Rochefort et de Fuchs.

Des fonctions d'Administrateur seraient déléguées à quelques fidèles de toujours comme Guillelmon, Hugué...

N'y tenant plus, il chercha un endroit pour s'arrêter et ouvrir cette satanée enveloppe.

-Robert ! Démarre ! On ne reste pas là. Je suis sûr qu'il s'est douté de quelque chose lorsqu'on l'a doublé !

-Arrête de paniquer Georges. C'est moi qui suis responsable de la mission. Donc on attend.

-Ça te monte à la tête mon petit vieux !

Robert ne répondit rien. Georges était efficace et il aimait bien travailler avec lui. Mais quelle tête de mule ! Il était toujours trop pressé, agissant avant de réfléchir.

Georges était souvent énervé de l'attitude de Robert lorsqu'il oubliait leur amitié. Ils se connaissaient depuis neuf ou dix ans déjà... Lorsque que Robert était entré aux abattoirs où lui travaillait depuis ses quatorze ans. Georges avait tout de suite été conquis par ce jeune mec qui parlait si bien. Il expliquait qu'on était tous égaux, qu'il ne devrait plus y avoir de chef, qu'on faisait partie du genre humain et d'une Internationale... et plein d'autres mots qu'il ne comprenait pas

toujours. Mais il lui faisait confiance, parce qu'il se sentait bien avec. Considéré. Comme par un grand frère.

... Alors on fait quoi ?

Il tapotait des doigts sur le pistolet posé sur ses genoux.

-Range ça ! Ce n'est pas un Boche ! On va le stopper tout en douceur. En plus ce n'est pas n'importe qui. Pas d'esclandre, pas de violence, ce sont les ordres !

Un Luger P08... Récupéré sur un Allemand... Georges le caressa avant de le glisser avec précaution dans le vide poche. Puis il grommela :

-Bon puisque Monsieur Robert a un plan...

-Tu me casses les pieds ! Il faut profiter d'un arrêt pour l'aborder et lui faire remettre ses documents. T'as bien entendu ce qu'on nous a demandé ?

-Oui, je sais !

-Alors ! On ne va pas jouer les cow-boys en coinçant sa voiture au risque d'un accident, ou de se faire remarquer. Il y a quand même de la circulation, t'as pas vu ?

Robert n'était pas sûr que le conducteur de la grosse Renault ne se soit pas douté de quelque chose. Il avait donc décidé de prendre de l'avance et de se poster pour le laisser passer sans être vus, puis ensuite de le suivre... mais là beaucoup plus discrètement ! Il finirait bien par s'arrêter et il ne serait pas compliqué de l'aborder avec délicatesse.

Ne voyant toujours rien, au bout d'une dizaine de minutes, Robert redémarra.

-Tu vois j'avais raison !

Il ne répondit rien.

La traction était repartie sur ses pas, en direction de Mayenne. Les deux hommes scrutaient la route attentivement.

Un tombereau se trainait devant eux, lourdement chargé de gravas. Robert le doubla. Au moment où ils se rabattaient, ils virent ensemble la grosse Renault en face.

-Il est en train de s'arrêter !

-Ne le regarde pas !

-Stoppe-toi aussi Robert !

-Non, on fait demi-tour plus loin et on le suit.

-Et pourquoi on ne se le fait pas là ?

-T'as pas vu les gars avec leur chargement ?

Georges se tut.

... Et ça ? rajouta Robert en désignant du menton une voiture qui venait en face d'eux au loin ?

Il profita, quelques centaines de mètres plus loin, que la déclivité de la route les cachait, pour recharger de direction. Il repartit et aborda le haut de la côte à vitesse réduite.

-Là-bas ! La voiture devant la B14 qu'on a croisée ! Ça doit être lui. Il a dû redémarrer !

Georges était sorti de sa léthargie provisoire.

Robert réfléchissait à toute vitesse :

-Pas bon ça. Il a dû nous repérer...

-Et bien tu vois...

-Tais-toi s'il te plaît.

Georges lui envoya un regard noir. Robert prit sur lui pour parler calmement :

... Ecoute vieux... Ça n'a pas l'air aussi facile qu'on nous a dit ! D'après eux le bonhomme ne se doutait de rien.

-Alors, on va faire comment Robert ?

-J'sais pas. Si on est repéré, va falloir trouver l'occasion favorable. On le suit et on va bien y arriver. De toute façon on ne le laissera pas s'en aller avec ses papiers !

-On va aller jusqu'où comme ça ?

-Jusqu'à Paris s'il faut !

Robert eut un sourire :

-Ça te dirait un tour à Pigalle ?

-Pour sûr !

Georges partit dans ses pensées.

... Dis Robert ! Pourquoi ils l'ont pas arrêté, les camarades de Saint Malo ?

-Je sais pas trop... D'après ce que m'a dit Bernard, ils n'avaient pas de voiture disponible ; juste un gars à vélo qui l'a suivi à la sortie du garage, un peu avant de le voir prendre la route de Fougères.

-Je suis content que ça soit pour nous ! Un peu de gros gibier, ça changera des collabos minables.

-Sauf que celui-là tu ne vas pas trop le secouer ! Tu le sais ?

Ils avaient fini pas doubler la vieille Citroën qui se trainait, puis étaient restés à bonne distance de la Renault.

Sur cette route qu'il connaissait bien Robert savait qu'il ne perdrait pas sa cible. Le seul ennui c'était que les lignes droites interminables obligeaient à laisser un grand intervalle entre les deux voitures. Et malgré cela, les montées et descentes successives donnaient plus de visibilité à celui qu'il poursuivait.

D'après ce qu'on lui avait dit, l'homme devait rejoindre la capitale, et Robert commençait à échauder son plan : profiter de la traversée d'Alençon pour passer devant en empruntant un raccourci dans les petites rues. A l'allure à laquelle on allait on y serait avant la nuit. Il exposa son idée à son compagnon qui était resté muet depuis quelques minutes :

... Tu prendras le volant après m'avoir déposé. Tu te gareras un peu après le carrefour. Moi je profiterai qu'il soit obligé de s'arrêter pour monter dans sa voiture. Tu me passeras ton pistolet.

-Et pourquoi c'est pas moi qui l'intercepte ?

-Parce qu'il a dû te voir lorsqu'on l'a doublé !

-Ok ! Tu as raison. Comme toujours.

Georges avait l'air heureux :

...Enfin de l'action !

La pancarte Pré en Pail un peu penchée de côté, lui apparut enfin ! Charles Edmond Serre se sentait fébrile. La Traction qui était venue en sens inverse au moment où il allait se garer... Il était certain que c'était encore la même ! Ce qui voulait dire qu'ils l'attendaient ! Depuis, il observait attentivement la route derrière lui et elle le suivait de loin, il en était sûr ! Il n'avait pas eu le courage de ralentir pour vérifier... Il avait même poussé un peu la Viva, semblant agrandir l'écart. Mais sur ces longues lignes droites, peine perdue pour être hors de vue !

Il s'était efforcé au calme et réfléchissait intensément !

Il lui aurait fallu pouvoir consulter sa carte routière et trouver un parcours alternatif avant ou vers Alençon.

Il retournait cette idée sous toutes les coutures, cherchant en même temps un moyen de se garer. Mais c'était trop risqué !

Des piétons et des charrettes l'obligèrent à ralentir, et l'ombre noire sortit du virage loin derrière lui. C'est au moment où il abordait le

début de la rue principale du bourg qu'il aperçut à sa droite l'enseigne Renault.

Il tourna vers le monument aux morts, s'engagea sur la place puis directement sous le porche du garage.

Il y avait juste la largeur de sa voiture. Il déboucha sur un hall plus vaste dans lequel une Mona et une NN étaient en réparation. Il était en train d'ouvrir sa portière lorsqu'un homme interloqué vint vers lui l'air furibond.

-Bonjour. Charles Edmond Serre...

L'homme roulait les R comme de coutume en Mayenne:

-Bonjour Monsieur... Je suis Auguste Collin prropriétairre du gârrâge... Monsieur ?

Edmond jetait des regards vers l'accès du passage par lequel il était entré, mais on ne voyait qu'une faible partie de la place.

-Je suis votre Directeur Technique... à Billancourt. A Paris !

L'homme ne semblait pas comprendre !

-Vous voulez quoi ?

Edmond réfléchissait à grande vitesse :

-J'ai un problème à chaud avec ma boîte de vitesse. Il faut que je sois à Paris ce soir. Prêtez-moi une voiture et je vous la ferai rapporter en venant chercher la Viva.

Son interlocuteur se grattait la tête.

- Je demande qu'à vous crroirre. Mais...

-Téléphonez à votre direction régionale, bon sang !

Devant l'air peu aimable de celui qui possédait tout de même une 6 cylindres immatriculée dans la capitale, et après une légère hésitation, le garagiste se dirigea vers un petit bureau vitré et décrocha son poste. Edmond était resté près de sa voiture, guettant l'entrée du porche.

-Monsieur Serrrrre... il voudrait vous parler.

Monsieur Collin avait refermé la porte derrière lui et contemplait à travers le carreau, l'homme qui d'un air autoritaire semblait donner des ordres au téléphone. La discussion dura moins d'une minute.

-Reprenez-le !

Le propriétaire du garage attrapa l'appareil et revint rapidement :

-Monsieur Serrrrre... il voudrait vous parler.

Monsieur Collin avait refermé la porte derrière lui et contemplait à travers le carreau, l'homme qui d'un air autoritaire semblait donner des ordres au téléphone. La discussion dura moins d'une minute.

-Reprenez-le !

Le propriétaire du garage attrapa l'appareil et revint rapidement :

-Excusez-moi monsieur Serrrrre... je ne pouvais p  s s  avoirr.

-Qu'est-ce que vous avez comme voiture à me prêter ?

Confus, il l'entraîna tout au fond du garage pour déboucher dans une grande cour :

-Y'a bien cette Celta. C'est pas une Viva, mais...

-  a ira très bien ! Vous me la préparez.

Charles Edmond tourna les talons et repartit vers le bâtiment. Auguste Collin resta quelques secondes sur place, muet, avant de lui emboîter le pas.

Il le suivit jusqu'à la porte de son bureau vitré.

Serre se dirigea vers sa voiture pour consulter sa carte :

A la sortie ou même au centre du bourg il y avait moyen de couper pour rejoindre le nord d'Alençon, puis reprendre les routes principales vers L'Aigle. Restait à savoir où était la 15cv... Parce que la semer avec une Celta...

Il jeta un nouveau regard vers l'extérieur. La nuit n'allait plus tarder à tomber !

Edmond eut un sourire de soulagement. Il était sauvé !

-Monsieur Serrrrre, monsieur Serrrrre ! On vous demande au téléphone.

Charles Edmond entra dans la petite pièce vitrée et referma soigneusement la porte au nez du propriétaire des lieux.

-Serre !

-Oui. Rochefort à l'appareil. Qu'est-ce que vous faites à Pré en Pail ?

-Les nouvelles vont vite dites donc...

Rochefort avait l'air fébrile :

-J'ai essayé de vous joindre à Chausey pour vous prévenir que...

Serre écouta avec en silence le récit du secrétaire de Louis. Il le remercia en le rassurant.

Une fois le combiné raccroché, il resta un moment debout. Des frissons le parcoururent.

S'apercevant que monsieur Collin l'observait avec un air interrogateur, il sortit :

-Auriez-vous un café ?

-Oui, je peux vous en faire un.

-Merci !

Le garagiste lui avait déposé la boisson et était retourné dans son atelier.

Après avoir terminé sa tasse, Charles Edmond regarda sa montre: 16 h 30. Dans moins d'une heure il ferait noir. Il pourrait si tout allait bien être tard dans la nuit chez lui. Éventuellement rouler quelques heures pour trouver un hôtel après l'Aigle ou plus près d'Évreux ?

Il reprit sa carte et l'étudia, mémorisant les routes successives. Puis sortant de ses pensées inquiètes, il s'aperçut qu'il avait laissé bien imprudemment la précieuse enveloppe sur le siège passager.

Il la saisit pour la cacher sur lui. Il la ressortit hésitant. Ce n'était ni le moment ni le lieu pour l'ouvrir !

-La Celta est prête ?

-Suivez-moi Monsieur Serrrrre !

Charles Edmond transféra ses affaires d'une voiture à l'autre :

-Je peux sortir par la cour ?

-Non désolé il faut repasser par le porche. Je vous pousse la Viva !

Serre le salua et sortit lentement sur la place au monument au mort. Il alluma les feux de croisement et tourna à droite pour prendre la rue principale en direction d'Alençon.

-Mais qu'est-ce qu'il fait ?

Le cri était sorti des deux gorges en même temps, lorsqu'ils avaient vu la grosse berline tourner sur la place et s'engouffrer dans le garage !

Robert avait relevé le pied par réflexe.

Il y avait eu un long moment de silence où la Citroën avait continué sur son élan.

-On y va Robert ?

-Arrête. Surtout pas. Il y a une gendarmerie ici ! Il suffit d'attendre qu'il ressorte. On va prendre la route de Domfront, faire demi-tour et se garer.

Georges semblait dubitatif.

... Regarde on peut se mettre sur le trottoir juste derrière ce camion.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres et être revenus sur leurs pas, ils immobilisèrent la Traction.

-On voit toute la place ! Il n'y a plus qu'à patienter. On ne change rien, on continue à le suivre dès qu'il sort.

Georges démontait et remontait son pistolet. Robert finit par craquer :

-Je vais jeter un œil.

-D'accord.

Il atteignit la place et remontant le col de son manteau, passa devant le Garage Paris-Brest.

La Viva était toujours là.

Il repartit rapidement vers sa voiture.

-Alors ?

-On attend. S'il est en panne il va dormir ici. Ça pourrait même nous aider.

Georges grommela ce qui pouvait passer pour un signe de joie.

Edmond n'avait pas jeté de regard circulaire en sortant. Il engagea la Celtaquatre dans la côte qui mène au centre du bourg. D'après la carte il pouvait éviter Alençon et les grands axes. Il tourna pour se diriger vers Saint Samson.

Au moins par là, la petite 8cv sera mieux adaptée que la grosse Viva !
Il se détendit progressivement en constatant qu'il était seul sur son nouvel itinéraire.

La chaleur en provenance du compartiment moteur commençait tout juste à se répandre sur ses pieds. Le reste de l'habitacle était froid et il reboutonna son manteau. Ces petites voitures n'étaient pas des foudres de guerre, mais dans la série de virages et de chaussées étroites qu'il emprunta, il trouva un certain plaisir à manœuvrer cette caisse étroite.

Comme prévu il remonta vers la départementale pour passer Carrouges puis se diriger vers Sées. L'axe était plus large et plus fréquenté, mais s'il continuait à couper par ces toutes petites voies sans panneaux de signalisation, il n'arriverait jamais avant demain.

Lorsqu' arrivé à Ciral, il tourna à gauche pour s'engager sur la route, il n'y avait aucune voiture. Il retrouva les lignes droites et leurs montées et descentes, ici beaucoup plus faibles.

Calé dans le siège étroit il repartit dans ses pensées.

Avoir dirigé quasiment toute la production Renault depuis le début et avoir été le plus fidèle compagnon de Louis lui donnaient une légitimité incontestable. Il se sentait ragaillardi d'avoir semé ses différents poursuivants des derniers jours.

Plus il y réfléchissait plus il se sentait capable maintenant de prendre de plus grandes responsabilités dans l'Entreprise ! Qui mieux que lui pouvait continuer l'œuvre et maintenir Renault au plus haut niveau ?

Libéré de Louis... Il grimaça malgré lui à cette pensée. Il ne pouvait pas dire ça !

Et alors ce n'était pas lui qui l'avait tué ! S'il y en avait bien un qui avait tout fait pour éviter cette issue funeste, c'était bien lui... Serre ! Dieu en était témoin.

L'équipée jusqu'à Moulicent... Louis se laissant emmener chez Robert de Longcamp, début septembre. Au bout d'une heure peut-être, durant laquelle Serre avait conduit muet en jetant parfois un regard en coin vers la silhouette voutée enfoncée dans la partie de fauteuil à sa droite, Le Patron était sorti de son retrait.

D'abord des grognements...

Puis des propos désabusés et décousus sur le monde, la vie, la vanité du pouvoir.

Il n'y avait pas trop prêté attention.

-Serre ! ... vous avez de la chance.

Il n'avait pas répondu, attendant les mains sur le volant, et le regardant du coin de l'œil.

... Une famille unie, de grandes responsabilités, l'argent ! Serre vous ne savez pas ce que c'est de n'avoir personne au-dessus qui vous guide et vous protège.

Edmond fixait la route devant lui en relevant les sourcils. Quelques minutes passèrent.

...Christiane... avec ce Pierre... un artiste !

Edmond avait aperçu la moue de dégoût qui avait plissé ses lèvres.

...Comment me battre ? Elle me trouvait trop rustre, pas cultivé, je le sais ! Qu'est-ce qu'il aurait fallu ? Que je sache parader en public ?

Il s'était écoulé un long silence.

...Et pourtant on s'est aimés ! Je n'ai jamais retrouvé cela avec les autres. Et elle non plus. Serre, pourquoi l'ai-je autant trompée ? Pourquoi cède-t-on à toutes ces avances ? Pourquoi on a eu besoin de toutes ces conquêtes ?

Edmond avait senti le regard de Louis. Il n'avait pu s'empêcher de quitter un instant la chaussée des yeux. Une tristesse qui lui avait fait mal. Il aurait juré que quelques larmes...

... Je l'ai toujours aimée. Je ne me suis pas assez occupé d'elle. Je donnerai tout. Tout ! Mes usines, le pouvoir qu'il me reste, pour elle... et Jean-Louis...

Il y avait eu un nouveau long silence.

...Pour qu'elle me revienne... Pour une vie normale et avec elle !

...Comme la vôtre Serre ! Ah si je pouvais échanger !

Charles Edmond se souvenait avoir ravalé sa salive, en silence.

Louis était reparti dans ses cogitations. Comme s'il était seul.

Serre avait eu envie brusquement de lui dire ce qu'il avait sur le cœur : sa froideur, sa dureté, son manque de reconnaissance...

Puis comme s'il lisait dans ses pensées, Le Patron était sorti de son mutisme tout en cherchant son regard :

-Edmond... vous ne savez pas ce que j'ai souffert de toutes ces trahisons : les ouvriers en grèves régulières depuis 1936, Lehideux qui voulait prendre ma place, toute mon Entreprise de plus en plus difficile à mener, mon affection rénale, Christiane...

Il y avait eu encore une pause durant laquelle les yeux de Louis avaient croisé les siens. Il n'y avait jamais vu une telle humanité. Comme un appel. Mais il avait détourné le regard.

Maintenant là au volant, il s'en voulait encore de ne pas avoir répondu. Mais ça lui avait été impossible ! Comme toujours !

Il croisa une voiture mal éclairée et passa de phares en codes en appuyant machinalement de son pied gauche, sur le bouton au dessus de la pédale d'embrayage.

Il jeta un œil sur l'ampèremètre. En légère décharge.

Espérons que la batterie tienne...

-J'ai souvent regretté mon atelier, de créer, de n'avoir autour de moi qu'enthousiasme et avenir, comme quand on était jeunes ! Edmond, ça fait combien d'années que je suis isolé dans mon bureau ? Que tout le monde tremble lorsque j'en sors ? Que je suis obligé d'hurler pour que l'Usine tourne ? Que tout ce panier de crabes s'agite pour se faire bien voir, pour gagner mes faveurs, pour écraser les autres, au lieu de faire progresser mes voitures ? Je sais bien ce qu'ils pensent de moi !

Edmond n'avait plus osé tourner la tête, pour ne pas affronter le regard qui devait le chercher. Il sentait aussi dans les intonations et le timbre de sa voix, tout ce qui l'aurait mis mal à l'aise.

Il avait eu envie de se boucher les oreilles.

-Pas vous Edmond, je le sais ! Vous m'avez toujours été fidèle...
Il s'était arrêté un temps trop long, comme s'il cherchait les mots justes. Pour une fois.
Charles Edmond aurait voulu être bien loin.
... trop fidèle... Vous auriez pu faire de grandes choses mon vieil ami si... Mais sans moi, que seriez-vous devenu ?
Il s'était retourné vers sa vitre et avait grommelé des paroles incompréhensibles, avant de revenir vers Serre :
-C'est sur vous que j'aurais dû me reposer. Vous faire plus confiance, vous écouter... Sur Pierre Rochefort aussi... J'aurais dû...
A ce moment une voiture qui doublait imprudemment était arrivée en face, les obligeant à une légère embardée et un violent coup de freins.
Le Patron avait crié.
Puis pendant quelques minutes, Serre s'était fait copieusement critiquer sur sa façon de conduire...
Le silence s'était réinstallé jusqu'au château du baron de Longcamp.

Edmond venait de jeter des regards dans le rétroviseur. Pas de phares ! Il se sentait décompresser lentement. Le plus dur était fait. Il faudrait être prudent en approchant Porte-joie tout de même !

Finalement cette Celta était vraiment une bonne petite voiture !

Directeur Général des Usines Renault ! Il en était capable avec l'aide de Dieu !

Ce que Louis n'aurait jamais reconnu... évidemment !

Il prolongea son rêve sur les longues lignes droites qui lui permettaient de ne plus penser à sa conduite.

Il en sortit en arrivant à Sées.

...lui Serre, même nommé *ami de la première heure*, n'était qu'un employé. Les *vrais* amis étaient reçus en grande pompe à Herqueville comme à Chausey.

C'étaient aussi -surtout- les amis de Christiane !

Comment se comparer à tous les hommes d'affaires, les personnalités politiques qui régulièrement venaient aux week-ends de chasse ou aux réceptions de l'Avenue Foch ? Comment rivaliser avec Alphonse XIII le roi d'Espagne, intime d'Herqueville ?

Comment ?

Un ombre de tristesse passa sur son visage.

On ne peut pas devenir intime avec les gens qu'on a sous ses ordres...

Lui Serre n'avait pas les titres ronflants de tous ces Directeurs et Administrateurs successifs. Bien sûr Louis s'en moquait. Il traînait assez de légendes sur l'accueil de ces diplômés par le Patron... N'empêche... ils avaient occupé de plus en plus de postes clefs au fil du temps.

Edmond devait bien reconnaître que l'ère des ingénieurs créateurs comme Louis et... lui aussi, avait passé. Il fallait de solides connaissances théoriques maintenant !

Direction L'Aigle. A ce rythme il pouvait être chez lui en fin de soirée. Pas de circulation. Il avait juste fallu éviter deux ou trois charrettes pas du tout éclairées. Il les avait aperçus au dernier moment dans l'éclairage jaune. La batterie tenait toujours.

Il en avait réduit sa vitesse de pointe ; aussi à cause des trous de la chaussée. Pas question de crever ni de plier une jante !

Un petit coup d'œil dans le rétroviseur.

Rien... Il soupira, rasséréné.

Mais un pli amer reprit sa bouche rapidement :

Il n'était pas de la famille non plus. Même par alliance comme les neveux Lehideux ou Henri Lefèvre-Pontalis qui n'avaient cherché qu'à profiter....

Il n'était pas un intime, même s'il avait passé plus de temps en tête à tête avec Louis Renault que la plupart de tous ces gens !

Il n'était que le petit employé sans envergure, timide. Il ne devait pas oublier d'où il venait !

Des images encore si précises remontèrent dans le noir de l'habitable :

...Penché sur sa planche, concentré, tirant la langue, traçant avec assiduité les lignes de son dessin. Il travaillait pour monsieur Durand qui tenait une fabrique d'engrenages. Un regard en coin pour observer ce jeune homme sûr de lui qui parle avec son patron et maintenant se dirige vers lui.

-J'ai regardé quelques uns de vos dessins. Il faut que vous veniez travailler pour moi.

Pas de bonjour pas de préliminaires, juste une affirmation qui aurait dû être une question.

... Alors, demain, à Boulogne Billancourt, au Point du Jour... Au 139.

Après une nuit difficile, il arrive sur place ; le chemin depuis Vincennes a été interminable. Il cherche l'entreprise. Il n'y a qu'un pavillon de banlieue à l'adresse indiquée. Il sonne. Une dame lui ouvre et lui demande aimablement le but de sa visite.

Il balbutie de sa voix d'enfant ;

-Je cherche Monsieur Louis Renault, il m'a proposé un emploi dans sa société de Construction Automobile.

La Dame sourit en levant les yeux au ciel. Pour un peu elle se serait signée :

-Sa société de Construction Automobile, mon Dieu..., entrez jeune homme, il doit être dans l'atelier.

Elle l'a attablé devant un chocolat chaud. Il n'a pas su quoi dire. Il n'a qu'une envie : fuir. Retourner à son travail habituel.

-Vous voilà enfin monsieur Serre !

Il se sent pris en faute. Le jeune homme d'hier est entré avec fracas et l'admoneste :

-Bon, vous avez ce que je vous ai demandé d'amener ?

-Oui Monsieur, dans ma sacoche j'ai tout mon matériel de dessin...

-Alors suivez-moi.

Il n'ose pas regarder la Dame qui s'apprêtait à le resservir. Il suit son nouveau patron dans la salle à manger.

- Voilà votre table, vous allez me mettre au propre ces croquis que j'ai dessinés.

Il reste debout complètement idiot. Le jeune homme lui intime de s'asseoir à la table noire et lui lance alors une liasse de dessins sur des supports tous plus inattendus les uns que les autres. Il s'est assis en hésitant. Il finit par bredouiller :

-... Monsieur, sur quoi dois-je travailler ?

Il le voit exaspéré, attraper un paquet de papiers et le poser sur la table.

- Voilà ! J'ai élaboré ce concept de boîte de vitesse que je veux voir mis au propre. Pour un dépôt de Brevet. Je compte donc sur vous !

-Je vais faire au mieux...

-Comment de votre mieux ? C'est votre maximum qu'il me faut !

Il aurait encore pu fuir à ce moment. Mais seul Louis tourne les talons en grommelant et retourne dans son atelier au fond du jardin.

Le lendemain, le trajet paraît déjà moins long, malgré l'accueil tout aussi distant de son Patron.

- Serre !

La réponse dans l'ordre des choses qui ne variera guère :

- Oui Monsieur.

-Allez-vous finir mes plans dans les délais les plus courts ?

- Oui Monsieur.

Monsieur a... quoi ? Cinq ans de plus que lui ?

-Serre ! Appelez-moi Monsieur Louis.

Même pas un pli des lèvres, une esquisse de sourire. Juste un revers de main qui balaie le temps et l'espace pour accélérer.

-Oui Monsieur...

- Appelez-moi Louis, ce sera plus simple.

-Oui... Monsieur...

-Appelez-moi Louis, vous êtes sourd ?

Agacé il regarde Charles Edmond rejoindre la table noire et les plans qu'il y avait laissé la veille.

Il l'abandonne avec les croquis esquissés, ou emplis de notes diverses pour retourner auprès de ses machines-outils.

Edmond revit comme s'il y était, les tracés parfois incompréhensibles. Pourtant il fallait faire face et ne pas, surtout pas demander d'explications, il l'avait bien compris.

Alors il se torture l'esprit pour comprendre les raisonnements, qui ont conduit à ces dessins.

Il en a envie mais il n'oserait jamais partir !

Au fur et à mesure qu'il recopie, reprend les plans et les esquisses, il commence à entrevoir ce qu'ils représentent.

18 heures venaient de sonner au clocher de Pré en Pail. Robert démarra sa voiture, alluma les lanternes et s'engagea sur la route. En quelques dizaines de secondes il s'était rangé devant le Garage Renault. Georges avait un grand sourire. Robert se tourna vers lui :

-Tu laisses ton Luger ici !

L'autre marmonna quelques paroles inaudibles sur les petits chefs, et la dictature du prolétariat...

Le petit chef en question avait déjà franchi le porche et s'était arrêté un bref instant pour caresser de la main le long capot de la grosse berline noire.

Georges observa la ligne imposante de cette voiture, pas étonné qu'elle lui plaise, puis s'attarda pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

-Tu viens oui ?

Il n'arrivait même pas à lui en vouloir et il le suivit docilement.

Ils pénétrèrent dans l'atelier proprement dit. Monsieur Collin vint vers eux :

-Qu'est-ce que je peux faire pour vous messieurs ?

Georges fit exprès de regarder ailleurs.

-On aimerait voir le propriétaire de cette belle voiture.

-Elle n'est pas à vendre si c'est ce qui vous intéresse.

-On veut juste voir celui qui la conduisait tout à l'heure, répondit calmement Robert en sortant de sa poche un brassard tricolore.

Collin eut un moment de flottement.

-... mais c'est un directeur de chez Renault !

Georges s'était imperceptiblement avancé :

-Ne prenez pas de grands airs ! Des collabos il y en a eu partout. Robert le retint par le bras en le fusillant du regard.

Le garagiste ouvrit plusieurs fois la bouche, la refermant rapidement, tout en blanchissant de plus en plus...

-Monsieur Collin... Mon camarade est un peu à cran, excusez-le. Nous ne voulons aucun mal à votre... Directeur. Nous voulons juste lui parler.

Son interlocuteur était en train de reprendre des couleurs avec un peu de difficulté :

-Mais... il est pârti... il y a déjà une petite heure...

Il eut un mouvement réflexe de recul devant l'expression de visage des deux hommes face à lui.

-Et où ? dirent-ils dans un duo parfait.

-Je ne sais pas moi...

-Essayez de vous souvenir c'est mieux pour tout le monde !

-Je ne lui ai pas demandé, vous pensez bien !

Il marqua une seconde d'hésitation vite balayée par le léger mouvement vers lui que les deux résistants avaient entamé.

-Il rentrait sur Pârris...

-Viens !

Monsieur Collin regarda sans bouger, les deux hommes filer vers la place.

...Des engrenages dont il avait l'habitude chez M. Durand. Mais là les plans qu'il recopie ressemblent effectivement à une boîte à vitesses mais d'une configuration inconnue. Plongé dans son observation, Charles Edmond entend un appel.

-Charles, mon petit.

-Oui Madame.

-Avez-vous prévu votre repas pour ce midi ?

Il a un temps d'hésitation.

-Oui Madame.

-Quoi... oui Madame, l'avez-vous ou pas ?

-J'ai un peu de viande de porc, Madame. Deux tranches de pain et une pomme.

-C'est tout ? Vous allez vous joindre à nous, j'ai fait un bœuf bourguignon. Louis ne sera peut être pas là mais vous ne devez pas mourir de faim pour autant.

Qu'est-ce qu'on peut faire quand on a commencé comme cela ?

-Bien Madame, mais...

-Cessez de m'appeler Madame, appelez-moi Louise...!

Décontenancé il se replonge dans l'interprétation et la traduction des plans. L'étage primaire, secondaire, puis les trains de pignons qui donnent la réduction...

-Serre ! Avez-vous enfin terminé ?

Il a sursauté !

-Oui Monsieur, l'ensemble de vos dessins est au propre.

Il s'est assis à côté de lui. Il a regardé longuement le travail effectué. Tout est net et maintenant clair !

Il lui expose le principe de la prise directe. Charles Edmond comprend, pose des questions. Louis devient intarissable : le dépôt du brevet qui le mettra à l'abri de la concurrence, la construction de la voiturette, la future usine...

Ah ! Comme il l'avait écouté avec enthousiasme et admiration !

- Serre, restez-vous avec moi ?

- Oui... Louis.

-Bien ! Je vois que le pli est pris, cependant n'en abusez pas.

-Non Monsieur.

-Serre, il va falloir que nous apprenions à nous connaître. Louis se met à rire.

Le bœuf bourguignon est annoncé. Le repas s'écoule dans le flot de paroles de Madame Renault mère.

La dernière bouchée avalée, Louis se lève déjà.

- Serre as-tu vue celle que tu dessines ?

-Non Monsi... Louis, où est-elle?

Il lui indique de le suivre.

L'adolescent lâche sa fourchette et engloutit la dernière bouchée sous l'œil désolé de Louise.

Charles Edmond regarda l'heure sur le cadran du tableau de bord. *Comment regretter d'avoir vécu cela ?*

Louis Renault l'entraîne dans un coin de l'immense parc. Au milieu de grands arbres nus qui semblent la coincer, surgit une petite cabane. Il a ralenti le pas, un grand sourire sur les lèvres et lui montre sans un mot une porte centrale perchée au dessus de quelques marches de pierre. De chaque côté une haute fenêtre à grands carreaux. Edmond remarque des plantes grimpantes le long des murs. Un toit de tuiles grossières. Sur le côté un apprentis de

construction encore plus rustique. Le jeune garçon naïf qu'il était, a un regard interrogatif.

Monsieur Louis, toujours sans un mot, lui désigne la cheminée métallique et sa hotte posées devant. Une forge ! Alors ils entrent dans l'atelier : des machines outils qu'il regarde à peine car il découvre en suivant le regard de son Patron, un engin à 4 roues.

Le prototype pour lequel il dessine depuis deux jours est là !

Louis s'en est approché et a démarré le moteur après toute une série de manipulations complexes. Charles Edmond l'écoute hésiter sur son seul cylindre.

Louis est monté dans la voiturette et maintient le régime moteur. Il a empoigné le volant plat.

Il essaie de se souvenir si c'est ce jour-là qu'il est monté dessus, qu'il a fait un tour du quartier ?

Qu'il a été conquis sans retour...

Edmond sortit de ses pensées en arrivant à Evreux vers 20 heures trente. Il traversa rapidement la ville qui se remettait elle aussi de ses blessures bien marquées dans les pierres.

Toujours pas suivi. Il sentait tout son être se détendre lentement. La fatigue le pénétrait et il décida de s'arrêter pour respirer de l'air frais.

Faisant quelques pas autour de la voiture, il resta longtemps indécis avec l'envie de ne pas repartir, de se laisser aller, de tout retarder.

L'enveloppe était dans le vide-poche passager. N'osant plus l'ouvrir, il décida qu'elle y resterait jusqu'à l'arrivée.

Pensif, il finit par reprendre le volant, ne pouvant s'empêcher par moments de tirer sur le petit bouton à sa droite et de le refermer aussitôt. Un petit clic rassurant d'avoir permis d'apercevoir un coin clair.

Alors qu'arrivé aux abords de Louviers, il lisait 21 heures 30 à la montre du tableau de bord, un cycliste sans éclairage surgit sur sa droite. Le freinage brusque fit déraper légèrement la Celta. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, elle s'immobilisa pas très loin du trottoir en pierre. L'ombre avait disparu et Charles Edmond sentit des frissons le parcourir.

A quelques dixièmes de secondes près... Dieu merci !

A quoi tient la poursuite d'une vie...

Il avait remis la voiture dans le bon sens et repartait en redoublant de vigilance, lorsque la décision s'imposa : il laisserait le hasard déterminer s'il devait prendre connaissance ou non des volontés de Louis !

Ce serait oui, s'il croisait une Renault sur la portion de route qu'il lui restait à faire jusqu'à Herqueville !

24

Il passa une nuit très courte et agitée, en partie occupée à guetter les bruits extérieurs. Le temps que ses poursuivants alertent leurs supérieurs à Paris et le cherchent, il devrait pouvoir dormir tranquille pourtant ! Ils devaient être en train de faire le tour de tous les hôtels de la route jusqu'à Paris. Certainement aussi planquer devant son appartement Boulevard Murat. Ça les occuperait un moment !

Le noir complet, le calme de ce coin de campagne après toute cette agitation, l'excitation, le sommeil ne venait pas !

C'est demain matin qu'il faudrait jouer serré ! Il échafaudait plan sur plan, se retournant en tous sens dans le lit.

Au réveil... c'est donc qu'il avait dû somnoler, il rassura comme il le put Germaine qui se leva très tôt, tout comme lui et le questionna sur son absence. Il n'eut pas le courage de la rembarrer gentiment comme il le faisait d'ordinaire. Mais elle avait l'habitude de ne pas savoir, et malgré l'inquiétude qu'elle sentait chez son Edmond, elle

finit par abandonner, les yeux un peu plus brillants. Détournant la tête elle le laissa seul.

Il faisait encore nuit lorsqu'il sortit pour faire un tour dans Porte-joie endormi. Pas de voiture embusquée. Tout était calme dans le petit village. Il rentra soulagé et se prépara rapidement. Une fois dans le garage, il passa le long de la Celtaquatre, donnant une tape affectueuse sur son toit arrondi puis se dirigea vers un prototype de la 11cv qu'ils avaient étudiés il y avait maintenant plus de deux ans. Dans la pénombre il contempla un moment les formes toutes en rondeurs. Louis l'avait préféré à la petite 4CV, après l'avoir essayé à Herqueville. Il ouvrit la porte conducteur et installé au volant, jeta un œil au long capot en forme de couvercle à la mode américaine. Elle avait vraiment une silhouette qui rompait avec le style d'avant la guerre !

Il hésitait à se rendre au Château d'Herqueville même par une route détournée, pour remettre le précieux document à Christiane Renault.

Une fois passée la Seine il décida finalement de bifurquer vers Les Andelys, un peu angoissé tout de même en se dirigeant vers Billancourt avec son précieux document et sa voiture à l'allure inconnue.

Arrivé à Paris, il appela Pierre Rochefort pour qu'ils se retrouvent dans un café près du Luxembourg. Rochefort ne posa pas de questions et assura qu'il viendrait en Métro pour semer toute tentative.

Une fois attablé dans le fond de la salle, Charles Edmond sortit discrètement l'enveloppe qu'il posa sur la petite table.

Pierre Rochefort la contemplait sans rien dire.

Edmond lui en raconta la découverte en quelques mots. Le secrétaire de Louis fut très étonné et l'interrogea sur les détails de son séjour. Il resta assez évasif, pour rapidement conclure :

-Je n'en sais pas plus Pierre, car il n'est pas question pour moi de l'ouvrir !

-Je comprends... J'aurais fait pareil !

Après un long silence, durant lequel il ne pût s'empêcher de regarder tout autour de lui, Serre lui demanda s'il pouvait la mettre à l'abri sans risque et avertir Christiane Renault ou ses avocats :

-Les communistes sont-ils encore revenus ? Fouillent-ils toujours Avenue Foch ?

Rocheffort fit disparaître le précieux testament dans son pardessus, en le rassurant :

-Je passe voir Madame Renault ce soir. Ils ne reviendront pas d'ici là ! Je ne les vois plus.

-Sauf qu'ils doivent me chercher !

-Personne ne m'a suivi et s'ils planquent au 90, ils attendront longtemps, je vais laisser le testament dans une consigne gare St Lazare en passant.

Ils portèrent chacun leur tasse à la bouche, puis Rocheffort entreprit de lui raconter la visite et la fouille des locaux, qui avait entraîné ses ennuis à Chausey.

Serre le coupa assez rapidement pour essayer d'envisager l'avenir.

-J'ai bien réfléchi. Si les dispositions du Patron sont celles qu'il a relatées à Fresnes, nous allons pouvoir enfin sortir de ces années noires ! Vous me suivrez Pierre ?

L'expression de son interlocuteur fit retomber un peu son enthousiasme :

-Le nouvel Administrateur Pierre Lefauchaux, tout en n'y connaissant pas grand-chose au départ, commence à bien relancer la machine. Votre adjoint Picard prend toutes ses fonctions...

-Et même plus ! Je sais !

-Pas sûr que l'Entreprise soit en de si mauvaises mains, après tout, non ?

Devant la mine de son compagnon, il s'empessa d'ajouter :

...Mais si on craint la main mise du Parti Communiste, il faut vraiment vous dépêcher Edmond !

Celui-ci balaya la table d'un revers de main, évitant de peu les tasses vides, et posa ses poings fermés juste devant :

-Pierre ! J'ai besoin de vous ! Il faut y croire ! Lorsque Mme Renault et ses avocats auront ce testament, ça ira vite !

Serre s'arrêta. Il crut percevoir dans l'expression de son vis-à-vis comme une lassitude. Alors il se leva, le salua et partit reprendre sa voiture.

Picard l'accueillit un peu fraîchement. Quelques allusions trop prononcées au cours de la matinée, auxquelles il mit fin avec sècheresse.

Cet homme n'allait pas tarder à vouloir prendre sa place s'il n'y faisait pas attention ! Il n'avait pas encore osé lui demander ce qu'il avait fait pendant ces quelques jours d'absence, mais ça viendrait, s'il n'y mettait pas un terme rapidement !

-Pierre Lefauchaux est encore venu se renseigner sur nos travaux. Je lui ai remontré les plans et je lui ai exposé nos idées sur la voiture d'après-guerre.

-Bien...

-La construction de nos deux prototypes, nos essais et la décision d'abandonner.

Picard guettait une approbation qui ne vint pas.

...Alors on a discuté de la Juva, de la 11cv et des véhicules lourds. Il a posé beaucoup de questions sur nos méthodes de travail, bien différentes de ce qu'il connaît ! Il semble finalement décidé à poursuivre l'étude de la 4CV.

Serre avait quitté Picard et était retourné dans son bureau après avoir fait un tour de ses Services.

Finalement même s'il ne l'aimait pas trop, il devait avouer que ce Picard devait être un bon élément. Mais ajouté à la prise de fonction apparemment réussie de Lefauchaux, et l'air pas assez convaincu qu'avait eu Rochefort... ses nouveaux espoirs, là, seul devant sa table de travail, en prenaient un coup.

Novembre s'était écoulé rapidement. Charles Edmond Serre voyait l'installation de la nouvelle organisation se poursuivre dans son usine. Inexorablement.

Le 15 le Conseil des Ministres avait décidé la confiscation des biens de la Société Anonyme des Usines Renault.

Et pas de nouvelle de Madame Renault ni de ses avocats !

Il ne comprenait pas, essayant vainement de les joindre.

Les rumeurs qu'il avait recueillies allaient toutes dans le même sens : le PCF se réorganisait dans un contexte d'affrontement avec le Général de Gaulle. Il réinstallait ses sections et cellules de la région parisienne. Il lançait une grande campagne pour la mise au travail de tous les ouvriers.

De nombreux cadres autour de lui doutaient que le Général puisse tenir partout devant le rapport de force que le Parti entretenait avec les nouvelles autorités de l'Etat.

L'usine Renault était noyautée par les troskistes et les communistes dans des réunions politiques trop nombreuses, et qui se terminaient en affrontements violents !

Pendant ce temps, Picard se rendait indispensable auprès de Pierre Lefauchaux. Il savait mettre en avant son appartenance à l'O.C.M. Les organisations de résistance devenaient des références inévitables.

Il s'était mis en place dans l'usine, un Comité d'épuration qui instruisait les dossiers de ceux accusés d'avoir fait du zèle. Ils étaient treize à siéger. Tout le monde pouvait porter accusation d'avoir collaboré !

Beaucoup qui ne s'en privaient pas ! Une simple lettre suffisait.

L'ambiance était détestable. L'agitation politique avait repris de plus belle. Comment fédérer de nouveau toutes les énergies avec tous ces comités qui devenaient incontournables ?

Edmond avait eu quelques échos d'accusés par erreur qui s'en étaient sortis de justesse et de chefs de service condamnés par la vindicte revancharde de syndicalistes. La CGT donnait des leçons de Patriotisme et distribuait par ce Comité interposé les brevets de bons Français.

Bien sûr il y avait eu de vrais vendus et il en avait connu ! Mais il y avait aussi de pauvres bougres qui pour leur malheur avaient refusé de se plier à la Ligne dictée par le Parti.

Ligne qui pourtant avait pas mal zigzagué au tout début de la guerre ! Serre se souvenait encore de leurs petits tracts de 1940 demandant aux soldats français de fraterniser avec les ouvriers allemands !

Et ça accusait Louis de trahison !

Il en avait discuté un jour d'énervement avec Picard :

-...Et je ne comprends pas qu'un homme intelligent comme Lefauchaux considère Louis Renault comme coupable !

-Monsieur Serre, je dois avouer que j'en ai parfois honte pour la France...

Edmond resta de marbre. Le temps de revenir de sa surprise et se demander quelle ruse...

... je vais peut-être vous surprendre en temps que membre de l'OCM, mais depuis que je travaille avec vous, je n'ai pas vu autre chose que le souci de Louis Renault de sauver son usine, et d'éviter la confiscation des machines et la déportation de son personnel.

Edmond Serre le regardait avec des yeux ébahis.

... J'ai tout comme vous, remarqué que la présence des Allemands était pour lui une souffrance permanente. Je l'ai vu au moins deux fois prendre parti contre l'occupant.

-Contre Von Urach au sujet de la 4CV ?

-Oui et aussi quand le GBK a passé des consignes draconiennes pour économiser les métaux non ferreux. Il m'avait dit : « Faites leurs camions avec de la ferraille et de l'acier à ferrer les ânes ! Et cachez le cuivre, l'étain, le plomb dans les carrières de Meudon. On en aura besoin quand ils ne seront plus là » ...

-Picard...

-A mon avis, il a servi de victime expiatoire, de gage d'anticapitalisme pour De Gaulle.

Serre n'était pas revenu de sa surprise, penchant pour une vraie sincérité de son adjoint. Peut-être simplement le jugement d'un homme qui comme lui avait vu Louis Renault à l'œuvre de près, pendant toutes ces années d'Occupation. Pas un de ces revanchards dont on ne savait pas toujours bien ce qu'ils avaient fait durant quatre ans !

-Faire cela, Picard, à un homme au bout du rouleau, malade. Mais conscient !

-Il avait encore toute sa tête, ça je peux le dire... au moins par périodes. Lors de son anniversaire au début de l'année, j'étais avec Pierre Debos dans son bureau. Il n'y avait que sa secrétaire qui

arrivait à interpréter ses propos. Il nous avait expliqué qu'il se sentait comme enfermé, mais lucide !

-Je sais ! Il y a encore quelques mois il venait à Billancourt chaque matin à 8h30 ! Le soir souvent il passait d'un pas traînant au Bureau d'Etude, s'asseyait sur mon siège et me demandait de lui expliquer les travaux en cours. Je le prenais par le bras pour redescendre du bureau pour ne pas qu'il chute dans l'escalier. Je l'ai aussi accompagné chez le Baron Robert de Longcamp, et il était capable de discuter avec lucidité...

Serre se reprit rapidement pour ne pas tomber dans le piège des confidences. Avec une voix plus grave, plus basse :

-Picard, je prépare un dossier pour innocenter le Patron, j'aurai besoin de votre témoignage.

-Oui... Mais faut-il remuer tout cela maintenant ? C'était peut-être le prix à payer pour remobiliser et pacifier la Nation ?

Il regarda sa montre et tourna les talons sous le prétexte d'une vérification urgente, laissant Edmond en colère.

Pierre... Picard... Ribet... Charpentier... Christiane...

Découragé ! Même Porte-joie n'était plus un havre de paix. Porte-joie sans Louis c'était quoi ?

Germaine l'énervait par sa sollicitude, sa gentillesse. Il s'en voulait de déverser sa colère sur elle. Elle restait stoïque essayant de s'adapter, de le soulager, d'éloigner les filles pour ne pas le déranger. Il se culpabilisait de ne pas les câliner. Mais comment se reposer, donner du temps, de la douceur alors que tout, autour de lui s'écroulait, fuyait, l'agressait ? Il ne tenait plus en place, ne dormait pas.

La situation lui échappait progressivement et le chaos s'installait. Lefauchaux se révélait progressivement un partisan de la planification et du dirigisme, ce qui n'avait rien de rassurant.

Charles Edmond regrettait aujourd'hui de ne pas avoir eu le courage d'ouvrir la précieuse enveloppe. Il aurait été fixé !

Le 27 novembre Maurice Thorez était rentré en France ! Il avait bénéficié d'une grâce individuelle ! Alors que de Gaulle l'avait condamné pour désertion dès le début de la guerre !

En quelques jours il avait retrouvé sa popularité et la direction de son Parti. Edmond avait senti un redoublement d'activité des délégués.

Si tout espoir était abandonné autant le savoir et laisser cette chienlit détruire l'entreprise. Lui, Serre, trouverait bien à s'employer ailleurs !

-Mon Dieu délivre-nous du Bolchevisme !

Et toujours aucune nouvelle ! Ni officielle, ni même personnelle !

L'amertume et le découragement le plongeait dans une apathie grandissante. Il regardait Picard prendre sa place avec résignation.

Après tout, sans Le Patron plus rien n'aurait jamais d'intérêt, il ne fallait pas rêver...

Le 6 décembre, alors que Charles Edmond Serre, se préparait à une journée sombre, assis dans son bureau les yeux dans le vague, le téléphone sonna.

Après qu'il eut raccroché, il sortit précipitamment de son bureau. Il n'en croyait pas ce que lui avait annoncé Pierre Rochefort !

Il sortit acheter lui-même le Figaro au kiosque de la place devant l'entrée principale de l'usine !

Un peu plus de 2 semaines auparavant,

Louis Saillant était venu rue Lafayette à la demande expresse de Benoît, l'autre Secrétaire Général, son alter ego. Son éternelle pipe à la bouche, celui-ci le regardait derrière ses lunettes rondes à fine monture avec des yeux pétillants.

- Ouvre-la...

Louis scrutait l'enveloppe que Benoît Frachon avait posée devant lui. Des pensées confuses agitaient son cerveau.

Il tendit ses mains, et sortit une feuille manuscrite recto-verso.

Avant de la lire il resta en arrêt, jetant de nouveau un regard sur le visage de Benoît éclairé d'un sourire. Celui-ci sortit sa pipe de sa bouche :

-Alors tu la lis ou pas ?

Souriant comme d'une bonne farce !

Louis n'avait jamais remarqué que la fossette de son menton pouvait se creuser à ce point. Mais le camarade Frachon ne riait pas toujours !

Il entreprit la lecture du fameux document, jetant de temps en temps un œil vers Benoît.

Ce qu'il lisait était assez incroyable !

Le secrétaire général de la CGT gardait son sourire et d'un geste du fameux menton semblait lui ordonner de poursuivre. La pipe avait retrouvé le chemin de la bouche fine et large, coincée sous la moustache noire.

Il continuait d'observer le visage attentif de Louis. Il aimait bien travailler avec ce jeune syndicaliste que le Bureau Confédéral avait placé à ses côtés pour remplir à deux la fonction de secrétaire général laissée vacante par Jouhaux, encore en captivité.

Son visage tout en longueur avec une bouche minuscule était franc.

Bien sûr ils n'étaient pas toujours en plein accord. Alors que lui Benoît se considérait un communiste passionné, Louis était plus centriste. Il avait adhéré à la SFIO. Un vrai militant syndicaliste ; sans attache politique réelle. Un défenseur du syndicalisme indépendant !

Mais il n'y avait rien à redire sur son engagement pendant l'Occupation ! Il avait œuvré pour une CGT rassemblée qu'il représentait à la réunion du Conseil National de la Résistance de 43 !

-Tu as eu ça où ?

Frachon observait avec un certain contentement les yeux ronds de son interlocuteur.

-Qu'est-ce que tu en penses ?

-Ne joue pas à ça avec moi, répondit-il en riant, réponds d'abord à ma question !

Benoît tira une longue bouffée de sa pipe, passa une main dans ses cheveux drus et frisés, cherchant ses mots :

-Pendant que votre journal, Le Populaire, lorsqu'ils ont arrêté Louis Renault, s'écriait que ses dossiers avaient disparu de sa somptueuse demeure de l'avenue Foch, moi j'y ai envoyé des camarades fouiller un peu !

Louis avait un peu tiqué.

...Sans grand succès immédiat, sauf que... Enfin pour résumer, je n'ai pas lâché depuis et un camarade très impliqué et très bien placé a pu le subtiliser chez les Renault...

-C'est inespéré Benoît !

-Oui car je pense qu'il serait vite passé à la trappe ! C'est pour cela que je voulais t'en parler. Il faut que nous arrêtions la marche à suivre. Toi tu en penses quoi ?

-Comme ça, sans y avoir vraiment réfléchi, nous avons ici le moyen de réaliser enfin la démonstration que le Capitalisme peut être remplacé.

Frachon lui coupa la parole :

-Et oui mon vieux. Quel outil bien dans la ligne des réformes du Conseil National de la Résistance. Nous allons montrer que les ouvriers et employés peuvent faire fonctionner une entreprise. Et quelle entreprise ! Sa dimension permettra une formidable démonstration qui fera tache d'huile !

-Tu t'emportes, le coupa Louis Saillant en riant, mais c'est vrai qu'on aura tout pour montrer que le travail peut rendre les gens heureux sans cette notion de Profit qui a pourri notre société et mené à cette fichue guerre.

Ils étaient tous les deux dans leurs pensées. Un silence de quelques longues secondes pendant lequel Saillant prit sa pipe à son tour.

-Mais concrètement ? reprit-il.

-Il me semble qu'on doit placer ce testament dans des mains capables de le faire reconnaître officiellement. Notre Gouvernement a besoin de l'Entreprise Renault pour asseoir sa politique. Après la réquisition d'octobre et la confiscation des biens de novembre, il n'y a plus que la touche finale... et là sans contestation sur la légalité !

-La répartition des actions aux travailleurs. Quelle perspective enthousiasmante pour un syndicat. Plus besoin de revendications ! Plus de patron !

-On fera tout par vote démocratique Louis ! On aura la confiance des ouvriers qu'on accompagnera ! On les mettra à la direction par des élections. Les techniciens sortent des formules mais n'ont pas autant qu'eux le sens des réalités immédiates.

-Ça va effectivement remettre en cause quelques situations acquises. Tu as remarqué la suffisance des chefs anciens ouvriers professionnels ?

-On va revenir aux fondements du syndicalisme ! A notre indépendance vis-à-vis des partis !

-C'est toi qui dit ça Benoît ?

Frachon le regarda avec de gros yeux :

-Tu sais très bien que j'ai critiqué les pratiques communistes dans les entreprises quand il le fallait ! J'ai toujours tenu à l'autonomie syndicale. J'ai dénoncé en temps utile les entraves à la remise en marche de l'économie, à l'épuration, à l'initiative des travailleurs.

Il s'arrêta brusquement :

...Excuse-moi je m'emporte...

Louis Saillant tirait doucement sur sa pipe et regardait Benoît avec une certaine admiration :

-Tu sais très bien que j'ai combattu les tentatives de mainmise du Parti sur nos syndicats. Mais tu sais aussi que j'ai su reconnaître à diverses reprises tes réserves, fût-ce seulement par ton silence, à l'égard des inflexions de la politique du PCF qui tendent à le couper de la réalité sociale et des couches populaires.

Un pâle soleil entrait dans la pièce à travers les voiles tendus devant les fenêtres. On entendait des bruits de moteur dans la rue.

Saillant avait accepté le partage de la fonction de Secrétaire Général avec lui. Il n'oubliait pas qu'au début de la guerre, à la signature du pacte germano-soviétique, le sacré bonhomme qu'il avait devant lui, s'était courageusement prononcé pour une défense nationale antifasciste, et en avait été déchu de son mandat à la CGT. Jusqu'à la Libération, l'essentiel de l'activité syndicale, les grandes directives d'action, étaient placés sous sa direction.

En un mot : il lui faisait confiance... et celle-ci était réciproque.

Frachon après une dernière bouffée, reprit la parole :

-Je vais porter le document à François Billoux.

-J'aimerais aussi qu'en plus de ton ministre communiste de la Santé Publique, tu en avertisses *mon* ministre de l'intérieur. Je tiens à ce que la SFIO soit dans le coup. Ce sera plus prudent que le PCF ne soit pas seul à décider.

-Je comprends.

Le 7 décembre 1944,

En première page du nouveau quotidien Paris Presse de ce jeudi matin, sous l'article « Le Général de Gaulle va quitter Moscou », Edmond lisait et relisait le cours encart :

Un testament Louis Renault?

L'examen du projet de nationalisation des Usines Renault, qui devait figurer à l'ordre du jour du Conseil des ministres dès le vendredi 2 décembre, paraît être remis à une date ultérieure.

Nous croyons savoir que la découverte d'un testament rédigé par Louis Renault, qui léguerait ses usines au personnel, aurait remis en question la procédure à suivre.

C'était quasiment la même information que celle parue la veille dans le Figaro : « La découverte d'un testament rédigé par Louis Renault aurait remis en question la procédure à suivre pour aboutir à une solution rapide ! »

A une précision près... mais quelle précision dans la fin de la dernière phrase !

D'où tenaient-ils cette information capitale ? Edmond Serre en avait une idée...

Il sentit une douce chaleur monter en lui.

Louis !

Paris Presse en savait un peu plus. Que penser de ce journal qui avait été créé il y avait seulement un bon mois ? Il semblait plutôt sérieux jusque-là... Même si le vendredi était le 1^{er} et non le 2 décembre...

Les rédacteurs étaient on ne peut plus respectables !

Rochefort lui avait dit que Barrès, s'était toujours montré hostile au national-socialisme, et s'était mis dès juin 1940 au service de la France libre, rédigeant en 1941, en exil à New York, la première biographie du général de Gaulle. Il était secondé par la fille de Marie Curie engagée dans le corps des volontaires féminines de la France combattante. Le général de Gaulle lui avait même rendu hommage dans son discours d'octobre 1943 à Alger.

Sa première impression de bonheur passée, venaient de nouvelles questions :

Pas de solution rapide... Remise en question de la procédure... Est-ce que c'était vraiment réconfortant ? Pourrait-on inverser ce que Edmond voyait chaque jour se mettre en place dans l'usine ?

Si ça bloquait l'action du Gouvernement, les avocats y arriveraient certainement ? La victoire pour la Firme, et pour Louis était au bout !
Quand ?

La journée était rapidement passée. Charles Edmond Serre avait repris sa place dans les Services, secouant Picard, relançant de nombreux dossiers en attente.

Le tout interrompu par ses tentatives de joindre Christiane Renault. Elle n'était pas là. Il lui fallu insister pour apprendre qu'elle était partie se reposer sur les bords de la Méditerranée à Escampobar.

Maître Ribet quant à lui, le mettait toujours en attente.

La fin de journée arrivant, seul à son bureau, il prit sa tête entre ses mains.

L'euphorie était retombée. Il ressentait ce qu'on perçoit parfois en arrivant au but tant désiré : comme un dégrisement paradoxal ?

Voilà ! L'Entreprise allait pouvoir repartir comme avant. Louis aurait été satisfait.

Mais Louis n'était plus là.

Et ce soir Edmond se sentait bien loin aussi !

Il décida sur un coup de tête de rentrer à Herqueville et d'y passer tout le week-end.

Il s'était senti triste tout le trajet, alors qu'il aurait dû être si joyeux.

Il avait dîné en silence, écoutant la TSF.

Germaine était partie se coucher avec un air de reproche lorsqu'il avait rejoint son bureau. Pas sommeil ; juste envie de rester là dans le silence sous la lueur de sa lampe, à feuilleter distraitement des dossiers endormis.

La tête sur la paume de sa main gauche, le temps passait et les souvenirs qui assaillaient son cerveau semblaient si loin, si inutiles. Il avait souvent aimé les longues nuits sans repères, où toutes les

heures sont semblables, où rien n'existe plus que la pièce où l'on est. Enfin un monde à échelle humaine, où le temps lui-même aurait appris à attendre. Ici à Herqueville c'était possible.

La vie ne devrait être qu'une longue nuit paisible et sans limite comme celle-ci.

Avec des idées au ralenti, un esprit un peu obscurci. Que le matin n'arrive jamais. Demain, un combat de plus, la recherche de précisions sur les articles de journaux, joindre absolument les avocats, Christiane, ou Jean-Louis peut-être ?

Et la gestion de l'usine, de Picard ?

Ne plus y penser ?

Ne surtout pas chercher à s'opposer à l'insomnie ; la prendre pour la faire durer jusqu'à l'aube. Pour l'impression qu'elle n'arrivera jamais.

Pour chasser toutes ces pensées moroses, il se leva pour se diriger sans bruit vers la chambre et regarder Germaine dormir.

Germaine... L'Amour, la Passion, la Vie qui passe, la Vieillesse... Avoir soixante deux ans, déjà !

Où était le temps où ils allaient se coucher, *ensemble* ?

Pensif, il repartit vers son bureau. Se rassit en se renversant en arrière. Il ferma les yeux, respirant calmement.

Tout pourrait redevenir plus simple ; doux, paisible, sans amertume.

Tout effacer ! Renault, la Direction...

Il n'avait plus rien à prouver dans le nouveau monde qui s'annonçait... et ne serait plus le sien. Quoi qu'il en pense !

Il prit la décision embrumée que la portion d'existence qu'il lui restait devrait être comme cette nuit : sans passé, toute en douceur.

Juste une longue vague déferlant lentement sur une plage interminable à marée basse. Il fallait tout oublier, tout effacer comme les traces dans le sable sur son passage.

C'est Germaine qui serait heureuse. Et il lui devait bien ça ! Il laisserait tout partir avec Louis.

Il se garderait juste comme un cadeau d'adieu, l'espoir devant lui, comme la fine langue d'écume que la vague ne rattrape jamais, que bientôt Louis serait réhabilité.

Le reste ? Quelle importance ?

Lâcher prise, laisser, abandonner, comme le sommeil qu'il sentait venir malgré lui. Se laisser partir. Glisser, descendre la vague, lentement. Pour ne plus penser.

Il s'était laissé engloutir par sa déferlante, dans le néant, assis dans ce fauteuil peu confortable où Germaine l'avait réveillé le lendemain matin.

Au petit déjeuner il avait pris la décision de repartir à Billancourt.

Le 16 janvier 1945,

Le 16 janvier 1945, quatre mois après la mort de Louis Renault, une ordonnance du Gouvernement provisoire de la République française présidé par le Général de Gaulle, prononça la dissolution de la Société Renault et sa Nationalisation sous le nom de « Régie Nationale des Usines Renault ».

Article 3 : Sont confisqués, au profit de la Nation, à compter du 1er janvier 1945, ...:

1° L'intégralité de la part revenant dans la liquidation de la société aux actions dont M. Louis Renault avait l'administration et la jouissance au moment de son décès...

L'attribution à l'Etat des biens compris dans cet inventaire...

Les biens attribués à l'Etat en vertu des articles précédents sont dévolus à la Régie Nationale des Usines Renault instituée à l'article 7 ci-après...

Article 7 : La régie nationale des usines Renault a pour objet de continuer, dans l'intérêt exclusif de la Nation, l'exploitation de la société dissoute, de gérer et d'exploiter les différents biens, droits et participations...

Sources Documentaires :

* SITE de Louis Renault de L. Dingli : <http://louisrenault.com/>

*<http://louisrenault.com/index.php/temoignages/684-entretien-filme-avec-jacqueline-serre-15-mars-2012>

***Louis Renault et Chausey Jean-MichelThévenin**

***50 ans d'Automobile J.A. Grégoire**

*Renault l'Empire de Billancourt J. Borgié & N. Viasnoff

*Forum Renault d'Avant Guerre : <http://www.les-renault-d-avant-guerre.com>

*Wikipedia

* SITE MDM : <http://mes-renault.pagesperso-orange.fr/>

*Renault Histoire http://www.renault1418.com/#3._Louis_Renault

*Daily Telegraph : <http://www.les4verites.com/economie-4v/louis-renault-ou-la-honte-dune-nation>

*Libération : http://www.liberation.fr/cahier-special/2004/06/05/chausey-havre-des-aviateurs_481955:

* Manche Libre :

*Valeurs Actuelles 29-01-2015 :

*Paquebot Ile de France :

<http://chatounotreville.hautetfort.com/archive/2011/08/23/a-bord-de-l-ile-de-france-1927-1958.html>

*Granville :

<https://books.google.fr/books?id=hs6gr3XuohMC&pg=PA18&lpg=PA18&dq=docker+granville+1944&source=bl&ots=drbIdp3yXi&sig=0IKOuBhFrRnRApOe2Jbu2-eph8Y&hl=fr&sa=X&ved=0CFkQ6AEwB2oVChMI85LymryRxgIVC9YUCh3aSwAL#v=onepage&q=docker%20granville%201944&f=false>

*<http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000886347&dateTexte=20071221>

http://www.archives.manche.fr/imageProvider.asp?private_resource=12154994

<https://www.google.fr/maps/place/La+Grande+No%C3%A9,+61290+Moulicent/@48.5673108,0.7435886,189m/data=!3m1!1e3!4m2!3m1!1s0x47e3d26d780b9757:0x7d9ff1beb4672f03>

[http://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2015/01/16/26010-](http://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2015/01/16/26010-20150116ARTFIG00066-16-janvier-1945-renault-devient-la-regie-nationale-des-usines-renault.php)

[20150116ARTFIG00066-16-janvier-1945-renault-devient-la-regie-nationale-des-usines-renault.php](http://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2015/01/16/26010-20150116ARTFIG00066-16-janvier-1945-renault-devient-la-regie-nationale-des-usines-renault.php)

<http://www.lecanardrépublicain.net/spip.php?article567>

<http://immat1928.free.fr/index2.html>